

# Cahier Nivernais d' Histoire de l' Education



N°22 – 2009

**A  
MNE**

LES AMIS DU MUSÉE NIVERNAIS DE L'ÉDUCATION

## Sommaire du numéro 22

- Avant-propos – Daniel Bouvard, Inspecteur d'Académie de la Nièvre..... 3
- Donateurs..... 5
- Hommage à Robert FAULON ..... 7
- Une école de quartier, à Nevers :
  - le groupe scolaire Raymond Frébault, Rue de la Rotonde – Henri Tanneau..... 9
- Souvenirs des écoles de la Rotonde à Nevers – Pierre Benoist..... 22
- Été 1942 : Le service civique rural ; les fouilles de Champallement – Jean Bugarel . 27
- Documents : Diplôme de la Société de Sauvetage de la Nièvre à M. Seurat Clément, Instituteur à Arzembouy 14 août 1887 ..... 38
- Des distributions de prix - Conférence pédagogique - 1<sup>er</sup> semestre 1892 ..... 39
- De la loi Guizot à l'école de la République, Une école rurale de la Nièvre :
  - L'école de Saint-Père (1833-1885) – Robert Chapelier ..... 43
- Un journal du lycée : *La voix des ruines* – Jean Bugarel ..... 53
- Sortie de printemps à Cosne-sur-Loire – Henri Tanneau ..... 78
- « La vie d'un simple », éclairage sur la vie paysanne au 19<sup>ème</sup> siècle – Roger Clay... 81
- Sur les pas « d'un paysan - homme de lettres »... Emile Guillaumin – Roger Clay... 88
- Le Mot du Président – Philippe JOLY ..... 91

Illustration de couverture : L'école maternelle, image tirée de *l'Alphabet des métiers*, livre d'images pour les petits enfants, Paris, Théodore Lefèvre éditeur - XIX<sup>ème</sup> siècle. (Musée, N° inventaire : 169 – 84L LEF).

### LES CAHIERS NIVERNAIS D'HISTOIRE DE L'ÉDUCATION

Une publication des Amis du Musée Nivernais de l'Éducation

22 Numéros parus – 7,00 € le numéro

\*\*\*Prix spécial pour la collection complète\*\*\*

Sont également disponibles **les numéros hors série** des Cahiers :

- Une famille d'instituteurs de la Nièvre : les GILHODES (1840-1905) 7,00 €
- Histoire du C.D.D.P de la Nièvre (1950 – 1971) 7,00 €
- Histoire du C.D.D.P de la Nièvre (1971 – 1986) 7,00 €
- Journal de guerre (Promo 1914 - 1917) Ecole Normale de Varzy 7,00 €
- Histoire de l'instruction des Sourds-muets de la Nièvre (1826-1926) 7,00 €

**- Brochures CAMOSINE consacrées au Musée :**

- N° 85 : "Évocation illustrée des années 30 et 40" 10,00 €
- N° 95 : "D'encre et de plume" 10,00 €
- N° 108 : "De la plume à la... souris" 10,00 €

Directeur de la publication : Philippe Joly

Mise en pages et illustrations : Philippe Joly



# Avant-propos

M. Daniel Bouvard

Inspecteur d'Académie  
Directeur des Services Départementaux  
de l'Éducation Nationale



Je mesure l'honneur qui m'est fait de rédiger l'avant-propos de ce vingt-deuxième numéro des *Cahiers Nivernais d'Histoire de l'Éducation*. Je tiens à remercier le président des amis du Musée Nivernais de l'Éducation.

Alors que tout le monde ou presque se prend de nostalgie pour une école des temps jadis que l'on oppose au système éducatif de notre époque, chargé de tous les vices de notre société, il est bon de faire un voyage dans le passé de notre Ecole pour comprendre la continuité de son action ou pour comprendre quel patrimoine de valeurs elle a légué à notre époque.

C'est précisément à un tel voyage dans le temps que nous convie le musée de l'éducation. Une visite y est alors pleine d'enseignement et ravive encore notre espoir en l'avenir.

Cette visite nous montre et nous démontre combien l'Ecole, l'Ecole de la République, a toujours été bien ancrée dans son temps et même en avance sur celui-ci, à la pointe du progrès ; ainsi retrouve-t-on nombre des avancées technologiques de la société, toutes les techniques les plus modernes ayant toujours fait l'objet d'une appropriation immédiate par les enseignantes et les enseignants. Par exemple très tôt radio, télévision, informatique ont été intégrées à la pédagogie pour diversifier les approches, mieux faire progresser les élèves et les ouvrir au monde extérieur. C'est d'ailleurs souvent au sein de l'Ecole que les élèves ont pu découvrir les progrès de la technologie et avoir accès à de nouveaux savoirs. Les enseignantes et enseignants ont toujours su donner du sens à ces techniques et les intégrer à une vision humaniste du monde.

C'est bien dans cet esprit de constante innovation raisonnée que l'Ecole de nos jours est nécessairement différente de l'école d'hier, et ce afin de mieux préparer les nouvelles générations à vivre en citoyens responsables et informés dans leur époque, avec ses nouveaux défis. L'Ecole se voit donc confier sans cesse de nouvelles missions au gré des changements de notre société. L'Ecole de 2010 n'est pas l'Ecole de 1990 et encore moins celle de 1890...

Cependant, pour nouvelles que ces missions puissent être, elles ne viennent pas remplacer les missions plus anciennes, mais les compléter. Ainsi, l'Ecole reste et restera toujours porteuse des mêmes valeurs fondamentales : Liberté, Égalité, Fraternité et laïcité, et ce de façon incontournable. Enfin, cette école est toujours porteuse des espoirs et de l'avenir de la jeunesse.

Les visiteurs du musée peuvent donc tirer des leçons importantes sur le passé, le présent et l'avenir de notre Ecole. Soulignons alors l'importance de ce musée et saluons l'action de tous ses bénévoles qui le font vivre et aident ainsi à porter de génération en génération le témoignage de la pérennité de notre Ecole. Que toutes et tous soient ici sincèrement remerciés pour leur implication.



# Musée Nivernais de l'Éducation

8, rue du Cloître Saint-Cyr à NEVERS

Ouverture :  
Mardi - Mercredi - Jeudi - Vendredi  
Périodes scolaires : de 14 h à 17 h  
Juillet et Août : de 15 h à 18 h

Tarifs  
- Adultes : 3 €  
- Groupes : 2 €  
- Enfants : 1 €



03.86.21.51.75

Email : [amnevers@wanadoo.fr](mailto:amnevers@wanadoo.fr)

Site Internet : <http://pagesperso-orange.fr/museduc.nevers>



## DONATEURS

- ❖ M. BARJOT, Jean-Michel (Cervon) : Livres scolaires et spécimens professeurs (allemand). Nécessaire à chaussures d'un élève interne.
- ❖ Mme BOULAUD, Huguette (Nevers) : Revues géographiques, documentation française photographique.
- ❖ M. BOULET (Nevers) : Livres de commerce et comptabilité.
- ❖ Famille BERTIN (St-Léger-des-vignes, La Machine) : 2 cadres avec diplômes C.E.P 1904 et 1905. Epreuves manuscrites CEP 1936.
- ❖ Mme BUSSY (Nevers) : Livres scolaires, carte murale.
- ❖ M. et Mme CARRE (Nevers) : Revue n° 108 (éditée par la Camosine).
- ❖ M. CHAUDENSON, Jacques : (Conflans-Ste-Honorine) : Photos d'archives du lycée de Nevers.
- ❖ M. CLOIX, Robert (Nevers) Livres de pédagogie, dictionnaire.
- ❖ Mlle FRANC, Elisabeth (Nevers) : Divers cahiers, un manuel d'instruction civique, un diplôme CEP de 1919.
- ❖ M. DUBUIS, Jean : Cahiers et documents administratifs.
- ❖ M. FREBAULT, Jean : Compendium géologie, blouses d'instituteurs, livres scolaires.
- ❖ Mme GALIEGUE, Brigitte (Les Clayes sous Bois 78) : Livres scolaires.
- ❖ Mme GRUMEL (Arleuf) : Photos de classes et cahiers d'élèves.
- ❖ M. LAVEDAN, Henri (Nevers) : Documents recueillis pendant sa présidence des AMNE et du CDDP de Nevers, Dossier d'un inspecteur primaire avant 1960, correspondance de guerre promotion normaliens 1914-1917.
- ❖ Mme MICHAUX, Madeleine (Nevers) : Livres scolaires.
- ❖ M. OPPEIN, Michel (Poiseux) : Photos collège de Guérigny.
- ❖ Mlle PERRUCHOT, Maryse : Diplôme de la société de sauvetage et documents sur la carrière de M. Seurat Clément, Instituteur à Arzembouy, photographie de promotion EN Varzy.
- ❖ M. PETTIMBERT, Michel (Coulanges) : un projecteur Bell-Howell.
- ❖ Mme RAVOT, Nathalie (Paris) : Livres scolaires.
- ❖ M. REMOND, Michel (Nevers) : Livres scolaires très anciens.
- ❖ M. SOURD, Jean-François (Nevers) : L'école nouvelle 1897-1899.
- ❖ M. et Mme VANÇON (Planchez, Nancy) : Appareil photographique à plaques. Machine à écrire à « têtes ».
- ❖ M. WALTER, Charles (Nevers) : Conte (le tour du monde), disque et diapositive.

**Merci à toutes et à tous !**

## Exposition sous le préau du musée : La vie d'une école de campagne racontée par Yvette Braque



**DESSINS.** Le vernissage était l'occasion pour les membres de l'association d'accueillir la fille d'Yvette Braque, institutrice.

*Cliché Journal du Centre*

Le musée a proposé en 2009 une exposition de panneaux représentant les dessins réalisés par Yvette Braque, institutrice dans les années 30 et 40, qui a eu l'envie de raconter son expérience et ses débuts dans l'enseignement. *Évocations des années trente et quarante* est le titre de l'exposition mais également de la brochure éditée par la Camosine.

Tous les moments forts de la carrière de l'enseignante y sont relatés, un magnifique voyage à travers les scènes de la vie quotidienne du maître d'école et de ses élèves en milieu rural. Les commentaires d'accompagnement ont été rédigés par René Braque.

À l'occasion du vernissage, qui s'est déroulé dernièrement en présence des membres de l'association Les Amis du Musée nivernais de l'Éducation et de nombreux invités, Philippe Joly, président de l'association, était heureux d'accueillir Sylviane Tourlonias, fille d'Yvette et de René Braque, honorée de l'hommage rendu à ses parents.



**Ouvrage en vente au musée. 10,00 €**

## Hommage à Robert FAULON



Difficile d'imaginer et d'accepter la disparition définitive d'un être cher et tu resteras toujours présent dans la mémoire de ceux qui t'ont côtoyé au sein de l'INEM : l'Institut Nivernais de l'Ecole Moderne, Pédagogie Freinet.

La Pédagogie Freinet, toi tu la connaissais bien avant nous pour l'avoir pratiquée avec Raymonde, ton épouse, après la libération en 1945, dans votre petite école de Gâcogne, puis comme directeur de l'Ecole André Dubois à Imphy.

C'est après un stage « Pédagogie Freinet » à Bourges que l'INEM s'est constitué en 1967 autour de toi, de quelques années notre aîné et le mieux informé sur cette méthode qui en a tenté plus d'un.

Bob, tu fus alors un guide précieux pour bon nombre d'entre nous grâce à la création de ce groupe départemental où, de la maternelle au primaire et au second degré, nous avons appris à travailler ensemble et à mieux nous connaître.

Nous découvrons alors le texte libre, le journal scolaire, la correspondance entre classes, les disciplines d'éveil, l'organisation coopérative...

Que de réunions, de tâtonnements, de remises en cause, nous avons vécus ensemble mais aussi que d'échanges, de solidarité et d'amitié avons nous connus également ! Un coup de fil et le copain en difficulté était invité à partager le repas pour se ressourcer !

Sans compter les visites de classes, les ateliers où nous nous exercions aux techniques artistiques ou audiovisuelles, à la fabrication de matériel pédagogique et toutes ces manifestations dont on parle encore aujourd'hui : nos expositions à la chapelle Ste Marie et à la Maison de la culture, nos stages départementaux, et notre fameux congrès de 1973 à l'Ecole normale où nous avons invité les ouvriers de LIP.

Nous avons toujours travaillé avec le même idéalisme, la même conviction, les mêmes remises en cause, avec toi qui nous as toujours montré le chemin.

Nous qui te connaissions bien, nous sommes persuadés que tu nous aurais rappelé ce message de Freinet extrait des « Dits de Mathieu », avant de nous quitter : « Abandonnez la chaire et prenez l'outil, alignez les composteurs et préparez un tirage, extasiez-vous devant une réussite, soyez tout à la fois, l'ouvrier, le jardinier, le technicien, le meneur de jeu et le poète, réapprenez à rire, à vivre et à vous émouvoir. Vous serez un autre homme. »

Même si le temps a passé, tu resteras toujours présent dans notre cœur et celui de nos enfants, un beau maillon de notre chaîne d'amitié

Merci ! Bob, pour cette belle tranche de vie que tu nous as permise.

A Raymonde, nous adressons nos bien sincères condoléances et l'assurons de notre fidèle amitié.



La ville de Nevers et le Musée Nivernais de l'Éducation  
se sont associés pour réaliser un magnifique ouvrage :

« *Histoire des écoles de Nevers* »

Un panorama historique sur les écoles neversoises



“

## Histoire des écoles de Nevers



Histoire et témoignages

En vente au Musée : 10 €



## **Une école de quartier, à Nevers : le groupe scolaire Raymond Frébault, Rue de la Rotonde.**

Henri Tanneau 

L'actuel groupe scolaire R. Frébault, constitué d'une école maternelle à 4 classes et d'une école élémentaire à 6 classes, est le plus ancien parmi ceux qui, à Nevers, sont situés à l'ouest de l'axe ferroviaire Paris-Clermont. Les bâtiments, qui s'ouvrent en partie sur la rue de la Rotonde, et en partie sur la rue Général Sorbier, se trouvent à mi-chemin entre le Pont de Fourchambault et le Pont de la Grippe.

La création et les transformations successives de ce groupe scolaire sont liées à l'histoire politique et économique de la commune et aux conséquences de cette histoire sur l'urbanisation et la démographie de ce quartier.

### **L'Ouest de Nevers dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.**

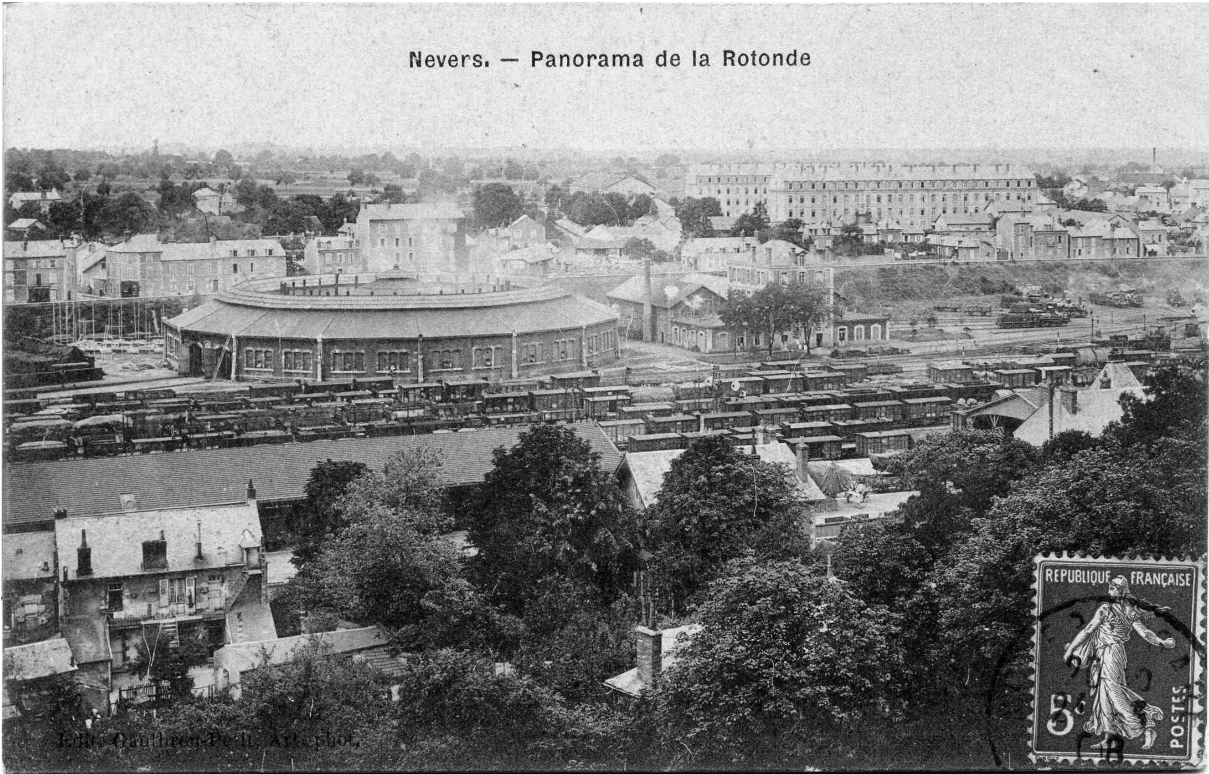
A cette époque, la bordure occidentale de la ville a peu changé depuis la fin du Moyen-âge. Entre la Loire et la Porte du Croux, des tronçons bien conservés de la muraille de Pierre de Courtenay subsistent, toujours baignés par le ruisseau de la Passière. En remontant vers le Nord le cours de ce ruisseau, s'allonge le vallon de la Passière, en fait un véritable marais où se mêlent et stagnent sur un sol argileux (la terre à faïence) diverses eaux : du nord vient le ruisseau de l'Aiguillon, du nord-est, au pied du coteau Saint-Gildard, s'écoule la fontaine d'Argent, au nord-ouest c'est la fontaine Saint-Loup ; enfin, à ces eaux de sources s'ajoutent celles qui ruissellent des Montapins comme de Saint-Gildard.

Cette étendue assez malsaine constituait une sorte de barrière ; cependant, pour permettre aux habitants des quartiers Saint-Benin et des Montapins de venir en ville, au moins deux chaussées surélevées traversaient ce marais : l'une, la plus au nord, reliait la route de Fourchambault aux actuelles rues Sainte-Hélène et de la Passière ; l'autre, vers le sud permettait de passer de la rue de la Grippe aux Montapins. Entre ces obstacles, l'eau s'accumulait, formant l'étang de la Passière.

Il y avait là, de part et d'autre de ce vallon marécageux, des paysages et des habitats bien différents. L'est s'urbanisait tandis que l'ouest conservait un caractère rural: jardins, champs, et surtout vignobles, habitat en maisons individuelles à plus de 60%, population peu nombreuse (environ 200 habitants en 1820) constituée pour un tiers de vignerons et jardiniers et pour un autre tiers de manœuvres et journaliers. Quelques rues aboutissaient à ce vallon (rue des Montapins, rue de Bourgneuf, rue du Donjon, route de Fourchambault) ou bien le longeaient (rue des Excommuniés, devenue rue de la Rotonde, qui était alors bordée de maisons sur ses deux côtés).

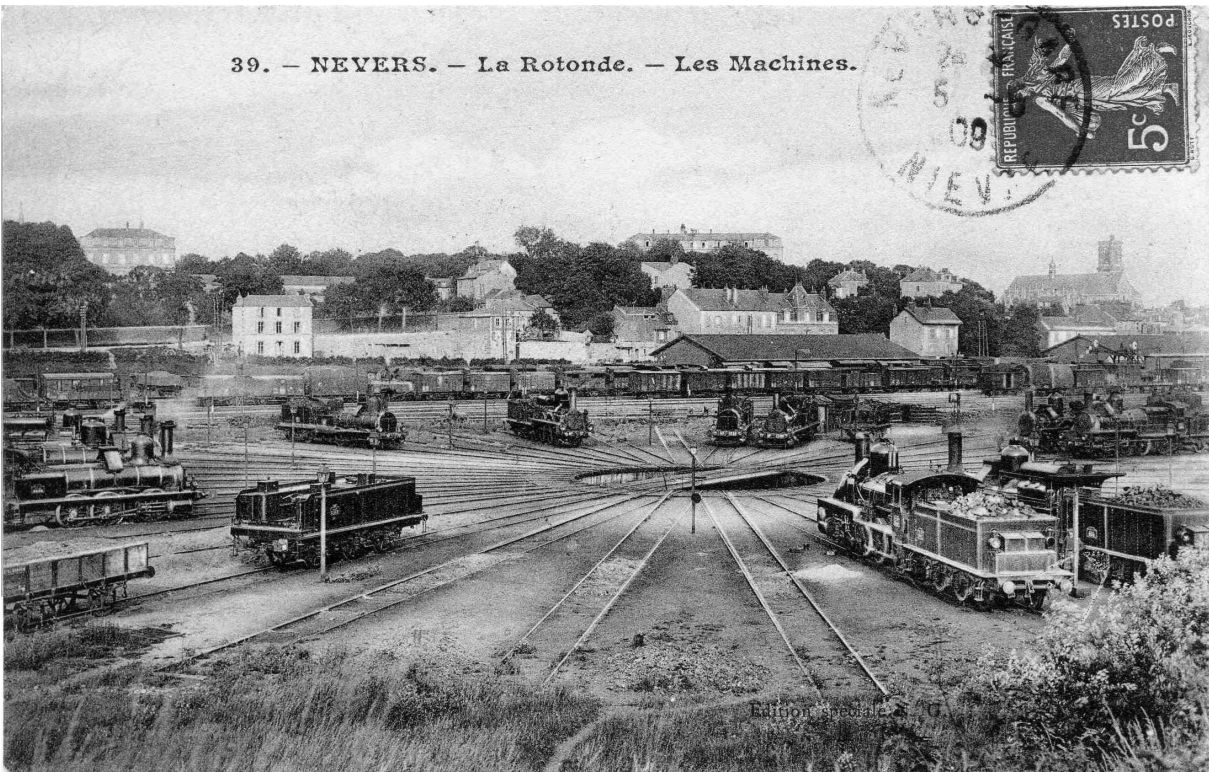
*L'appellation rue des Excommuniés évoquerait l'exclusion d'hérétiques hors la Porte du Croux au moyen-âge ; quant à la rue de la Grippe, elle pourrait souligner selon certains l'atmosphère malsaine du vallon marécageux.*

Nevers. — Panorama de la Rotonde



*La rotonde*

39. — NEVERS. — La Rotonde. — Les Machines.



*Dépôt des locomotives*

## L'arrivée du Chemin de fer.

Cette bordure occidentale va être profondément transformée lorsque, entre 1840 et 1850, la Nièvre va entrer dans l'ère des chemins de fer.

Dans un premier projet, en 1842, il n'était envisagé que de prolonger la liaison Paris-Orléans (le PO partant de la gare parisienne d'Austerlitz) jusqu'à Bourges par Vierzon. En 1844 nouveau projet : atteindre Clermont par la vallée de l'Allier. La future ligne devant franchir cette rivière près du Guétin, les élus de la Nièvre obtiennent que Nevers soit desservie par un embranchement partant de Saincaize ; il leur faudra encore se battre pour que "l'embarcadère" d'abord prévu sur la rive gauche de la Loire soit installé sur l'autre rive, ce qui nécessitait la construction du viaduc (en 15 mois, 1849-1850) et à son extrémité côté ville, le creusement d'une tranchée au pied du coteau des Montapins.

Enfin, le 20 octobre 1850, le train arrive à Nevers ; l'événement est marqué par de grandes festivités.

Mais les élus locaux ne sont guère satisfaits : leur ville n'est que le terminus d'un embranchement et "l'embarcadère" est trop près du viaduc, donc assez éloigné de la ville. Ce qu'ils voudraient, c'est que Nevers fût vraiment traversée par une grande ligne joignant Paris à Lyon ! Or les études pour le P.L.M. sont en cours et le tracé de la ligne va combler les vœux des Nivernais puisque, partant de Paris, elle passera par Moret, Montargis, Cosne et Nevers.

Aussitôt sont entrepris de très importants travaux qui vont transformer la bordure ouest de Nevers.

Pour permettre l'installation des voies ferrées sur un sol stable et sain, on comble l'étang de la Passière, on recouvre les ruisseaux en les canalisant, on construit un nouvel embarcadère sur pilotis. Ces travaux de terrassement et d'assèchement vont être achevés lorsque la ligne du Bourbonnais aboutit à Nevers le 21 septembre 1861.

La nouvelle emprise ferroviaire a un impact sur le réseau des rues : certaines deviennent des impasses (impasses de la Grippe et de la Verrerie ) tandis que de part et d'autre de l'embarcadère on établit deux passages distants de 700 mètres, le Pont de Fourchambault et le Pont de la Grippe ; les maisons du côté est de la rue de la Rotonde vont être démolies en 1877 et en face, à l'est des voies, on crée la rue du Chemin de Fer, actuelle rue de Charleville; on ouvre en direction du centre-ville la rue de l'Embarcadère, actuelle Avenue du Général de Gaulle.

Le trafic ferroviaire augmente rapidement : dès la fin de 1861, il y a 5 liaisons quotidiennes avec Paris ! La Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée va alors faire de Nevers un très important relais pour les trains à destination de Lyon ou Clermont : **en 1862 est établi un dépôt de locomotives équipé d'une Rotonde** - d'où le nom de la rue -, un peu au sud du Pont de Fourchambault.

De nouvelles lignes s'ouvrent bientôt : en 1867, vers Chagny puis Dijon ; en 1877, vers Auxerre par Guéigny, Prémercy et Clamecy.

## Développement du quartier et ses conséquences

Toutes ces transformations, toutes ces installations nécessitent de la main-d'œuvre ; elle est d'abord constituée de manœuvres et de terrassiers qui vont être ensuite employés par la Compagnie des chemins de fer et formeront la population de "cheminots" qui va se fixer dans le quartier situé à l'ouest des voies ferrées jusque là peu urbanisé. En 1862, la gare et le dépôt de machines emploient une centaine d'agents, ils seront 750 en 1891.

Dans les mêmes moments, **à partir de 1880 est entreprise la construction d'une nouvelle caserne** route de Fourchambault pour loger le 13<sup>ème</sup> Régiment d'infanterie affecté à Nevers.

Aux nombreuses familles de cheminots et de militaires, il faut ajouter les fournisseurs de services de proximité que sont les artisans et commerçants nombreux à l'époque.

Ces populations nouvelles entraînent un fort développement du quartier ouest : aux immeubles jointifs souvent à étages construits au début des rues déjà existantes s'ajoutent des maisons individuelles avec cour et jardin et ce dernier type d'habitat sera dominant le long des voies nouvelles faciles à reconnaître par leur tracé rectiligne; il s'agit par exemple, dans le quartier Saint-Benin, de la rue Gustave Mathieu (1909), et surtout dans le quartier d'Alsace-Lorraine des rues Général Auger (1897), Louis Bouveault (1903), Gaspard Chaumette (1911).

Comment la municipalité de Nevers va-t-elle réagir face à l'installation de ces nombreuses familles avec enfants d'âge scolaire ? Il faut souligner ici que depuis 1817 il existe à Nevers des écoles publiques de garçons (Château d'abord, puis Barre en 1838) et que depuis 1879, la ville a laïcisé ses écoles communales de filles (Loire et Manutention) et installé une nouvelle école laïque de garçons (Loire), mais toutes sont dans le vieux centre.

Si leur fréquentation, pour les enfants qui habitent les rues proches de la gare est encore possible, que dire des autres ? A titre d'exemple, je pense alors à ma mère qui habitait au sommet de la butte des Montapins : aller à l'école de Loire, la plus proche de chez elle, représentait dès l'âge de 6 ans plus d'une heure de marche...et des soucis pour le repas de midi. Tous les enfants d'âge scolaire de ces quartiers se trouvaient dans la même situation que ceux des fermes isolées ou des hameaux de la campagne nivernaise.

### **Création des écoles du quartier de la Rotonde.**

**L'école de filles** : long processus, résultats modestes.

Dès 1895 les édiles, constatant le rapide développement du quartier de la Rotonde, envisagent d'y créer un groupe scolaire complet. Lors de la séance du 17/02/1896, le Conseil municipal prévoit l'acquisition d'un terrain s'ouvrant sur la rue du Crot Maillot (actuelle rue Général Sorbier) ; expertisé par l'agent voyer municipal, ce terrain a une superficie de 2889 mètres carrés et son propriétaire, M. Leblanc, accepterait de le vendre à la ville pour la somme de 14 448,70 francs. Mais l'état des finances de la ville et la lourdeur des formalités administratives à entreprendre retardent l'exécution de ce projet.

Le 08/06/1898, le Conseil municipal se prononce pour une solution plus simple : **transférer dans le quartier de la Rotonde l'école maternelle du Parc** en y ajoutant seulement – proposition qui semble bizarre – une classe enfantine accueillant des enfants des deux sexes jusqu'à neuf ans. A l'appui de cette décision, les conseillers font valoir l'accroissement de la population de ce quartier, l'abandon à la rue de jeunes enfants trop éloignés des écoles de la ville, la plus grande simplicité administrative puisqu'il ne s'agirait pas d'une création, et surtout le fait que l'école du Parc est installée dans des locaux trop petits et malsains où des épidémies (diphthérie) ont obligé l'autorité scolaire à fermer l'école à plusieurs reprises. Un architecte est désigné pour plans et devis.

Bien sûr, l'administration académique est consultée et l'Inspecteur primaire fait un rapport ; il souligne la nécessité d'établir des écoles dans ce quartier à cause de la forte population (3 160 habitants, 271 enfants de 2 à 6 ans et 463 de 6 à 13) et de l'éloignement des écoles de Loire et du Château ; il ne trouve que des avantages au terrain choisi. Mais il est opposé à la suppression de l'école maternelle du Parc : il minimise les problèmes d'hygiène et considère qu'elle est indispensable là où elle est ; par ailleurs il estime que les formalités administratives seraient les mêmes que pour une création si la ville demandait une subvention.

Le 3 août 1898, dans une lettre au maire, le Préfet reprend toute cette argumentation et conclut en mettant le Conseil dans l'obligation de voter la création d'une école maternelle dans le quartier de la Rotonde tout en maintenant celle du Parc.

Une polémique s'engage alors, et elle va durer jusqu'en 1902.

Le 9 août 1898, réuni en urgence semble-t-il, le Conseil municipal maintient sa position quant au transfert. Le 08 novembre, l'Inspecteur d'Académie redit au Préfet qu'il serait regrettable de fermer l'école du Parc et qu'il faut en créer une à la Rotonde ; quelques jours plus tard, le 10 novembre, le Conseil départemental de l'Enseignement primaire émet un vote unanime dans ce même sens. Dans ces conditions, l'Inspecteur d'Académie demande au ministre de trancher, d'une part en approuvant la délibération du Conseil départemental, d'autre part en décidant lui-même du maintien ou de la suppression de la maternelle du Parc.

Le 7 août 1899, le Conseil municipal, restant sur son ancien projet, étudie les plans et devis demandés en juin 1898, les approuve, demande à l'Etat une subvention et la déclaration d'utilité publique nécessaire à l'achat du terrain.

L'année 1900 ne voit pas évoluer le conflit. Mais en août 1901, la Commission de l'Instruction publique de la ville se prononce finalement en faveur de l'abandon de l'école du Parc avec toujours les mêmes arguments (faible utilité de l'école dans ce quartier "bourgeois" où beaucoup d'enfants fréquentent les trois écoles maternelles privées du centre-ville, insuffisance et insalubrité des locaux...), et demande subvention et déclaration d'utilité publique pour le projet de La Rotonde. Le 17 août 1901, le Conseil municipal, suivant l'avis de la Commission, approuve le projet déjà bien ancien d'école maternelle dans le "populeux faubourg" de la Rotonde.

Et tout recommence : enquête de l'Inspecteur primaire du 5 septembre, lettres de l'Inspecteur d'Académie au Préfet, les 2 et 15 octobre pour réitérer son double vœu, vote favorable en ce sens du Conseil départemental le 7 novembre....

**Enfin, le 13 août 1902, le Conseil municipal abandonne son vieux projet, décide l'établissement d'une école de filles avec classe enfantine** dans le quartier de la Rotonde, et charge l'architecte voyer municipal de présenter un projet. Le rapport de l'Inspecteur primaire fait état en 1902, de 224 filles en âge de fréquenter l'école.

On peut s'interroger sur le choix prioritaire d'une école de filles : est-ce parce qu'il était impossible d'annexer une classe enfantine à une école de garçons, ou jugeait-on que les garçons du quartier étaient plus aptes que les filles à parcourir une longue distance pour rejoindre les écoles du centre-ville ? Il faut songer aussi au problème de la concurrence : il existait depuis 1891 une école religieuse de filles dans le quartier.

Dès lors ce nouveau dossier va franchir sans trop de difficultés les étapes réglementaires...Retenons seulement qu'il faut attendre le 20 novembre 1903 pour que le Président de la République signe la déclaration d'utilité publique, et décembre pour que les procès-verbaux d'adjudication et l'acte d'achat du terrain soient signés. Admirons au passage la patience de M. Leblanc qui avait accepté de vendre son terrain à la ville au début 1896 !

En mars 1904, l'Inspecteur primaire constate un petit retard dans les travaux, en avril et mai le Maire et le Préfet échangent des courriers à propos du mobilier qui ne sera donc livré qu'à l'automne...**Et le 1<sup>er</sup> novembre 1904, l'école de filles de la Rotonde, encore en chantier, accueille ses premières élèves, dans deux classes primaires et une classe enfantine.** Ce n'est que le 10 février 1905 que les travaux seront achevés, après 10 ans d'une longue gestation.

**Et très vite, l'école s'avère trop petite, puisque dès 1905, il faut transformer le préau en salle de classe !**

En 1909, 99 enfants de 4 à 7 ans fréquentent la classe enfantine, et Madame l'Inspectrice Kergomard demande l'ouverture d'une 2<sup>ème</sup> classe...



*La Rotonde – Ecole de filles, 1915*



*La Rotonde - Ecole de garçons, 1939*

### **L'école de garçons** : une réalisation plus rapide, mais vite dépassée.

Jusqu'à l'ouverture de l'école de filles de la Rotonde, l'accueil des garçons du quartier soumis à l'obligation scolaire n'avait pas été envisagé ; ils étaient pourtant au moins 200 !

C'est dans le courant de l'année 1905 que le Maire charge l'architecte voyer municipal, M. Passeleau, de préparer un rapport sur la construction d'une école de garçons dans ce quartier. C'est chose faite à la fin novembre 1905. Le terrain appartient déjà à la ville : c'est la moitié restante de la parcelle achetée à M. Leblanc en décembre 1903, "un rectangle parfait en bordure de la rue du Général Sorbier" selon les termes du rapporteur. Le projet lui-même consiste en deux bâtiments de part et d'autre d'un porche d'entrée ; à gauche, l'un renferme les logements du directeur et du concierge et l'autre à droite le réfectoire ; perpendiculaire à ce dernier, un ensemble de quatre classes s'allonge en direction de l'école de filles. Le descriptif, qui suit un modèle-type, donne toutes précisions sur les aménagements, les logements, le mobilier scolaire, l'hygiène, les égouts. Les travaux à exécuter s'élèvent à 82 300 francs (ce qui représenterait environ 300 000 euros actuels).

Le 27 décembre 1905, le Maire demande au Conseil d'approuver ce projet et son financement, de solliciter la création des emplois nécessaires et le concours financier de l'Etat. Un mois plus tard, l'Inspecteur primaire donne un avis favorable, de même que divers organismes obligatoirement consultés dans les mois suivants. La subvention ayant été accordée (13780 francs, soit environ 16% de la dépense), la mise en adjudication des travaux a lieu le 30 septembre 1907, soit deux ans après la présentation de l'avant-projet. La première pierre est posée au printemps 1908. **L'ouverture de l'école de garçons de la Rotonde avec quatre classes en rez-de-chaussée est effective à la rentrée d'octobre 1908.** Quelle rapidité ! On peut supposer qu'il restait quelques travaux à finir...

Pourquoi un tel contraste avec ce qui s'était passé pour l'école de filles ? Il y a d'abord la pression démographique et les difficultés pour scolariser les garçons du quartier ; mais à cela s'ajoutent les effets de la loi de 1904 interdisant aux Congrégations d'enseigner ; elle a entraîné la fermeture momentanée des écoles religieuses et en particulier de l'école des frères de la doctrine chrétienne (au couvent des Jacobins ), et amené une surcharge dans les effectifs des établissements publics qui ne pouvaient donc plus continuer à accueillir les garçons du quartier ouest. Enfin il n'y avait eu aucune divergence entre la municipalité et les administrations. Un seul point reste cependant à souligner : dès son ouverture, l'école de garçons de la Rotonde, comme celle des filles, est surchargée ; plus de 200 élèves pour 4 classes ! Il est vrai que dans son rapport d'avant-projet M. Passeleau tablait sur un chiffre de 60 élèves par classe pour déterminer le cube d'air : c'était alors ce que nous appellerions de nos jours la "norme".

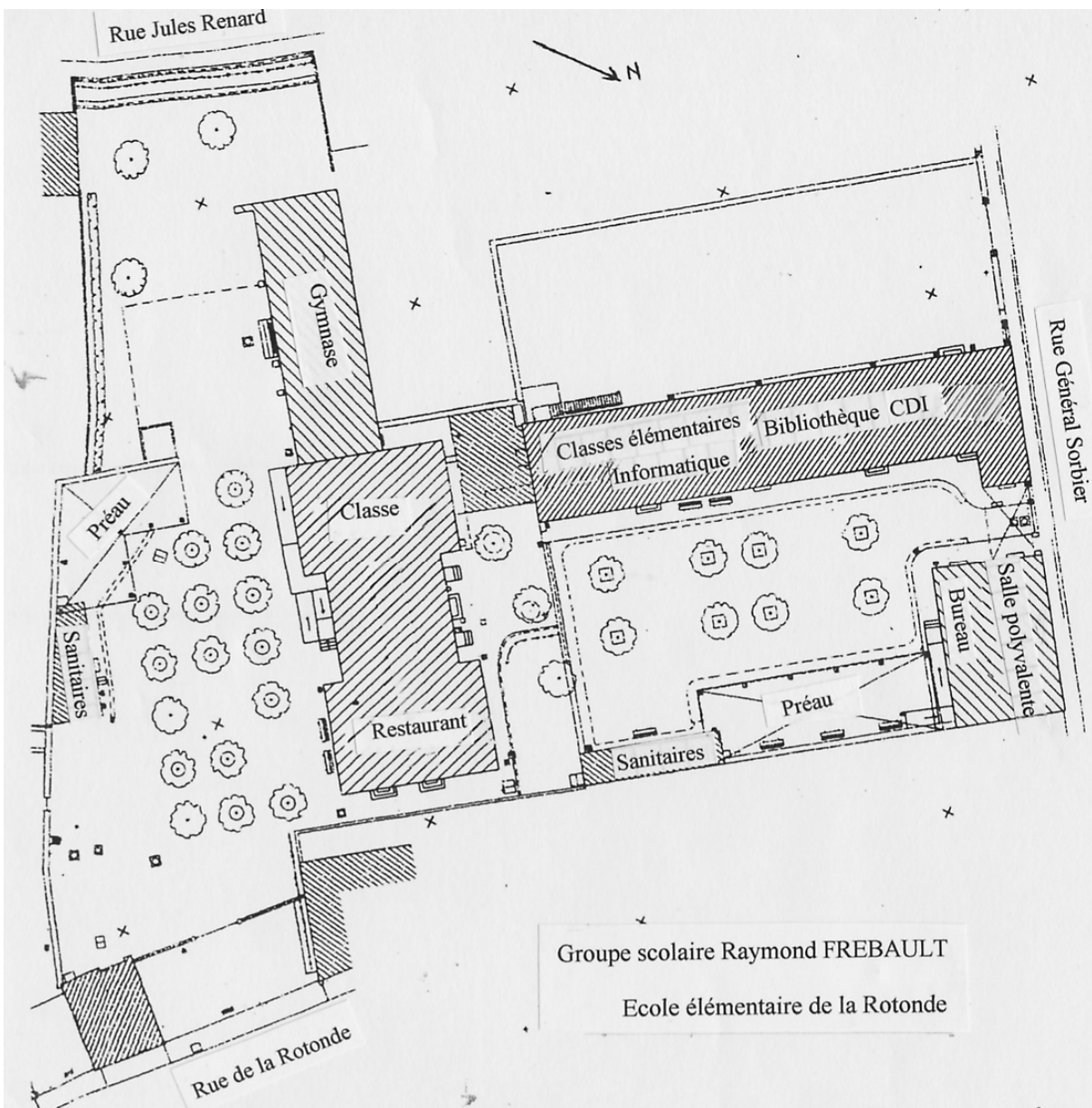
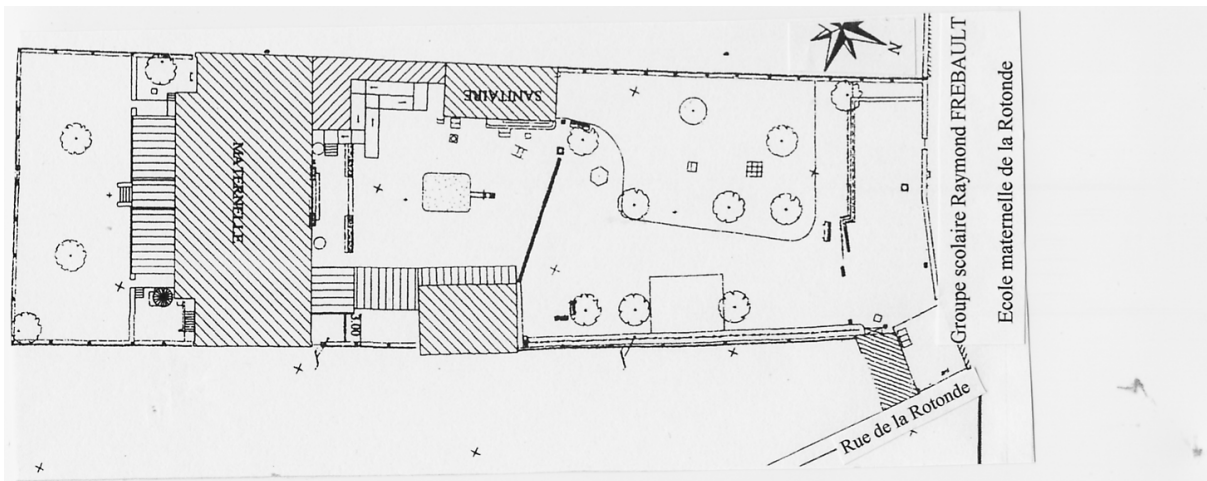
### **L'école maternelle** : une création de l'entre-deux-guerres.

Pour les édiles de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il avait paru logique de prévoir d'abord la construction d'une école maternelle. Mais l'argent nécessaire manquait et la recherche d'une solution moins coûteuse entraîna un conflit avec l'administration (voir plus haut) et des retards. En 1902 la situation change, la ville opte pour une école de filles à deux classes avec une classe enfantine. Cette dernière, embryon de la future maternelle du quartier, ouvre en 1904 et va se maintenir jusqu'au début des années trente. Elle a du succès puisqu'en 1909 elle compte 99 élèves de 4 à 7 ans, ce qui amène à demander son dédoublement.

Quelques années plus tard, en 1914, un architecte est chargé par la ville de présenter des plans pour une école maternelle. La première guerre mondiale et les énormes dépenses nécessitées par la reconstruction des régions dévastées font remettre à plus tard le projet.

C'est le 17/12/1927 que le Conseil municipal adopte les plans présentés par les architectes Breuil et Voilleau. Il faut ensuite attendre le 31/07/1931 pour que débute la construction d'un des deux bâtiments prévus 17 ans plus tôt !

A la rentrée de l'année scolaire 1932-1933 deux classes sont ouvertes à l'école maternelle de la Rotonde, et dès la fin de 1933 il y a 130 inscrits.





## **Evolutions et transformations entre les deux guerres mondiales**

Les difficultés pour accueillir un nombre croissant d'élèves ont constitué le problème majeur et récurrent auquel la municipalité et l'Inspection académique ont dû faire face jusqu'à la seconde guerre mondiale.

Il y a d'abord une réalité démographique : **la population du quartier a fortement augmenté** entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le premier tiers du XX<sup>e</sup> à cause du développement des chemins de fer ; en effet la circulation, l'entretien du matériel, le fonctionnement de la gare, tout cela nécessitait à l'époque une nombreuse main d'œuvre : estimée à 750 vers 1890, elle est de 2 500 en 1930. Toute cette population ne résidait pas dans le quartier de la Rotonde, mais, dans des rues comme celles de la Rotonde, du général Sorbier, du Donjon, et d'Alsace- Lorraine, près d'un ménage sur deux était celui d'un cheminot.

Mais on constate autre chose : **c'est le sureffectif de ces écoles dès leur ouverture** :

- l'école de filles ouvre en 1904 avec 2 classes alors qu'en 1902 il y avait déjà 224 filles à scolariser ;

- l'école de garçons a 4 classes à son ouverture pour plus de 200 garçons recensés trois ans auparavant ;

- la maternelle n'aura à sa création que 2 classes en 1932, sans doute très chargées puisque dès la fin 1933 il y a 130 inscrits ; et plus de 20 ans avant, la classe enfantine de l'école de filles accueillait une centaine de bambins.

Ce décalage par rapport à la réalité s'explique par la complexité des dossiers, les lenteurs dans leur traitement, une centralisation excessive (ne fallait-il pas une décision du Président de la République pour acheter 25 ares de terrain à Nevers !), la pauvreté des budgets municipaux et la parcimonie de l'Etat pour attribuer des subventions. Malgré quelques progrès, ce phénomène va se répéter si bien que chaque amélioration ou création ou agrandissement n'est réalisé qu'avec retard et quand de nouvelles exigences se font déjà sentir. Il arrive aussi qu'un projet soit abandonné parce qu'il est devenu obsolète ou à cause des guerres.

Voici quelques exemples. De 3 classes au départ, l'école de filles en compte 4 en 1913, c'est-à-dire 9 ans plus tard, et la moyenne par classe est de 54. On lance un projet de construction de 2 classes, qui se réalise en 1924 sous la forme de 2 baraques en bois acquises dans l'urgence. Pour 6 classes la moyenne est alors de 40, elle monte à 42 en 1932. Des projets de construction en dur pour ces 2 classes prévues dès 1913, sont présentés en 1934, 1936, 1938, 1941 ; ils vont finalement aboutir au début des années 50.

A l'école de garçons en 1920 une 5<sup>ème</sup> classe de 44 élèves est accueillie dans le réfectoire inutilisé de 29 mètres carrés ; en 1930 on demande un baraquement pour loger la 5<sup>ème</sup> classe, car la moyenne est de 48 élèves, puis un deuxième car la moyenne est montée à plus de 50. On décide alors de surélever le bâtiment initial : les 4 classes de l'étage seront utilisées en octobre 1935.

### **Pendant la seconde guerre mondiale, et après....**

Ce conflit n'a pas entraîné de grands changements dans la structure des écoles de la Rotonde, à l'exception de la fermeture d'une classe à l'école de filles en 1942. C'est plutôt le côté humain des choses et la vie quotidienne qui ont été affectés.

A la rentrée d'octobre 1939, les garçons constatent que 3 de leurs maîtres ont été mobilisés ; ils sont remplacés en partie par des enseignants retraités. Un seul des trois restera prisonnier quelque temps, les deux autres reprendront leur classe en janvier 1940.

En juin après l'armistice, les troupes allemandes d'occupation sont très présentes dans cette partie de la ville ; la caserne d'abord, mais aussi le Petit Séminaire au sommet des Montapins et le Grand Séminaire entre les rues Saint-Benin et Gustave Mathieu vont être

occupés pendant toute la guerre; les cités militaires proches de la caserne et plusieurs maisons ou appartements, où avaient résidé des militaires français ou des familles juives ont été réquisitionnés et continuellement habités par des officiers allemands ; les voies ferrées étaient gardées militairement mais jamais les écoles de la Rotonde n'ont été occupées.

La vie scolaire a continué, marquée par des restrictions et la mauvaise qualité des fournitures : je me souviens d'avoir dû économiser le vilain papier gris en adoptant l'écriture droite et en utilisant la couverture des cahiers. Divers compléments "alimentaires" nous furent parfois distribués en 1941 et 1942 : les fameux biscuits caséinés, des pastilles roses vitaminées. Je n'ai pas le souvenir d'avoir vu dans mes classes la photo du Maréchal Pétain ni d'avoir chanté "Maréchal, nous voilà" ; l'aspect laïque de l'enseignement ne m'a jamais semblé avoir été trahi par mes maîtres ou maîtresses. Et pourtant, je l'ai su par la suite, le gouvernement de Vichy, a tenté d'abolir les fondements de la laïcité ; les circulaires adressées aux enseignants dès novembre 1940 le prouvent. J'ai appris aussi bien plus tard que deux de mes maîtres avaient pris une part active dans la Résistance.

Juillet 1944 : ce qui fut à l'origine du quartier, le chemin de fer, fut la cause de sa destruction ; le bombardement de Nevers dans la nuit de 16 a ravagé les voies ferrées et tout le quartier d'Alsace-Lorraine ; on estime à 900 environ le nombre de bombes tombées sur ces objectifs. Dans son ouvrage "Nevers et la Nièvre sous les bombardements", F. Lechat énumère les dégâts causés aux écoles du quartier de la Rotonde :

- école de garçons : toiture endommagée, un plafond percé dans le logement du directeur ;
- école de filles : toiture endommagée, vitres brisées, bâtiment de la concierge endommagé ;
- école maternelle : toiture très abimée, plafond de la salle de récréation détruit, vitres brisées, intérieur du logement endommagé.

A la rentrée, le Conseil municipal décide de reporter à une date indéterminée le projet de construction de deux classes à l'école de filles ; l'urgence en est moindre face aux destructions de la ville et parce que de nombreuses familles sinistrées ont été relogées dans d'autres quartiers. A l'école de garçons, le nombre de classes n'est plus que de 4 en 1947.

Mais dès 1948, quelques maisons réparées et des cités SNCF neuves rue des Montôts ramènent des élèves : d'abord à la maternelle où une 3<sup>ème</sup> classe est demandée avec 120 inscrits (premiers effets du baby-boom), puis à l'école de garçons où il y a 6 classes en 1949, et 7 en 1950. Au début de la même année, la directrice de l'école de filles alerte l'Inspecteur sur la situation de son école où depuis longtemps une classe a dû être installée chez les garçons et une autre dans un réfectoire ; prévoyante, elle met en avant l'afflux prochain d'élèves venant du tout nouveau quartier des Montôts : le directeur de l'école de garçons aura donc besoin de tous ses locaux et elle de 2, voire 3 classes nouvelles. En mai 1950 le Conseil municipal envisage pour la première fois la création de classes aux Montôts, puis, en août, d'y construire une école au lieu d'agrandir la Rotonde. A ce projet, l'Inspecteur d'Académie répond en février 1951 que l'agrandissement de la Rotonde-filles est absolument nécessaire mais ne pourra faire éviter la création dans un avenir très proche d'un groupe scolaire aux Montôts.

C'est en effet là - dans les premières HLM - que viennent habiter les jeunes ménages mal logés dans les parties insalubres du centre-ville, et aussi des ruraux s'installant à Nevers où les emplois sont alors abondants ; précisons que la population de Nevers va passer de 34 000 en 1946 à près de 40 000 en 1962.

Il y a alors une prise de conscience de cette évolution, et en 1956 on aboutit aux résultats suivants :

2 classes construites à la Rotonde-filles et 4 créées à la nouvelle école qui prendra plus tard le nom de Jules Ferry. La construction de cette école durera plusieurs années et certaines de ses classes fonctionneront dans les locaux de la Rotonde jusqu'en 1962.

Les années 60 vont connaître d'autres évolutions ; la prolongation de la scolarité jusqu'à 16 ans et l'entrée obligatoire en collège vont vider les écoles primaires de leurs élèves à la fin du CM2 ; on va amortir ce choc en créant à la Rotonde-garçons une classe de transition qui va durer de 1964 à 1968 ; mais à cette date l'école perd 50 élèves. Une autre décision va changer de vieilles habitudes : **en 1969 on décrète la mixité des classes** : les deux écoles sont maintenues mais s'appellent, selon leur situation, Rotonde A rue du Général Sorbier (7 classes) et Rotonde B rue de la Rotonde (7 classes).

Mais Nevers continue de s'étendre vers l'ouest : après les Montôts, c'est le quartier de la Grande Pâturage qui se couvre d'HLM et a ses écoles...Et les écoles de la Rotonde n'ont plus, à elles deux que 12 classes en 1972, 10 en 1973, malgré l'installation du 7<sup>ème</sup> RA à la caserne. Entre 1976 et 1983, l'effectif baisse encore dans les classes primaires (une garderie fait défaut) et on arrive à 7 classes pour les deux écoles, tandis qu'à la maternelle une 5<sup>ème</sup> classe est créée en 1976.

Au début des années 80, un seul directeur ou directrice est à la tête de l'ensemble élémentaire.

Lorsqu'en 1989, on célèbre le 85<sup>ème</sup> anniversaire de la création de la première des écoles du quartier, on peut mesurer le chemin parcouru : les 7 classes, avec une moyenne de 21 à 22 élèves, sont bien à l'aise dans les locaux ; l'école propose restauration à midi et garderie le soir ; une salle polyvalente a été aménagée en 1982, des ordinateurs sont en service depuis 1984, et les parents sont représentés au Conseil d'école.

### **Et maintenant ?**

L'ensemble constitué par les écoles élémentaire et maternelle du quartier de la Rotonde porte depuis le 11 décembre 1999 le nom de "Groupe scolaire Raymond-Frébault", en hommage à ce conseiller municipal de Nevers, ancien instituteur puis directeur d'école décédé le 22 mai 1999.

Le numéro 11 des Cahiers nivernais a retracé sa carrière et montré son œuvre en faveur de l'école et de la jeunesse.

L'école maternelle, sous l'autorité d'une directrice, accueille 97 enfants dans ses 4 classes ; son effectif augmente à cause d'un redécoupage du secteur de recrutement qui s'étend maintenant jusqu'au quartier du nouvel hôpital où des lotissements récents attirent des jeunes ménages. Cette école, qui fut à sa création dans les années trente admirée pour sa modernité, a vieilli ; la ville y prévoit de très importants travaux de restructuration et de mise aux normes ; ses locaux sont fermés pour longtemps et les enfants sont accueillis à l'école élémentaire toute proche.

L'école élémentaire, pour 6 classes, a un effectif de 120 élèves (61 garçons et 59 filles) qui est en baisse. L'origine sociale des élèves est très variée et les fils et filles de cheminots se comptent sur les doigts d'une main. La directrice bénéficie d'une décharge d'un quart de son horaire pour les tâches administratives et la municipalité met à sa disposition une secrétaire. Sur les 8 professeurs des écoles, 4 exercent à plein temps ; les compléments de service pour la directrice et les enseignants à temps partiel ou en stage sont assurés par des titulaires remplaçants rattachés à l'école mais susceptibles d'être affectés à d'autres établissements. Une initiation à l'Anglais, intégrée à l'horaire à tous les niveaux, est assurée par les enseignants de l'école ; une assistante anglaise apporte son concours et un échange a lieu avec une école de la ville de Warrington. L'offre de services pour les enfants et leurs familles s'élargit et touche bien des secteurs. D'abord la restauration : à midi les enfants prennent leurs repas, livrés par la cuisine centrale, dans deux salles claires bien décorées et pourvues d'un mobilier adapté à leur taille. Ensuite la garderie : elle est ouverte dès 7 h. 30 et le soir jusqu'à 18 h. 30. Pour les élèves en difficulté, une dizaine environ, l'Administration de l'Education nationale organise une prise en charge et un suivi dans le cadre d'un réseau d'aide spécialisée pour enfants en

difficulté. Un médecin du service de la PMI et une infirmière scolaire assurent des visites médicales obligatoires aux niveaux CP et CE2 et peuvent intervenir à la demande. Des associations périscolaires (USEP) et la Municipalité jouent un rôle important pour le sport : grâce à 2 intervenants municipaux, les élèves sont initiés au cyclisme, à l'athlétisme, aux sports collectifs, à l'escrime. L'ouverture de l'école sur le monde, l'accès à la culture, déjà favorisés dans le cadre scolaire par divers matériels et installations (bibliothèque, CDI, dix ordinateurs...) s'enrichissent grâce à la Ville qui organise et coordonne toutes sortes d'actions autour de thèmes : village des sciences, semaine du goût, sécurité routière, patrimoine, jardinage, cinéma. Quelle richesse !

### **Souvenirs...**

Grâce à l'amabilité de Madame la Directrice, j'ai pu découvrir les réalités actuelles, mais j'ai aussi retrouvé "mon école de garçons de la Rotonde". Derrière le porche de la rue Général Sorbier, j'ai revu les anciens bâtiments peu modifiés, j'ai foulé dans les couloirs cette mosaïque des années trente aux couleurs claires que j'aimais bien mieux que les sombres parquets imprégnés de crésyl du rez-de-chaussée; j'ai longé les trottoirs de la cour avec leurs caniveaux pavés si propices à certains jeux de billes, j'ai pu franchir la clôture séparant l'école de garçons de celle des filles, ce domaine interdit...! Par contre il n'y a plus dans la cour ce robinet de cuivre jaune, objet d'une sévère surveillance du maître "de service", ni les sanitaires malodorants. Je me suis remémoré les vastes classes très peu décorées, sonores sous leurs hauts plafonds, les tableaux noirs, les tables à deux places en bois sombre, l'armoire qui ne contenait guère que les stocks de fournitures et pas même un dictionnaire. Cette évocation ne se veut pas misérabiliste : j'étais un élève heureux comme beaucoup de mes camarades, j'apprenais, et j'ouvrais mon esprit au monde de l'époque grâce à mes maîtres et maîtresses.

En effet, c'est à elles, à eux que j'ai souvent pensé avec reconnaissance en écrivant cet article ; je le terminerai en essayant de les faire revivre....

Il y eut d'abord, à mon entrée à l'école, Madame Pasquet, la maîtresse du CE1, pas très souriante mais compréhensive ; dans mon souvenir son nom reste associé à celui du "Gabet-Gilard", ce livre de vocabulaire qu'elle utilisait beaucoup.

Puis, au CE2, ce fut Monsieur Dupont, jeune et tout en douceur ; avec lui la classe se déroulait dans la bonne humeur, parfois même il nous faisait croire qu'il avait le don...d'allonger son bras : quand il voulait saisir une boîte de craie en haut de l'armoire, on voyait son avant-bras se dégager de sa manche de blouse et s'élever peu à peu tandis que sa main faisait de petits mouvements de rotation. L'illusion était parfaite !

L'année suivante, commencée à cause de la guerre avec des remplaçantes, se poursuivit sous la houlette de Madame Delarue ; j'ai beaucoup de reconnaissance pour cette maîtresse dynamique et d'humeur égale qui m'a fait franchir l'importante étape du CM1.

La classe de CM2 était tenue par Monsieur Bruère. Je revois sa longue silhouette coiffée d'un feutre à large bord et son strict costume croisé ; il arrivait à pied par la rue de la Rotonde, tenant d'une main un long parapluie noir et serrant sous son bras une pile de cahiers, nos "cahiers du jour". En classe j'y découvrais les notes et appréciations et surtout les admirables modèles d'écriture tracés en rouge au début de chaque ligne, en gros, en moyen puis en fin. Parfois il jouait du violon pour nous apprendre un chant, parfois il prenait un ton grave pour évoquer de terribles souvenirs de "la guerre de 14".

Le cours supérieur fut marqué par une innovation, presque une révolution : la classe travaillait avec 3 instituteurs différents; le français, l'histoire et la géographie nous étaient enseignés par Monsieur Bernard, un maître proche de la retraite, assez sévère et avare de compliments ; peut-être souffrait-il toujours d'avoir eu les pieds gelés pendant "la grande guerre" ; il notait à l'encre verte, avec un gros stylo à plume au corps marbré, des appréciations lapidaires : satisfaisant, ou insuffisant.

Le calcul et les sciences étaient le domaine de Monsieur Bouillot ; je me souviens d'une expérience qu'il avait montée avec les pauvres moyens de l'époque (c'était l'année 1941-1942) : pour montrer par l'électrolyse la composition de l'eau, il avait fait sur l'estrade toute une installation avec accumulateurs, fils électriques, récipient de verre...et à un moment nous avons bien vu des bulles qui se dégageaient dans les éprouvettes. Ce maître nous initiait aussi à la technologie et j'aimais observer et décrire les outils simples que je commençais à utiliser chez moi, tels que scie, rabot, bédane ; quelle fierté un jour d'apporter à l'école un niveau de maçon fabriqué par mes soins d'après le croquis fait en classe !

Enfin nous allions certaines après-midi dans la classe du directeur, Monsieur Courault pour les leçons de morale, le chant, mais souvent, pour ceux qui avaient une écriture correcte, pour copier en plusieurs exemplaires de petits textes dont le sens n'était pas évident : ils

avaient pour titre "note de service" et se terminaient toujours par : "l'Inspectrice primaire, signé Tariote"... Explication : en l'absence de matériel de reprographie, nous étions chargés de copier les circulaires destinées aux diverses écoles de Nevers !



*Le porche de l'école de la Rotonde*

Au moment d'achever cette étude, je veux rendre d'abord hommage à ces maires et conseillers municipaux, à ces instituteurs et institutrices qui entre 1895 et 1908 furent de vrais pionniers. Je soulignerai aussi qu'au fil des ans, on s'aperçoit que rien n'est définitif : d'autres quartiers se créent et nécessitent de nouvelles écoles, il faut répondre à de nouveaux besoins sociaux et culturels. Ce sont autant de paris qui toujours finissent par se gagner comme en témoignent les belles installations de l'école élémentaire et la future rénovation de la maternelle de ce quartier vieillissant de la Rotonde.

Sources :

- Archives municipales : Registres des délibérations des années concernées à partir de 1895.
- Archives départementales :
- MS 381: Béatrice Canler : Nevers, Nevers deux minutes d'arrêt (Mémoire d'architecture 1988)
- US 36-Tome 27. Desforges. Histoire des chemins de fer nivernais
- NIV. 3021. La ligne du PLM
- O 194: Article 2- Débat école du Parc, école de la Rotonde
- Histoire de Nevers (2<sup>ème</sup> partie : de 1815 à nos jours ) J.B. Charrier-J.P. Harris chez Horvath
- Histoire de la Rotonde par les élèves de CMI (1989-1990)
- Renseignements fournis par Mme. La Directrice de l'école élémentaire sur la situation actuelle.
- Cartes postales : C'était hier...Nevers (Association philatélique de Nevers)
- Photos scolaires : Collection du Musée nivernais de l'Education.

# SOUVENIRS DES ECOLES DE LA ROTONDE A NEVERS

Pierre Benoist



Dans les années 1930 et 1940, le quartier de la Rotonde était voué au chemin de fer et à l'armée : le nom provenait des installations que le PLM avait construites pour garer et entretenir les machines à vapeur. Originellement, se trouvait là une rotonde qui a été transférée par la suite au bout de la rue d'Alsace-Lorraine. Mais il restait encore des voies de garage, des plaques tournantes et certaines machines de modèles anciens qui étaient conservées pour le cas de guerre.

Ces modifications géographiques n'avaient pas affecté la composition sociale du quartier qui était majoritairement habité par des familles de cheminots qui y vivaient dans leur environnement professionnel : les familles se situaient les unes par rapport aux autres en utilisant les critères du système hiérarchique de la compagnie : les plus modestes, les « poseurs » étaient à l'échelle cinq, les techniciens autour de l'échelle 10 ou 11, les ingénieurs, qui avaient leur maison au coin de la rue de la Rotonde et de la rue de Bourgneuf, devaient commencer autour de l'échelle 15, toutes indications qui seraient toutefois à vérifier. Les uns et les autres se retrouvaient à la coopérative d'achats de la SNCF qui offrait des produits à des prix plus bas que le marché. Beaucoup de cheminots étaient des mécaniciens et chauffeurs de locomotives, des chefs de trains ou des retraités de ces professions, qui avaient choisi leur lieu d'habitation en fonction de la proximité des lieux de travail. Leur loisir principal était le jardinage, les plus fortunés habitant des pavillons qu'ils s'étaient fait construire en vue de leur retraite, dont ils ne profitaient guère. L'inactivité soudaine, l'alimentation inadéquate faisaient qu'ils mouraient assez vite.

Les écoles du quartier de la Rotonde étaient majoritairement destinées à scolariser les enfants de ces cheminots, mais il y avait aussi des enfants des commerçants et d'autres familles qui se trouvaient résider dans cette partie de la ville.

Les écoles étaient au nombre de trois : l'école de garçons, rue du général Sorbier, l'école de filles, rue de la Rotonde, et l'école maternelle, la plus récente, dans la même rue. Les trois écoles étaient contiguës, mais ne communiquaient pas.

Pour moi, l'école faisait partie de la vie quotidienne depuis que j'étais à Nevers, car la cour de l'immeuble où nous habitons n'était séparée de la cour de l'école de garçons que par un mur. Ainsi la journée était-elle réglée par le rythme de l'école : le coup de sifflet du directeur qui mettait fin aux jeux des garçons le matin pour qu'ils aillent se mettre en rangs avant d'entrer en classe, l'explosion des cris des enfants libérés à l'heure de la récréation, le même scénario se reproduisant l'après-midi. Le premier contact personnel avec l'école date de l'âge de trois ans ; mes parents m'avaient inscrit à l'école maternelle, mais le premier contact a été particulièrement difficile. Bien que l'école fût toute neuve, et bien dotée (il y avait par exemple un manège que les enfants faisaient fonctionner eux-mêmes), je m'ennuyais de ma mère et de mes jouets que je trouvais beaucoup plus intéressants que ceux de l'école. Tous les matins c'était le même déchirement. Je me souviens que j'allais chercher ma petite voisine Paulette Roumier, et nous partions avec un panier d'osier en bandoulière pour l'école. Elle n'était pas plus enthousiaste que moi, et un jour nous avons décidé de rentrer à la maison pendant la récréation pour jouer dans notre cour. Mais nous avons été rattrapés par une institutrice ou une dame de service. Tant et si bien que j'ai été retiré de l'école maternelle et n'y suis retourné, cette fois sérieusement, que dans la section des grands. Pourtant, les institutrices et les femmes de service étaient très affectueuses, et très compétentes. Nous faisions en particulier de la peinture à l'eau, et une des adjointes nous faisait chanter en nous accompagnant au banjo ou à la guitare. La directrice était Mme Moritz, dont le mari était

professeur d'allemand à l'école primaire supérieure. Sa qualité de germaniste lui a valu d'être un temps interprète sous l'occupation.

A l'école de garçons, où je suis entré en octobre 1937, le cours préparatoire était tenu par Mme Bouillot. C'était une personne très douce, qui nous a appris à lire avec beaucoup de patience dans un manuel qui avait pour titre « Line et Pierrot », et qui se référait beaucoup au monde rural : il y était question d'un « Père Magloire », de la fabrication du pain, de scènes agricoles qui étaient assez éloignées de notre monde déjà mécanisé. M. Bouillot était instituteur à la même école où il préparait, je crois, au certificat d'études. Le ménage était originaire de la région de Luzy.

Le cours élémentaire première année était tenu par Mme Paquet (ou Pasquet ?) dont le mari était directeur de l'école. Mme Paquet était, dans ma mémoire, plus austère que Mme Bouillot, mais néanmoins la classe était toujours intéressante et on y travaillait bien. Dans l'une ou l'autre classe, mon compagnon de table était Marc Poupon, qui est devenu professeur agrégé de lettres et que j'ai retrouvé au lycée, puis dans la vie active. Il était presque toujours premier de la classe. Les élèves étaient tous revêtus de la tenue que l'on voit sur les photos scolaires : blouse noire ou grise boutonnée sur le côté, ceinture de cuir, aux pieds des souliers montants ou des galoches, c'est-à-dire des chaussures montantes ou non avec des semelles de bois qui faisaient beaucoup de bruit et rendaient les coups de pied redoutables. Il faut dire que le climat général dans la cour de récréation était à une certaine rudesse, voire à la brutalité : c'était surtout le fait des « grands », élèves qui préparaient le certificat d'études ou étaient en classe de fin d'études. Ils avaient entre eux des jeux particulièrement violents et n'avaient aucun ménagement pour les plus jeunes. Les maîtres et maîtresses, pendant la récréation, faisaient les cent pas dans la cour et avaient un œil sur les jeux des enfants. Les instituteurs étaient souvent obligés d'intervenir pour rétablir l'ordre, quelquefois à coups de poing. Certains élèves, dès le cours préparatoire, avaient un ascendant naturel qui leur donnait un rôle de leader : une vivacité naturelle, une rapidité à la course, une force supérieure à celle des autres les désignaient pour être les organisateurs des jeux. Je me souviens en particulier d'un jeune camarade qui s'appelait Gaston Lagrue, et qui était le meneur incontesté du cours préparatoire. Parmi les jeux celui de « gendarmes-voleurs » était favori : les gendarmes devaient attraper les voleurs lorsqu'ils sortaient de leurs refuges. Il y avait aussi le jeu des automobiles : un premier rang d'élèves, trois par exemple, était tenu à la ceinture par deux élèves, qui eux-mêmes étaient tenus par un conducteur. L'automobile circulait à grande vitesse dans la cour et entraînait parfois en collision avec d'autres, d'où des heurts parfois violents.

Parmi les élèves, certains étaient de milieux très pauvres. Je me souviens d'une scène où une institutrice essayait de savoir pourquoi un élève avait été absent un certain jour. Après bien des tergiversations, le jeune a fini par dire que c'était le jour où on lavait sa chemise.

Ensuite est venue la guerre. La vie du quartier a été sérieusement transformée en septembre 1939. Le 13<sup>ème</sup> régiment d'infanterie qui était caserné dans la rue qui portait son nom, et dont les détachements, partant pour le champ de tir ou en revenant, rythmaient les journées de la rue de la Rotonde, est parti pour la guerre. La musique du régiment a conduit successivement chacun des trois bataillons de la caserne au quai d'embarquement rue du Chemin de Fer.

Auparavant, les vieilles locomotives qui stationnaient dans le bas du talus de la rue de la Rotonde avaient été remises en état, et dotées de bâches recouvrant l'habitacle de manière à rendre invisible le feu du foyer par d'éventuels avions ennemis. Mon père étant mobilisé, ma mère et moi sommes partis pour Saint-Pierre-le-Moûtier où résidait ma grand-mère maternelle.

Ce n'est qu'après l'armistice, pour la rentrée de 1940, que nous sommes revenus rue de la Rotonde, et que j'ai repris le scolarité là où je l'avais laissée- m'étant débrouillé pour ne pas aller à l'école à Saint-Pierre, donc en cours élémentaire deuxième année, qui a été tenu

par Mme Normand, puis M. Dupont, qui revenait d'une brève captivité en Suisse, pays dont il nous disait le plus grand bien. C'était l'occupation : les détachements d'Allemands remplaçaient ceux du 13<sup>e</sup> de ligne dans la rue de la Rotonde, des soldats français du génie étaient cantonnés dans les emprises du chemin de fer et partaient tous les jours réparer provisoirement le pont du chemin de fer sur la Loire que les Français avaient fait sauter en 1940, et des jeunes Françaises venaient attendre, le soir, des soldats Allemands pour des promenades sentimentales. Était-ce ou non un effet de l'idéologie maréchaliste, il était organisé, avec l'aide de jeunes instituteurs, les jeudis, à l'école, des activités diverses, avec distribution de boissons. L'année suivante, à la rentrée de 1941, mon père, qui était revenu de captivité, a fait des démarches pour que je sois réintégré dans la classe correspondant à mon âge, et je suis ainsi entré au cours moyen. L'instituteur était M. Bruère, grand monsieur à la démarche dégingandée, ancien combattant de la guerre 1914-18, qui avait très mal supporté la défaite de 1940. Il nous faisait tous les matins une leçon de morale où il était question, du moins, c'est ce qui m'en reste, des capitalistes grippe-sous, des vertus paysannes, des mancherons de la charrue et des soldats de 1940 qui s'étaient sauvés « comme des lapins », aux dires d'un officier allemand qu'il avait rencontré alors qu'il tentait de se replier avec sa famille. Ce n'était pas, loin de là, un collaborateur, mais un patriote déçu attaché aux valeurs traditionnelles. Avec lui, nous travaillions beaucoup, car le nouveau régime avait institué un Diplôme d'Etudes Primaires Préparatoires (DEPP) indispensable pour entrer au lycée ou au collège moderne et technique. M. Bruère avait très à cœur que ses élèves réussissent et nous donnait beaucoup d'exercices à faire à la maison. Je me souviens que j'avais des difficultés en calcul et que dans ce domaine, j'avais recours à l'aide de mon père. J'avais comme camarade de banc René Leconte, qui est allé ensuite au CMT, et est mort en 1951 d'un accident de moto rue Saint-Gildard. M. Bruère jouait du violon et s'en servait pour guider nos chants, je pense à « la morvandelle », encore que je ne suis pas sûr que ce fût avec lui que nous la chantions.

Il y a eu, pendant cette période, mais en quelle année, je ne saurais dire, des travaux collectifs de ramassage de doryphores dans les champs du côté de Marzy, travaux qui nous étaient présentés comme des devoirs civiques, et qui nous avons faits sans enthousiasme ni réticence.

C'est à l'issue de cette année que s'est fait le partage entre ceux qui continuaient leurs études et ceux qui s'arrêtaient là, et parmi les premiers, entre ceux qui allaient au lycée et ceux qui entraient au collège moderne et technique.

Sur vingt-cinq élèves environ, quatre sont entrés au lycée, deux ou trois au collège moderne et technique, un au lycée privé. Donc un petit tiers a poursuivi des études. Et parmi ceux qui ont continué, la plupart sont allés au lycée. Peut-être est-ce un effet des préférences du maître, car je me souviens qu'il avait à plusieurs reprises expliqué à mon père qu'il y avait de telles différences de débouchés entre les deux filières, qu'à son avis, il ne fallait pas hésiter à aller au lycée. Les deux camarades qui sont allés au CMT étaient des fils de technicien ou de mécanicien du chemin de fer. Au lycée sont allés un fils de cheminot de rang très modeste, deux fils d'officiers et moi, fils de technicien. Au lycée privé est allé un camarade dont le père avait une situation très modeste, mais qui était d'un milieu très croyant.

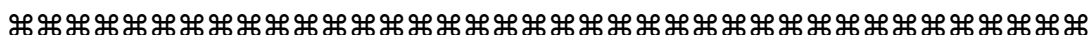
Le choix dans la famille entre les deux filières n'a pas été évident : s'il était tentant d'aller au lycée, il y avait aussi le risque de ne pas pouvoir supporter le coût des études supérieures ; or les débouchés au niveau du seul baccalauréat n'étaient pas nombreux, du moins tant que l'administration n'a pas fait appel massivement aux bacheliers pour satisfaire ses besoins en instituteurs. A l'inverse, le CMT plaçait mieux ses élèves. Finalement, c'est M. Bruère qui l'a emporté.

Et ceux qui ne continuaient pas, que sont-ils devenus ? Je ne le sais pas, car le clivage est définitif, les destins se séparent irrémédiablement. Normalement, ils sont allés jusqu'au certificat d'études. A l'époque, il y avait ensuite, notamment, l'apprentissage, et des écoles de la SNCF.



Ce ne sont que des souvenirs très partiels, appauvris par l'oubli et peut-être déformés par l'inconscient. Souvenirs d'une époque autant que souvenir d'une école, mais les deux ne sont pas séparables.

Affectivement, souvenirs mitigés : j'ai pris plaisir au travail scolaire, mais j'ai toujours eu une certaine appréhension d'une violence toujours menaçante. Situation paradoxale pour quelqu'un qui a passé presque toute sa vie professionnelle à l'Éducation nationale. Pourtant, mes sentiments à l'égard des instituteurs et institutrices sont positifs : c'étaient des personnes consciencieuses, courageuses et persévérantes, heureuses de porter leurs élèves au maximum de leurs capacités. Je leur en suis toujours resté reconnaissant.



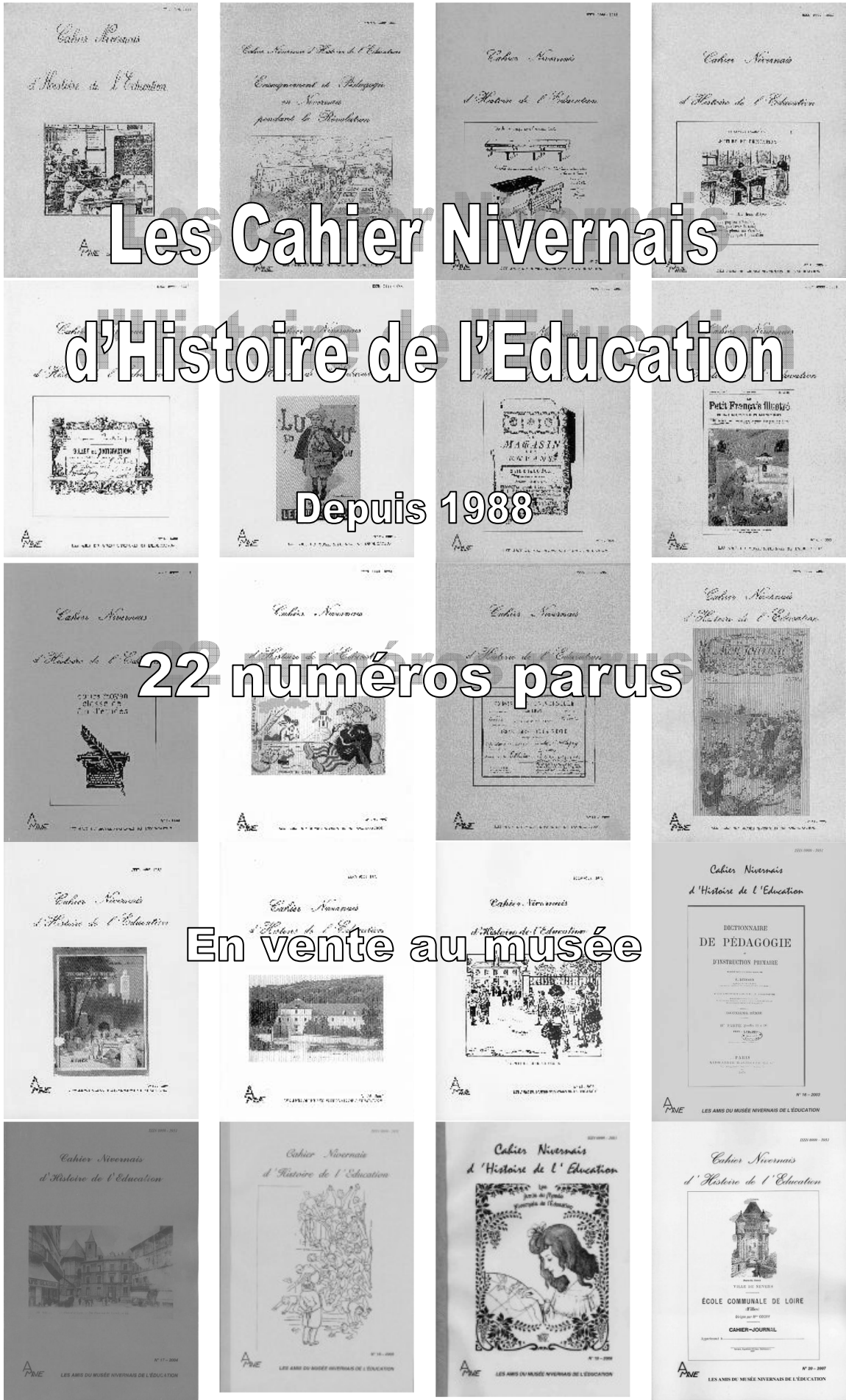
**LE MUSÉE NIVERNAIS DE L'ÉDUCATION RECHERCHE...**

- ◆ Photographie anciennes pour enrichir sa Photothèque départementale
  - groupes scolaires
  - promotions d'instituteurs et d'institutrices ...
- ◆ Livres scolaires et cahiers anciens
- ◆ Planches pédagogiques de Sciences et d'Histoire-Géographie
  - plus particulièrement : " La morale par l'exemple ", " L'alcool voilà l'ennemi "
  - " Ravages de la tuberculose " .
- ◆ Buvards, Diplômes, Médailles...
- ◆ Mannequins d'enfants... Blouses... Galoches
- ◆ Monographies d'Écoles.



S'adresser au Musée 8, rue du cloître Saint Cyr  
58000 NEVERS  
Tél : 03.86.21.51.75

Adresse électronique : [amnevers@wanadoo.fr](mailto:amnevers@wanadoo.fr)



# Les Cahier Nivernais d'Histoire de l'Éducation

Depuis 1988

22 numéros parus

En vente au musée

# ÉTÉ 1942 — LE SERVICE CIVIQUE RURAL. LES FOUILLES DE CHAMPALLEMENT.

Jean BUGAREL 

## Introduction.

Dans notre Histoire du Collège et Lycée de Nevers<sup>1</sup>, nous consacrons quelques pages aux activités extra scolaires de certains élèves pendant la guerre. Les uns participaient à ce que nous appellerions de nos jours des actions humanitaires. D'autres se voyaient imposer par le gouvernement de Vichy de curieux devoirs de vacances, sous divers titres, Chantiers de Jeunesse ou Service Civique Rural, en attendant leurs 18 ans et leur départ pour l'Allemagne dans le cadre du S.T.O. Nous consacrons aussi plusieurs notices importantes à Édouard Harris, professeur de Rhétorique au Lycée, aussi bien dans son rôle de professeur que dans son action de Résistant. Nous signalons aussi que, notamment, durant l'été 1942, il dirigea les fouilles de Champallement, près de Compièrre, auxquelles participèrent plusieurs lycéens dont quelques-uns de ses élèves. Ce fut un moyen d'enlever indirectement, ces jeunes gens au Service Civique Rural auquel ils étaient astreints et de les mettre à l'écart de la politique de Collaboration de Vichy.

Pour l'Histoire, précisons que ce Service Civique Rural fut organisé par la loi du 10 mars 1941. Le souci du ravitaillement occupait certes une large place dans la politique de Vichy, or beaucoup d'hommes manquaient pour les travaux des champs (prisonniers, STO etc.). Le SCR devait en principe rassembler 300 000 jeunes des villes, sommés de venir en aide aux paysans pour assumer les tâches de la ferme. La propagande vichyste lui accorda beaucoup de place, notamment en 1942, pour la campagne de la moisson. Mais ce SCR s'inscrivait aussi dans l'idéologie pétainiste du « retour à la terre » pour les « jeunes citadins oisifs ». Il s'adressait en principe à de jeunes volontaires de 17 à 21 ans. Mais il semble que cette propagande n'ait pas eu trop de succès car il fut prévu que des « non-volontaires » pouvaient être réquisitionnés pour trois mois. (Ce fut le cas pour André Delapierre en 1941, comme pour ses camarades en 1942). Apparemment, seulement un peu plus de 100 000 jeunes participèrent aux travaux des moissons, des vendanges ou autres travaux d'été.

C'est peu de temps après la fin du stage de 1942 qu'Édouard Harris décéda d'une maladie foudroyante. Certains de ses élèves pensèrent que sa septicémie était la suite d'un banal incident au cours des fouilles, mais le diagnostic selon son fils Jean-Pierre serait plus complexe. L'un d'eux, Jacques Bourdillon pérennise cependant cette tradition : *Nous étions une quinzaine de camarades autour de notre vénéré professeur et nous sommes restés une quinzaine de jours à participer aux fouilles. Je ne suis pas capable de dire ce que nous avons trouvé. Mais je sais que cette expédition s'est renouvelée quelques années de suite et qu'Édouard Harris victime d'une mauvaise piquûre a contracté une septicémie dont il est mort*

Un des participants à ce stage, Marino Carnévalé, a bien voulu rassembler ses souvenirs de cet été 1942 et nous les confier pour publication. Son récit ne se limite pas aux événements du stage lui-même, mais évoque tout l'environnement de cette époque. Il nous a paru intéressant de le reproduire dans son intégralité, car même les détails anecdotiques sont significatifs de la manière dont un jeune lycéen de 17 ans pouvait vivre et réagir en ce temps-là.

De même, un de ses camarades, André Delapierre a bien voulu, lui aussi, nous confier deux courts récits de ce stage de l'été 1942, où il mêle des témoignages sur d'autres camarades et un troisième, Jacques Bourdillon déjà cité plus haut, nous a envoyé quelques

---

<sup>1</sup> Disponible sur le site internet du Musée Nivernais de l'Éducation.

notes personnelles sur Édouard Harris dont la personnalité les avait tous marqués. Comme l'écrit Delapierre : *je ne saurais terminer sans une pensée émue en souvenir du regretté M. Harris, admiré et respecté de toute l'équipe. C'était un grand Monsieur !*

Ici encore, à travers ces souvenirs, c'est toute une époque qui reparaît avec ses conditions de vie, le travail dans les champs, sans aucune mécanisation, la moisson faite à la main avec des chariots tractés par des chevaux, le bétail conduit en troupeau, à pieds par des routes en mauvais état. Nous y trouvons aussi les plaisirs simples de ces jeunes gens, dans *cette période troublée où leur avenir était bien incertain*, selon l'expression de Delapierre. Pour eux, un bon repas était toute une fête, et, dans ce climat de danger national, ils considéraient que la camaraderie, l'amitié, étaient les valeurs les plus importantes.

Il ne s'agit pas de comptes rendus exhaustifs, ni de journaux de route, mais de souvenirs qui sont restés vivants dans leur mémoire, soixante-cinq ans plus tard. Et comme le dit André Delapierre : *Comme toujours, le filtre s'est mis en place et ils n'ont gardé que les bons souvenirs ! Il faut dire aussi que le Service Civique Rural, façon Compièrre, n'était, du moins pas encore, ni le STO ni le maquis.*

Nous nous sommes donc contentés de mettre en forme ces récits et les documents joints, en respectant littéralement leur contenu, mais en complétant ou éclairant certains détails par des remarques historiques ou sociales.

### **Marino Carnévalé. Souvenirs de vacances 1942.**

Par un fait curieux, ce n'est pas à Nevers, dans le cadre du Lycée que s'est déterminée ma vocation pour les fouilles de Compièrre.

Nous avons appris en fin d'année scolaire 1941-1942 que certains d'entre nous seraient soumis dès l'été 1942 à la contrainte du Service Civique Rural.

Une mise en forme avait lieu au camp de jeunesse de Clamecy, route d'Armes, où je me retrouvai avec un certain nombre de lycéens et d'élèves des écoles secondaires de la Nièvre, du 26 au 31 juillet 1942.



*Avec l'énormité du pied bandé, Carnévalé devait être en train de lire l'ouvrage dont il parle ci-dessous.*

Si je ne me souviens aucunement des journées qui ont précédé notre départ, par contre, je n'ai pas oublié le supplice que fut pour mes pieds, le long transport par camion. J'avais, en effet, cru bien faire en mettant la seule paire de chaussures convenables que je possédais, mais qui n'étaient pas encore faites à mes pieds. D'où blessure à un orteil, infection, intervention chirurgicale dès le deuxième ou troisième jour. Je ne pus donc participer à cet entraînement, encore qu'un géant d'une force incroyable s'était déclaré à ma disposition et me transportait constamment là où je pouvais être, sinon acteur, du moins spectateur.

Mes compagnons permanents furent pendant ces journées, une flûte douce (mon vieux camarade Georges Delarue venait de m'y initier) et une édition bilingue de la Chanson de Roland, revue et traduite par Joseph Bédier. C'est à notre professeur Regand que j'avais dû, l'année précédente, ma rencontre avec Tuoldus.

(Pour comprendre cette allusion précieuse et déplacée, Tuoldus est le nom du « compilateur » cité dans le dernier vers : *Ci falt la geste que Tuoldus declinet*. Mais aujourd'hui, on n'est plus sûr de la leçon *falt* et l'on ne sait toujours pas ce que signifie *declinet*.).



Le seul témoignage de groupe que je possède, de cette période, est une photo de huit d'entre nous. Elle ne comporte qu'un élève de ma classe, Georges Bruandet (dit Bilouche pour les intimes). Les autres — visages sur lesquels je serais incapable de mettre le moindre nom — paraissent plus âgés que nous n'étions, et très vigoureux. Deux autres souvenirs fugitifs : le salut aux couleurs et l'eau terriblement froide de l'Yonne, malgré la saison.

C'est dans les derniers jours de juillet que des distributions d'affectation (entre apprenti paysan et terrassier en herbe) furent faites, probablement avant le retour à Nevers dont il ne me reste aucun repère sinon un seul. Mon pied qui avait gonflé d'une manière aussi incroyable qu'inquiétante avait à peu près repris sa taille normale : j'étais donc, à nouveau, opérationnel.

Je dois donc attribuer au hasard et aux dernières parlottes de m'être retrouvé quelques jours plus tard dans le groupe désigné pour se rendre à Champallement. Combien étions-nous ? Une vingtaine peut-être. Comme à Clamecy, j'étais probablement parmi les « jeunes » encore que des visages plus poupins que le mien, soient nettement visibles sur les photographies que, par chance, j'ai conservées.



*Le camp avec le drapeau d'une forme très curieuse, il semble composé de quatre coins de couleur avec au milieu de la partie blanche une francisque*



*Photographie prise dans leur « chambrée » où figurent quinze personnes qui ont été plus ou moins identifiées : derrière, de gauche à droite : Bourgeois Henri, Amandruz Jacques, Jojon Jean, Lapôte Bernard, Delapierre André ; Au deuxième rang : Arfeu (le responsable), Huet Michel, Raynal Guy, Carnévalé Marino, non-identifié, Barraud Lucien, Effantin René, Bourdillon Jacques ; devant : Chambon Jean et Niez Jean. Le seul non identifié pourrait être, Lebas Georges, Talpin René, Narquin Jean, ou bien : Benoit Georges, mais ces derniers noms ne sont pas sûrs.*

Dans un autre document, Carnévalé précise : À la sortie de ce stage [celui de Clamecy] nous apprîmes que des fouilles archéologiques se poursuivraient au cours de l'été près de Champallement, dans la propriété, sauf erreur, du Docteur Coursier, et que nous pouvions nous porter volontaires, l'activité correspondante étant d'autant plus compatible que nous allions rester à la disposition éventuelle des agriculteurs du coin qui pouvaient nous employer occasionnellement ... Ce qui entraîna une adhésion inconditionnelle dans nos rangs, ce fut la personnalité du chef des fouilles, craint par certains, admiré par d'autres, connu de tous, notre professeur Harris. J'ai passé dans ce cadre quelques semaines inoubliables, avec baignade dans l'étang voisin, moins froid que l'Yonne, mais peuplé de sangsues, chasse au dahu, et surtout un super climat d'amitié.

Ici encore, le transport de Nevers à l'école désaffectée de Champallement est absolument absent de ma mémoire. (En fait, l'« ordre de route » qu'il avait reçu, daté du 4 août, et provenant du Secrétariat général de la Jeunesse, Délégation de la Nièvre, signé P. Hamel, précisait : *vous pouvez partir pour le camp dès le reçu de cette lettre. Prenez le car en direction de Saint-Révérien ; ainsi vous n'avez plus que 3 kilomètres à faire à pied.* Pour le pittoresque de la chose nous ajoutons qu'on lui demandait de se munir de : *1 slip ou maillot de bain, 1 short, 1 paire de treillis de travail, 1 paire de grosses chaussures, 1 plat, 1 couvert, 1 quart, 2 couvertures.* Carnévalé semble avoir oublié cette feuille de route).

Le seul détail qui m'avait frappé est que, arrivés fourbus, nous trouvâmes, pour nous installer, un local fraîchement nettoyé, mais sans aucun matériel de couchage. Seuls quelques bancs et quelques tables étaient là, sur lesquels on s'appuya pour passer, le moins mal qu'on put, notre première nuit. Le lendemain, il est vrai, on put disposer de châlits, de matelas et de couvertures et une bonne organisation intervint rapidement.



*Un groupe devant le cantonnement*

Je n'avais jamais entendu, auparavant, parler des fouilles de Compièrre. Pourtant la région ne m'était pas inconnue car j'étais venu à diverses reprises, rendre visite à mes condisciples, Jean Roulot (à Prémery) et Jean Ray (à Pouzy par Saint-Saulge).

Malgré une incompétence totale, j'intervins en diverses occasions, plus en manœuvre qu'en archéologue en herbe. Les débris que je dus déplacer près du puits et de la maison qui étaient l'objet de la sollicitude d'Édouard Harris, ne présentaient aucun intérêt. [Dans une carte postale datée du 9 août 1942 et adressée à son camarade Paul Ray, qui se trouvait au sanatorium de La Futaie, il déclarait d'ailleurs : nous faisons des « Fouilles gallo-romaines » pour M. Harris. Ou si tu préfères on creuse un tas de pierres informes. On a déjà sorti deux pièces romaines grosses comme l'ongle du petit doigt.]



*Le chantier, à droite E. Harris*

À la réflexion, je pense qu'on me considérait plutôt comme un jeune garçon de 17 ans et demi, soumis au Service Civique Rural et c'est dans cette activité que je fus utile.

[Carnévalé fut en effet également occupé aux travaux des fermes voisines comme André Delapierre, qui, lui, fit la moisson alors que Carnévalé faisait les foins]

Le travail était très dur pour un scolaire : il s'agissait presque toujours de jeter au dessus de sa tête, du foin en vrac. Il était repris par d'autres journaliers qui le renvoyaient encore plus haut sous le toit d'une immense grange. Comme on peut l'imaginer le résultat était une énorme suspension de poussière de toutes sortes dans l'air devenu pour moi, à peine respirable. C'est ainsi que j'appris que j'étais asthmatique.

En principe, les paysans voisins pouvaient demander un ou plusieurs jeunes pour les aider dans leurs travaux. Peut-être le groupe considéra-t-il que j'avais le profil adéquat pour me livrer aux travaux des champs censés moins excitants que ceux de Compièrre. De toute façon, et malgré mon allergie évidente, je ne renâclais pas lorsque j'étais sollicité.

D'ailleurs il y avait une contrepartie évidente, non pas les cinq francs journaliers qui constituaient notre paye, mais les repas à la ferme qui, même s'ils n'étaient pas gastronomiques, étaient en grande partie constitués par deux produits dont nous étions en train de perdre totalement le goût : les pommes de terre et le porc, sous sa forme la plus naturelle ou sous ses formes secondes comme le petit salé dont nous étions particulièrement friands.

Peu de temps avant de me rendre à Champallement, j'avais, tout à fait par hasard, fait la connaissance d'un jeune de mon âge qui précisément passait ses vacances chez sa grand'mère non loin de l'école qui nous était affectée. Était-il élève de Saint-Cyr ? Ou participant des journées de Clamecy ? Il se nommait Jean-Marie Perrin et habitait Paris. Je crois qu'il est décédé très jeune de tuberculose. C'était alors une maladie très fréquente chez les scolaires. C'est elle aussi qui nous avait enlevé en 1943, Jean Ray, dont je parlais plus haut et la même année, Berlaud, un voisin de Fourchambault, lycéen à Nevers comme moi.

Quoi qu'il en soit, je pris l'habitude de lui rendre visite après chaque journée. Ainsi chaque soir, nous refaisons le monde. Au retour de la première soirée passée avec lui, j'eus droit au seau d'eau placé par mes camarades de chambrée sur la porte entre ouverte (il faisait très chaud, même la nuit en ce début d'août 1942 !). Ce fut pour moi un baptême que j'acceptai avec bonne humeur malgré les rires étouffés de ceux qui ne dormaient pas.

Dans le même registre, un soir, fut organisée une chasse au dahu qui fut pour moi une révélation. J'avais entendu parler de cette tradition dans le petit monde des Éclaireurs. Mon information, même superficielle, fit peut-être que je ne fus pas « choisi » comme chasseur à l'affût. Du reste, la nuit et l'humidité venues, il fut décidé de ramener notre victime avant son temps !

Quelquefois, nous allions nous baigner dans un étang non loin des fouilles de Compièrre. Cet étang avait la réputation de pulluler de sangsues, aussi tentions-nous de nous tenir immobiles en surface de crainte d'en devenir les proies.

[Carnévalé ne se souvient pas très bien du détail des fouilles archéologiques auxquelles il avait participé. Il semble qu'au cours de cet été 1942, elles n'aient pas abouti à des découvertes importantes. Les registres de Champallement ne font mention de rien. Mais pour ces lycéens, c'est le séjour lui-même qui fut important, comme il le dit en conclusion.]

Si la pêche ne fut pas excellente [allusion aux faibles résultats des fouilles] le séjour de Champallement sous la direction d'Édouard Harris, vit l'éclosion d'une extraordinaire amitié qui perdure encore chez les quatre survivants : Jacques Bourdillon, Marino Carnévalé, André Delapierre et Michel Huet.



## André Delapierre.

Pour ma part, étant un peu plus âgé, j'avais déjà été astreint à ce fameux Service Civique Rural en août 1941. Seul jeune dans une ferme, je ne m'y étais pas amusé.

Aussi [je réagis de suite] quand tomba sous mes yeux, extrait du Journal du Centre, [petite erreur : il ne pouvait s'agir que du *Paris Centre*, qui ne devint le *Journal du Centre* qu'après la Libération] un petit entrefilet ainsi libellé : *Le Secrétariat général à la Jeunesse recherche dans le cadre du Service Civique Rural, des jeunes gens pour participer à des recherches archéologiques à Compièrre, près de Saint-Révérien. Faire acte de candidature ... Signé Hamel*

Peu après je fus convoqué à un stage d'une semaine à Clamecy où je retrouvai un nombre important de jeunes, dont mes futurs compagnons de Compièrre.

## Été 1942. Petit séjour à la ferme.

Le retour du week-end du 15 août fut marqué par une nouvelle inattendue. Le responsable du camp [le détachement du Service Civique Rural à Champallement], le chef Arfeu nous réunit et nous expliqua que le budget qui lui était alloué pour notre subsistance avait été très écorné durant la première quinzaine du mois et ne permettait pas de nourrir toute notre équipe durant le reste du séjour.

Il avait donc pris la décision d'envoyer un certain nombre d'entre nous travailler dans des fermes du voisinage où nous serions en quelque sorte « en pension ».

J'étais du nombre et avec mon camarade de Clamecy, Jean Chambon, nous étions affectés à la ferme Colas, au lieu dit Bois de Champagne, où nous étions attendus.

Nous prîmes nos affaires de toilette, notre linge et effets d'habillement, bouclâmes notre sac et après nous être fait expliquer la situation de cette ferme, prîmes le chemin de celle-ci à une distance d'environ deux kilomètres, par une route en mauvais état. Sur notre chemin se tenaient plusieurs exploitations, mais leurs noms étaient mentionnés sur des plaquettes de bois. Toutes étaient importantes, rien à voir avec les petites fermes du Morvan.



*Départ d'une délégation pour le travail à la ferme*

Enfin, le Bois de Champagne, une maison d'habitation à droite, une grande cour et de très vastes corps de bâtiments. Par cette fin de matinée, nous fûmes accueillis par la fermière, les hommes (le fermier et son fils) n'étant pas encore rentrés des champs. Elle prit notre identité, âge, adresse personnelle, et nous prévint qu'étant lycéens, nous allions trouver durs les travaux de la moisson, ce dont nous étions bien conscients.

Vers 13 h 30, les hommes arrivèrent, le fermier entre 50 et 60 ans, un air un peu bourru, et son fils, quelques années de plus que nous, 23, 24 ans peut-être, plus souriant et paraissant plus ouvert que son père. Celui-ci nous souhaita la bienvenue.

Nous passons à table. Repas simple mais copieux et cela nous paraît de bon augure ! La conversation du fermier est semblable à celle de sa femme : il maugrée sur les difficultés actuelles, d'ailleurs bien réelles, sur la modicité du prix de vente des produits de la ferme — ce dont nous doutons un peu dans notre for intérieur — sur le manque de main – d'œuvre, du fait de l'absence des prisonniers, ce qui oblige à faire appel à des gens comme nous qui n'ont pas de rendement.

Le fils reste coi devant le « pater familias ». On devine qu'il trouve que celui-ci exagère un peu et nous le devinons un peu gêné à notre égard. Il devait d'ailleurs se révéler très sympathique, et au bout de quelques jours, nos relations avec toute la famille devinrent excellentes.

À la fin du repas, le fils nous montra notre « chambre à coucher », une grange avec de la paille comme lit, et un vieux meuble où nous pouvions ranger notre « garde-robe ». Il nous indiqua également le point d'eau où nous pourrions faire notre toilette et nous donna rendez-vous pour 16 heures, pour aller aux champs.

À 16 heures, le soleil était encore chaud, et les gerbes de blé étaient bien lourdes au bout de la fourche ! Les bras nous faisaient mal, comme tout le corps d'ailleurs, mais nous serrions les dents, voulant à tout prix mettre un point d'honneur à montrer que nous étions capables de travailler — (nous pensions aux propos du fermier pendant le repas).

Mais le retour à la ferme vers 20 h 30 fut une véritable délivrance. Et un bon repas nous fit oublier un peu notre fatigue. Mais ce furent surtout les paroles du fermier qui nous firent plaisir : « Alors, les gars, vous ne vous êtes pas trop mal débrouillés pour un début ».

Il nous donna rendez-vous pour le lendemain matin 5 heures, nous promettant de venir nous réveiller. À peine allongés sur notre paillasse, nous tombons dans un profond sommeil. Mais, le lendemain matin, quelle douleur dans les bras, comme ankylosés. Pourtant, il faut à tout prix, tenir le coup ! Après les deux premiers chariots rentrés, vers 8 h 30, un copieux casse-croûte (jambon, fromage) nous redonne le moral.

Peu à peu nous nous habituons à cette vie. La pénibilité du travail était compensée par la bonne et abondante nourriture, ce qui était très appréciable en cette période de disette ...

À deux reprises, changement de programme. Avec le fils du fermier, nous emmenons des bêtes à la gare de Prémery. Aller et retour, cela faisait bon nombre de kilomètres (Saint-Révérien - Prémery = 12 kilomètres), mais cette marche était bien moins pénible que la moisson.

Un jour de pluie, nous fûmes occupés à divers travaux d'écriture (en particulier, coucher sur un livre le « pedigree » des chevaux de la ferme). Le fils était avec nous et nous bavardâmes. Nous parlâmes de Clamecy, où il connaissait beaucoup de monde. Il devait d'ailleurs épouser quelques années plus tard, une camarade de collège de ma femme.

La fin de notre détachement à la ferme arriva. Nous quittâmes les fermiers en d'excellents termes et rejoignîmes notre base de Champallement, où après une petite fête donnée par notre groupe à St-Révérien et un méchoui fort sympathique, eut lieu la séparation définitive.

\*\*\*

\*

Mais l'histoire de la ferme Colas ne s'arrête pas là. Une cinquantaine d'années plus tard, nous passions, mon épouse et moi, nos 4 mois d'été dans notre maison proche de Clamecy. En fin de soirée, le téléphone sonne. Ma femme prend la communication. C'était Madame Colas qui lui dit : « Ton mari a bien participé aux fouilles de Champallement en août 1942 ? » Sur sa réponse affirmative, elle poursuit : « Voilà ce qui m'amène. Un professeur de faculté de Grenoble vient me voir demain matin. Il fait des recherches sur ces fouilles de Compièrre et souhaiterait vivement rencontrer un autre participant. Accepteriez-vous de venir demain matin vers 9 h 30 / 10 h ? »

C'est ainsi que plus de 50 ans après notre équipée de Champallement, je refis connaissance de Marino Carnévalé. J'avais emporté une photo du groupe où il reconnut un certain nombre d'apprentis archéologues, et lui en envoyai une photocopie dès le lendemain. Nous remuâmes de bons vieux souvenirs, entonnant même des chansons d'époque. Et depuis nous sommes restés en relations épistolaires.

### **Promenade à Neuilly.**

Il ne s'agit pas de Neuilly, Hauts de Seine, mais du petit village au pied de la butte de Champallement, sur la route de Clamecy à Nevers via St-Révérien.

En ce mois d'août 1942, nous étions une vingtaine de joyeux garçons — tous étudiants ou lycéens — qui, dans le cadre du Service Civique Rural, participaient à des fouilles archéologiques gallo-romaines, sous la conduite de M. Harris, professeur au Lycée de Nevers. La plupart de ces apprentis venaient d'ailleurs de ce lycée. Nous n'étions que trois Clamecyçois. [Benoit Georges, Chambon Jean et Delapierre André]

Pourquoi ma sympathie alla-t-elle à un garçon de Nevers ? Peut-être parce que sa paillasse se trouvait juste en face de la mienne ? Plus certainement, je pense, pour son attitude calme, ne participant que rarement aux chahuts ambiants, ce qui correspondait à mon tempérament réservé et même un peu timide à cette époque. Bref, Bernard Lapotre et moi, nous devînmes rapidement copains.

Le cantonnement, dans l'école de Champallement, en dehors des journées de fouilles à Compièrre, était quelquefois un peu ennuyeux. Un dimanche, peu avant le 15 août, nous décidâmes Bernard et moi, de nous évader un peu. Nos pas se dirigèrent vers la petite route qui mène à Neuilly. Il faisait un temps magnifique, et cette petite route sinueuse et ombragée était très agréable. Neuilly était à environ deux kilomètres et demi en contrebas, un bien petit trajet pour nos dix-huit ans !

Nous voici donc à Neuilly, village bien calme en ce dimanche d'été où les moissons battaient leur plein. À l'angle des deux routes, un modeste café, un « bistrot ». Le soleil était chaud, nous entrâmes boire une limonade, plus exactement son succédané, seule boisson à l'époque. [Faites avec de la saccharine en place du sucre, de même l'orge grillé remplaçait le café] Nous nous attablâmes donc. La patronne nous regardait d'un œil que l'on sentait un tantinet soupçonneux. En prenant les commandes, elle nous questionna habilement : « Vous êtes de passage sans doute, on voit que vous n'êtes pas du coin...etc...etc... » Nous lui indiquâmes donc qui nous étions et ce que nous faisons dans la région, ce qui la rassura car les fouilles de Compièrre étaient bien connues.

[Ne pas oublier l'époque, l'occupation allemande, la résistance et la collaboration, dans ce cadre tout inconnu était à priori suspect].

La nourriture au camp était légère, comme d'ailleurs partout à l'époque, surtout pour des jeunes effectuant un travail assez dur et inhabituel pour eux. Notre limonade bue, nous demandâmes à tout hasard à la patronne s'il n'était pas possible d'avoir un petit casse-croûte. « Attendez, je vais voir, vous m'êtes sympathiques, je pense pouvoir vous faire une petite omelette ». Nous n'en espérions pas tant.

Elle nous apporta deux assiettes, puis revint en nous disant « Je vous ai cuit une omelette de six œufs » s'excusant même de ne pouvoir nous donner qu'une petite tranche de

pain. Nous la merciâmes très chaleureusement et nous regardant l'un, l'autre, vîmes un large sourire éclairant notre visage. Le Roi n'était pas notre cousin !

[En ces temps de rationnement, les œufs étaient rares, sauf pour ceux qui pouvaient élever des poules, quant au pain, il était rationné : en moyenne 250 grammes par jour pour un « Travailleur de force », mais la quantité distribuée réellement variait en fonction des livraisons de farine]

Quel somptueux dimanche ! Après avoir réglé très largement notre hôtesse, nous prîmes le chemin du retour. Nous jubilions, riant comme des gosses, nous promettant d'y revenir.

Mais au retour du week-end du 15 août, notre bande fut dispersée et fin août, ce fut le retour dans nos foyers.

\*\*\*

\*

Pourtant, les hasards de la vie, dans lesquels d'anciens férus d'ésotérisme verraient sans doute une autre explication, firent que mon chemin et celui de Bernard allaient se rejoindre peu de temps après Champallement, un peu plus de deux ans plus tard. Fin décembre 1944, je retrouvai Bernard Lapotre à Paris à un cours de formation des PTT à la suite d'un concours que nous avons passé l'un et l'autre. Nouvelle séparation, et, à nouveau, retrouvailles à l'armée, dans une compagnie de transmission à Magny en Vexin, puis à la Poste Militaire à Paris.

Démobilisés, l'un et l'autre, fin avril 1946, Bernard rejoignit son poste à Brest et moi, à Lens. Nous nous retrouvâmes à nouveau à Paris, deux ans plus tard. Quelque temps après, séparés professionnellement, nos deux routes divergèrent définitivement. Je garde un excellent souvenir de lui et c'est avec peine que j'ai appris, récemment, son décès survenu, il y a quelques années.

### **Jacques Bourdillon.**

#### **La personnalité d'Édouard Harris.**

1940, c'est l'année d'un désastre militaire, qui conduit mes parents à quitter momentanément Nevers pour fuir l'invasion allemande, nous nous sommes retrouvés d'abord à Sardent dans la Creuse, puis à Marseille où nous avons été accueillis pendant quelques semaines par la famille de mon père. Ce fut ensuite notre retour à Nevers en octobre 1940 et bientôt la rentrée en classe de 1<sup>ère</sup> au lycée (qui ne portait pas encore le nom de Jules Renard). Mon premier souvenir de cette rentrée, c'est d'avoir entendu Édouard Harris adresser une vigoureuse admonestation à des soldats allemands en mission d'inspection à l'intérieur du lycée et à qui il demandait de quitter illico la salle de classe qui était la sienne.

Une longue année scolaire dans cette classe de première d'environ 35 élèves, c'est toute une histoire et malheureusement mes souvenirs se sont peu à peu estompés. Il était donc question de français, de latin et de grec et je serais bien incapable de rappeler tout ce qui a été dit, échangé, et répété à ce propos, je ne donnerai donc que des indications fragmentaires

Édouard Harris jouissait d'une autorité incontestable et incontestée à l'intérieur comme à l'extérieur. Il était « le patron » et je n'ai pas le souvenir de la moindre contestation, du moindre chahut, les 35 élèves étaient appliqués et sérieux. Cette autorité, il l'a aussi manifestée à l'égard d'un inspecteur venu vérifier, comme c'est l'usage, la façon dont l'enseignement du latin était dispensé au Lycée de Nevers. Une discussion naquit à propos d'une différence d'interprétation dans une traduction, j'ai entendu Harris s'écrier : *Monsieur l'inspecteur, vous n'allez pas me dire comment je dois traduire cette phrase alors que depuis dix ans, j'en explique chaque année le sens à mes élèves.*

Édouard Harris attachait une très grande importance à la mémoire des textes, il nous incita donc à apprendre par cœur des textes grecs, latins et français, que je suis encore aujourd'hui capable de réciter. Je crois utile d'en évoquer quelques uns :

\* Œdipe Roi : O tecna tou Kadmou palai nea trofh Le renard et le buste : O oia kefalhn en kefalhn ouk ekai

\* La 1<sup>ère</sup> Bucolique : Tityre tu patulae récubans sub tegmine fagi silvestrem tenui musam meditaris avena nos patriae fines et dulcia linquamus arva, nos patriam fugimus, tu Tityre lentus in umbra formosam resonare doces amarylida silvas.

\* Le Mont des Oliviers : S'il est vrai qu'au jardin sacré des écritures ... et ne répondra plus que par un froid silence au silence éternel de la divinité .

\* Les Destinées : La nature t'attend dans un silence austère, l'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs, et le soupir d'adieu du soleil à la terre balance les beaux lys comme des encensoirs ... J'y roulerai pour toi la maison du berger.

L'un des objectifs de cette classe de première était, au-delà des grands écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle largement étudiés dans les classes précédentes (Corneille, Racine, Molière et Boileau), de nous faire découvrir ceux des XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup>, et également XX<sup>e</sup> siècles. Mais il n'était pas question d'y parvenir dans le cadre des quelques heures dont nous disposions en classe. Un appel nous fut donc lancé : il fallait lire chez nous les œuvres de Voltaire, Rousseau, Montesquieu et Diderot, il fallait lire aussi Stendhal, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Lamartine, Heredia, Leconte de Lisle, Baudelaire, Verlaine et Rimbaud, il fallait découvrir Bergson, Claudel et Péguy. Bien évidemment ce vaste programme était impossible à satisfaire dans sa totalité, mais ce fut l'occasion pour moi de connaître Julien Sorel et madame de Reynal, de lire la Chartreuse de Parme, de découvrir les poèmes de Vigny, Baudelaire Verlaine et Rimbaud, le Sonnet des Voyelles, Sagesse.

Nous étions nourris de Cicéron et de Tite Live, Édouard Harris nous fit découvrir Sénèque, Pline le Jeune, Horace et Virgile (Énéide, Bucoliques). Il me fit l'honneur de me présenter au concours général de thème latin, je ne méritais pas cet honneur, et je n'eus aucun succès.

Nous avons une connaissance relativement solide des œuvres d'Homère (notamment de l'Odyssée étudiée en seconde), Édouard Harris nous invita à lire Sophocle, Euripide et Aristophane qu'il adorait.

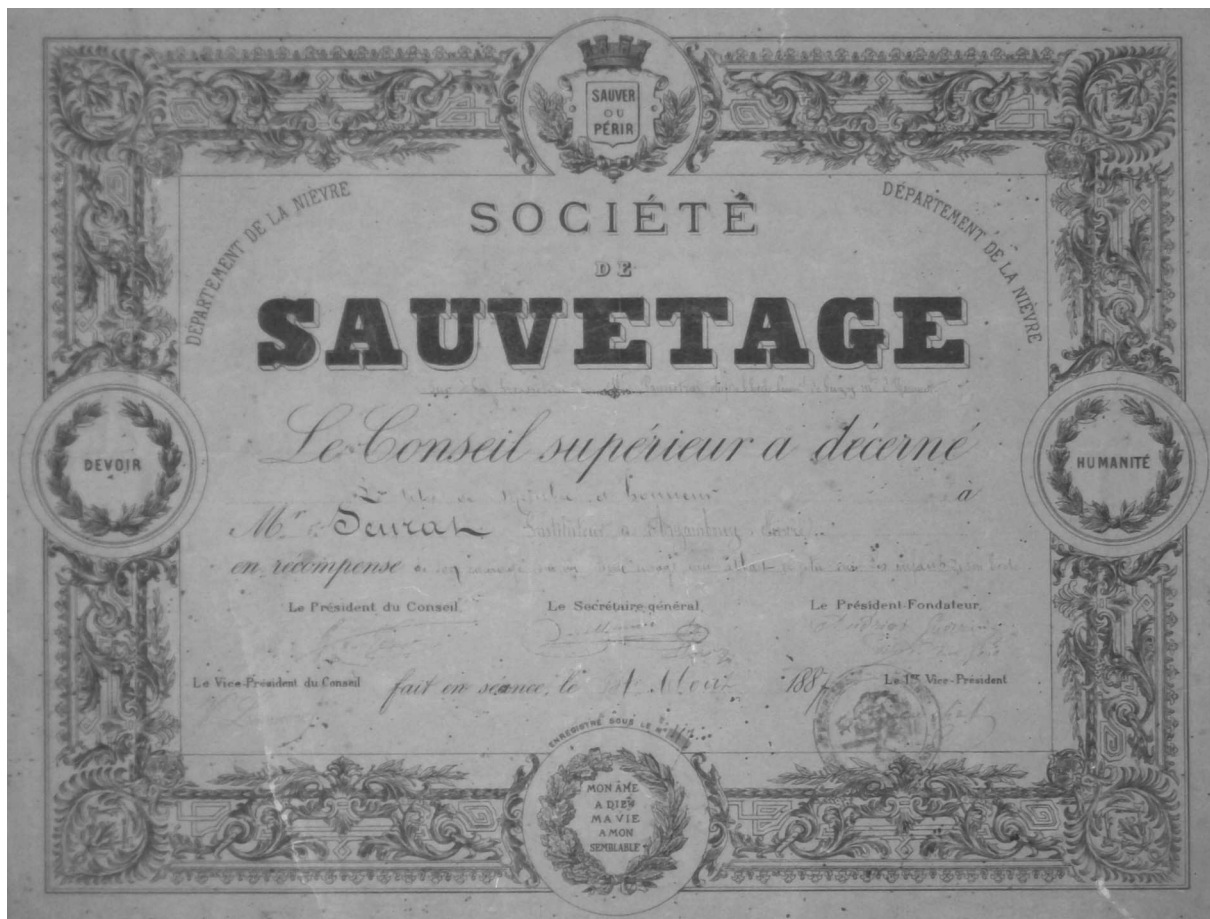


**LES AMIS DU MUSÉE NIVERNAIS  
DE L'ÉDUCATION**

(Association loi 1901 du 14 janvier 1988 - N° 3/10231)  
Adhésion pour l'année civile : 12 euros  
chèque à l'ordre des « Amis du Musée Nivernais de l'Éducation »  
A adresser 8 rue du Cloître Saint-Cyr - 58000 NEVERS

**DOCUMENT** (Remerciements à Maryse Perruchot qui a fait don de ce document au musée)

Diplôme de la Société de Sauvetage de la Nièvre (fondée par Andriot Guerrin)  
qui a décerné le 14 août 1887 le titre de Membre d'Honneur à  
M. Seurat Clément, Instituteur à Arzembouy en récompense  
« de son courage sur un chien enragé qui allait se jeter sur les enfants de son école ».



**Acte de courage d'un instituteur.**

Arzembouy. — Le 5 novembre 1886, un chien enragé parcourait les rues du petit bourg, poursuivi par un propriétaire qui venait de le découvrir réfugié sous un hangar. L'animal, effrayé par les cris et rendu furieux par la chasse dont il est l'objet, se précipite dans la direction de l'école, mord à deux reprises un chien qui se trouve sur son passage, et traverse la cour, où les enfants étaient réunis pour la récréation. L'instituteur, M. Seurat, averti de ce qui se passe, prend son fusil, et, sans s'effrayer du danger, coupe la retraite au chien, qui s'avance sur lui la gueule écumante, l'étend raide mort à ses pieds et prévient ainsi un malheur qui semblait inévitable.

Nous sommes heureux d'adresser toutes nos félicitations à M. Seurat pour le sang-froid et l'intrépidité dont il a fait preuve en cette occasion.

# Des distributions de prix

Conférence pédagogique  
1<sup>er</sup> SEMESTRE 1892

MM. les Inspecteurs primaires ne pouvant, en raison de leurs très nombreuses occupations, disposer pour les conférences pédagogiques que d'un temps limité, le nombre de ces conférences est réduit, pour le 1<sup>er</sup> semestre de l'année 1892, à trois par circonscription. Ces conférences auront lieu aux centres ci-après désignés : elles seront suivies seulement par les instituteurs et les institutrices du canton ou du centre choisi, et par ceux dont la résidence en est peu éloignée. Tous les instituteurs et toutes les institutrices du département, sans exception, devront traiter par écrit le sujet proposé par l'Inspecteur primaire de leur circonscription et le lui faire parvenir dans le délai prescrit.

Circonscription de Clamecy.

Lormes, jeudi, 5 mai, à 9 heures du matin.

Brinon, jeudi, 12 mai, à 9 heures du matin.

Clamecy, jeudi, 19 mai, à 9 heures du matin.

Devront se rendre à la conférence de Lormes

1° Les instituteurs et institutrices de ce canton.

2° Les instituteurs et institutrices des communes de Corbigny, Cervon, Vauclaix, Gâcogne, Mhère, Magny-Lormes, Anthien, Neuffontaines, Moissy-Moulinot.

Sujet à traiter par écrit : Distributions de prix. Rappeler les instructions qui les concernent. - Avantages et inconvénients des distributions de prix. - A quelles conditions pourraient-elles être un moyen sérieux d'émulation et un stimulant efficace de la fréquentation scolaire.

*Procès-Verbal de la Conférence  
pédagogique du Canton de Lormes*

*5 Mai 1892*

L'an mil huit cent quatre-vingt-douze, le cinq mai à neuf heures du matin, dans l'une des salles de classe de l'école primaire publique de garçons à Lormes, sous la présidence de Monsieur Grossein, Inspecteur primaire à Clamecy, se sont réunis les instituteurs et les institutrices... [...]

Monsieur Delume, directeur de l'école de Lormes est élu vice-président ; M. Roy instituteur à Bazoches est nommé secrétaire et M. Pichot, instituteur à Chaux, secrétaire adjoint.

Monsieur l'Inspecteur exprime à nouveau le regret d'avoir trouvé dans un trop grand nombre de mémoires, des copies littérales d'auteurs pédagogiques, remplaçant les idées personnelles. Il loue les travaux se signalant par leurs mérites, et rappelle que le sujet en question « Des distributions de prix » lui a été proposé par un certain nombre d'instituteurs ; puis il signale les divergences d'opinions des Maîtres sur l'utilité des distributions de prix.

Tandis en effet que quelques-uns n'y voient que des inconvénients et en demandent radicalement la suppression, d'autres les adoptent comme pis-aller pour ne pas contrarier les familles habituées à un usage entré dans les mœurs ; certains enfin, trouvent qu'elles ont du bon. Tous sont d'avis de ne point pécher par un excès de solennité qui effleure le charlatanesque ou sente la réclame. Il serait à souhaiter que les récompenses fussent distribuées par trimestre.

Monsieur Pichot demande le maintien des distributions de prix, en faisant remarquer que l'espoir d'une récompense est le grand mobile humain. L'enfant n'a pas le privilège de pouvoir négliger ce stimulant indispensable à l'homme fait, auquel la satisfaction de la conscience ne suffit pas. Il faut à l'écolier une récompense palpable, accordée publiquement. Le décorum usité en la circonstance laisse un souvenir ineffaçable et poétique à l'écolier dont la vie sera toujours assez tôt envahie par la prose. Monsieur Perrin <sup>1</sup> ajoute qu'en effet le sentiment du devoir est insuffisant et que les choses matérielles frappent beaucoup plus l'élève que les encouragements moraux donnés par le Maître. Toutefois, dit M. Perreau <sup>2</sup> les deux peuvent marcher de pair. La récompense est la marque du devoir ; l'un est le but, l'autre y amène. Monsieur Allard <sup>3</sup> demande une sanction aux prix et que l'on récompense l'effort, non l'intelligence. Idée généreuse mais peu pratique. M. Labot <sup>4</sup> voudrait que les distributions de prix fussent obligatoires. Mais l'on peut rencontrer des municipalités hostiles et l'argent peut faire défaut. On ne peut mettre en doute l'orgueil des parents dans leurs enfants. Les livres de prix sont bien accueillis par les grands et les petits ; toute la famille veut les lire. Il y a là, fait observer M. Colin <sup>5</sup>, un moyen de faire connaître les beaux livres, bien choisis pour l'auditoire auquel ils sont destinés. Les distributions des prix ont pour la fréquentation l'avantage de ramener en dernière saison à l'école, des élèves qui l'auraient quittée définitivement en mai. Elles sont un stimulant faible, c'est possible, mais qui existe. Enfin, elles font connaître et aimer l'école, la rehaussent dans l'esprit public ainsi que l'instituteur.

Si les distributions des prix présentent des avantages certains, elles ont aussi des inconvénients incontestables. Le premier signalé serait de développer l'orgueil, les goûts matériels et l'égoïsme. M. Chambon <sup>6</sup> pense que l'émulation n'est point trop stimulée. Monsieur Perrin fait remarquer que les lauréats se croient des phénix, les parents n'en doutent pas et l'enfant de ce fait est amené à embrasser une carrière pour laquelle il n'était pas fait, et où les déceptions l'attendent. Certains de ces esprits vaniteux se laissent aller aussi facilement au rêve chimérique, au découragement et vont grossir le nombre des déclassés. Il y a là un rôle bien grand pour le Maître. C'est à lui de mettre un frein délicatement à des ambitions non justifiées. De même, il aura à relever le moral abattu des élèves non récompensés pour éviter qu'ils se laissent aller à un découragement préjudiciable. Il faut que les distributions de prix soient un stimulant même pour les paresseux.

Monsieur Besançon <sup>7</sup> voit en elles une occasion de réclame pour certains instituteurs et pour des hommes politiques. Il voudrait moins de bruit et dit que quoi qu'on fasse, le succès est seul fatalement récompensé.

Tel n'est point cependant le but à atteindre. L'école ne doit pas être l'image absolue de la vie où le succès, le dieu devant lequel s'incline trop souvent un monde servile, n'est pas toujours le signe du mérite. La conclusion qui s'impose est qu'il y a des élèves très travailleurs, mais peu intelligents chez lesquels il sera de toute justice de glorifier les efforts, que par malheur les résultats ne viennent pas couronner ?

---

<sup>1</sup> Directeur de l'école de Saint André-en-Morvan

<sup>2</sup> Directeur de l'école de Mhère

<sup>3</sup> Instituteur à Pouques

<sup>4</sup> Directeur de l'école de Marigny l'Eglise

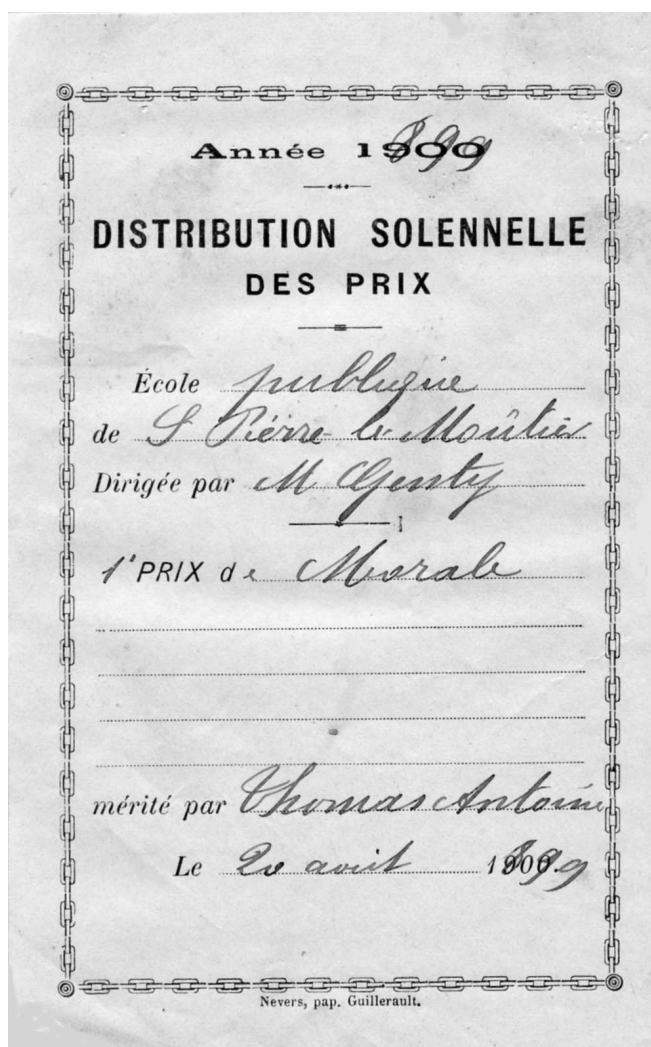
<sup>5</sup> Directeur de l'école de Corbigny

<sup>6</sup> Directeur de l'école de Brassy

<sup>7</sup> Directeur de l'école de Cervon



Sans prétendre à jouer le rôle d'une justice immanente, l'école ne doit point récompenser l'intelligence sans la vertu. Il est des élèves qui réussissent et ne sont que de brillants paresseux



L'on a fait aussi voir avec raison, qu'une distribution annuelle est chose trop rare ; on oublie facilement juillet en octobre. Il serait à désirer que les distributions d'objets, par exemple, eussent lieu au premier janvier et à Pâques ; l'émulation serait beaucoup plus soutenue et deviendrait un gage de prospérité pour l'école, qui y gagnerait en fréquentation. Les distributions de prix créent parfois aux instituteurs de sérieuses difficultés locales ; ils ont mission de pourvoir à tout : organisation de la fête, fonds à recueillir par des démarches quelquefois humiliantes, palmarès à dresser d'une façon équitable, mais toujours critiquée, et il est déplorable qu'un maître puisse être accusé d'injustice par ses élèves. Le maintien des distributions de prix mis à l'élection est adopté par 45 voix contre 6.

Procédés à employer et conclusions pratiques

Pour avoir une appréciation exacte des mérites des élèves et donner les prix avec plus de connaissance de cause, certains instituteurs voudraient que l'on tînt compte, jour par jour, des notes données à chaque élève, pour chaque

matière. Un registre serait indispensable.

Ce moyen est peu pratique à cause de la somme de travail qu'il nécessiterait. Les compositions mensuelles paraissent bien suffisantes. Un système qui semble excellent est celui des bonnes notes que l'on paye par bons de dix, des bons de dix que l'on convertit en un billet de satisfaction. Un certain nombre de ces billets que l'on échange pour une carte de mérite, ou une image etc.. Telle quantité de cartes de mérite donne droit aux prix.

L'élève a ainsi son compte chez lui, les familles au courant ne sont point surprises. Monsieur Tardivon<sup>8</sup> demande l'appréciation à l'élection par les élèves ; ce moyen n'est pas adopté, les élèves sont loin d'être de bons juges. Monsieur Delume fait observer qu'à la fin de l'année on est quelquefois obligé d'abandonner les dispositions prises. Dans la pratique on donne le plus de prix possible, et alors on sectionne les divisions, on multiplie les prix ; il ne faut cependant point en donner à tout le monde.

Quelques instituteurs voudraient voir établir des comités de correction, d'autorités locales, pour couvrir les responsabilités des maîtres. La proposition n'est pas adoptée. Les instituteurs doivent accepter les responsabilités de leur charge. Un comité ne serait pas toujours facile à trouver. L'impartialité en serait facilement suspectée ; les maîtres deviendraient plus dépendants sans être plus à couvert.

La discussion s'épuise et les conclusions sont adoptées comme suit :

<sup>8</sup> Instituteur à l'école d'Anthien

- 1° Il y a lieu de créer un prix spécial de bonne conduite et d'en faire le premier.
- 2° De créer également un prix de fréquentation mais ne le distribuer que s'il est accompagné d'autres.
- 3° Un prix de travail.
- 4° L'instituteur doit être seul juge pour la répartition des prix.
- 5° Il faut donner le plus de prix possible sans cependant en donner aux plus mauvais élèves.
- 6° Il n'y a pas lieu de réglementer administrativement le nombre des prix.
- 7° Avoir des livres utiles. Monsieur Perreau observe qu'on dispose rarement de plus de 0,50 par élève et qu'il est difficile d'avoir beaucoup et bon.
- 8° L'élève ne doit point choisir ses livres et ses objets.
- 9° La distribution doit être solennelle, mais il faut éviter le trop de tapage. On peut demander le concours d'une société musicale, faire chanter des chœurs, réciter des poésies, des monologues aux élèves, mais pas de pièces.
- 10° Un vœu est adopté demandant que les enfants qui ne seront pas récompensés soient prévenus d'une manière quelconque pour éviter un affront public.
- 11° On peut remplacer les livres insignifiants par un seul, bien choisi et de valeur réelle
- 12° Lorsque les crédits le permettent, faire au 1<sup>er</sup> janvier et à Pâques, des distributions non solennelles, de livres ou mieux d'objets.

Monsieur Pichot demande que le discours de l'instituteur soit non pas soumis, mais communiqué au président, 13 voix sont pour la modification, 17 s'abstiennent et les autres sont contre.

*Le secrétaire*  
*Roy*  
*instituteur à Bazoches*



Fig. 437. — UNE ÉCOLE PUBLIQUE.

# De la loi Guizot à l'école de la République, Une école rurale de la Nièvre L'école de Saint-Père (1833-1885)

Robert Chapelier 

L'école rurale constitue au XIX<sup>ème</sup> siècle un des grands chantiers que doivent affronter les petites communes.

Désormais, l'initiative leur appartient et un cadre légal est prévu pour les contraindre à des réalisations dans les délais les plus courts. Les municipalités se font tirer l'oreille, arguant le plus souvent de la modicité de leurs moyens face à l'ampleur des tâches à accomplir.

Pour évoquer toutes les difficultés et les péripéties de mise en œuvre de ces projets, nous présentons dans les lignes qui suivent l'exemple de l'école de Saint Père, près de Cosne sur Loire. Notre propos n'est pas de raconter dans le détail l'histoire de cette école pendant les cinquante années durant lesquelles elle s'est efforcée de se mettre en conformité avec la loi.

Nous nous proposons simplement de mettre en relief quelques thèmes pour comprendre comment une telle école se révèle être le reflet des passions politiques, des ambitions locales ou encore des inégalités socioprofessionnelles. Comment aussi elle est restée tardivement l'otage des forces religieuses et conservatrices, même si elle s'affirme très tôt comme un facteur déterminant du progrès social.

## 1 - La naissance de l'enseignement primaire à Saint-Père

### a/ La loi Guizot

Le 28 juin 1833, la loi Guizot oblige les municipalités à créer une Ecole primaire.

Depuis la libéralisation du régime avec l'avènement de Louis-Philippe, le problème de l'instruction du peuple est abordé de façon rationnelle.

Les projets idéalistes de 1789 peuvent devenir réalité. Même si l'Etat n'est toujours pas en mesure de prendre à sa charge et d'organiser l'enseignement primaire sur tout le territoire, la consolidation des budgets municipaux et leur contrôle systématique par les préfets lui permet de confier aux communes le soin de mettre en place les conditions d'un vrai enseignement primaire. Une part du budget municipal doit être consacrée obligatoirement à ces créations. En cas d'insuffisance notoire, le département et l'Etat doivent verser le complément.

Quant aux objectifs de l'instruction primaire institutionnalisée, ils n'ont rien de philanthropique ni d'égalitaire, loin s'en faut. Le libéralisme n'est pas la démocratie.

André-Jean Tudesq résume bien les bonnes raisons non déclarées d'une telle loi :

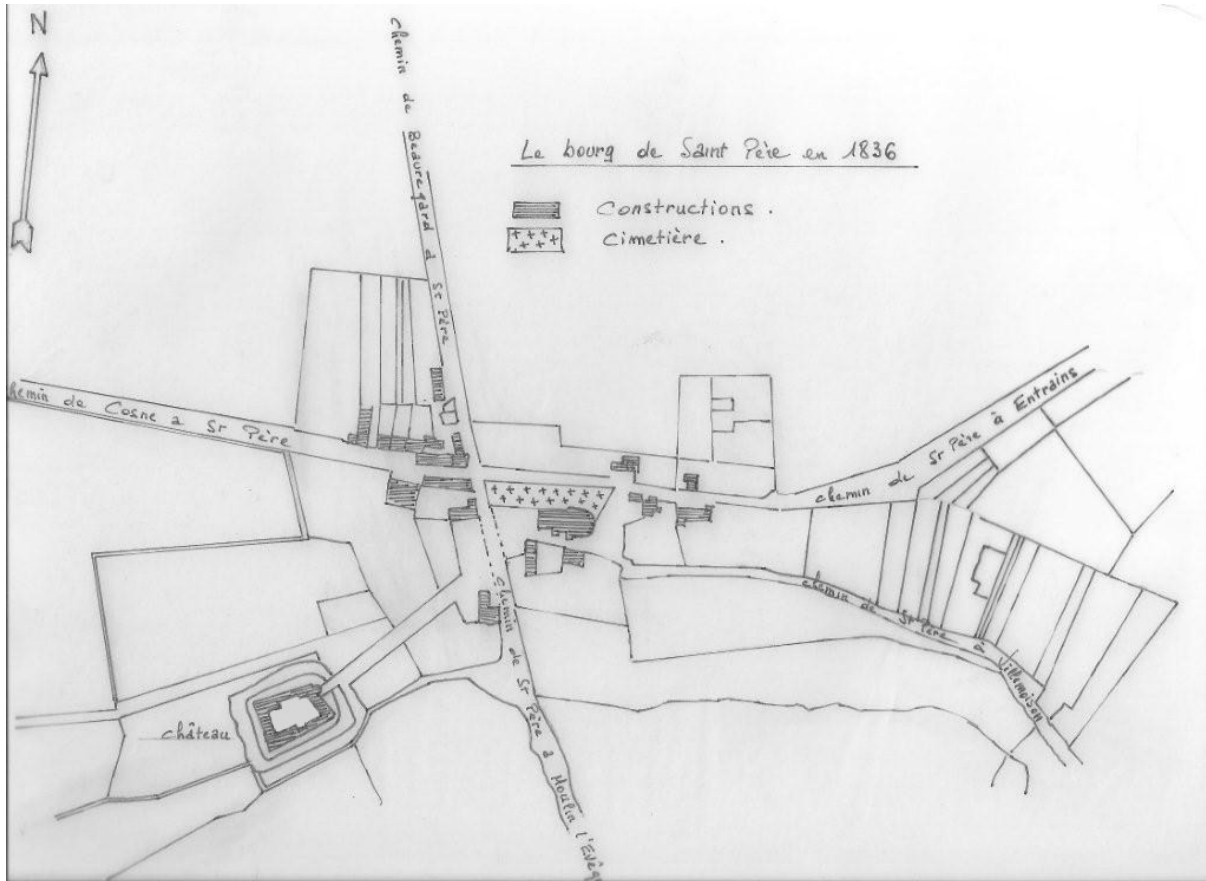
*« (...) l'instruction apparaissait comme la préparation nécessaire à une participation ultérieure à la vie publique, à une amélioration des méthodes de travail et de production donc à une réduction de la misère. Il devait en résulter, dans la pensée du législateur, une « moralisation » des classes populaires qui mieux instruites ne devaient plus songer à se révolter. »<sup>1</sup>*

L'instruction primaire est donc perçue comme une condition du progrès technique et de la prospérité, en même temps qu'un moyen pour les élites sociales de mieux dominer les classes populaires, maintenues dans le respect des valeurs morales et religieuses. Le spectre

---

<sup>1</sup> A. Jardin et A.J Tudesq : *La France des notables*, Tome 1, L'évolution générale 1815-1848, éditions du Seuil, 1973, page 137.

de la grande Révolution est toujours dans les esprits et plus récemment, les trois journées révolutionnaires de 1830 ont rappelé aux classes dominantes que le peuple ne pouvait plus se contenter de vagues promesses. Guizot et ses amis sont persuadés qu'une telle loi ne pourra que favoriser la bourgeoisie en lui permettant un contrôle plus étroit des classes laborieuses, puisque ces créations d'écoles seront laissées à l'initiative des notables locaux, curés et maires en tête. Ainsi en fut-il de l'Ecole de Saint-Père, comme de la plupart des écoles.



*Le Bourg de Saint-Père en 1836*

### **b/ La naissance de l'enseignement primaire à Saint-Père(1839)**

A cette date, il n'existe dans le canton de Cosne que cinq écoles primaires, deux à Cosne, une à Neuvy, une à Alligny, une à Pougny et encore dans cette dernière est-ce le curé qui fait la classe.

Saint-Père a rapidement mis en œuvre les obligations de la loi Guizot, grâce à un concours de circonstances favorables. Toutes les conditions nécessaires ont en effet très vite été réunies : une volonté commune du maire et du curé, la disposition de locaux et surtout la disponibilité d'un candidat au métier d'instituteur.

Le curé de la paroisse, Etienne Millard, nous raconte dans le détail dans sa chronique paroissiale les événements qui ont présidé à cette création. Apparemment, même si sa modestie n'est pas exempte de tout soupçon, il se pose comme le principal artisan de cette première création :

*« (...) ce fut dans ce domaine (les Bougiers) que Louis Guillaumat fit une forcée( ?) qui le fit bien souffrir et qui se porta à la jambe et le mit dans l'impossibilité de continuer la culture des terres. Comme je le connaissais pour un excellent jeune homme ne manquant pas de moyens, je lui proposai de se faire instituteur, m'offrant de faire toutes les démarches nécessaires à cet effet. Il y consentit, fut chez les Frères à Nevers où il resta un an, reçut son diplôme, fut reçu pour St Martin. Ce fut dans ce moment que je parvins à le faire recevoir*

*pour St Père où il fait depuis dix ans l'école avec satisfaction pour tous, parents, enfants, curé, autorités etc...*

*Aussi c'est un excellent jeune homme tout à son affaire, ne se mêlant de rien, . Il chante bien, joue de l'instrument ;il est aussi marguillier depuis plusieurs années, ce qui fait qu'il a une bonne place et qu'il peut manger du pain ayant toujours beaucoup d'écoliers, la ville de Cosne lui en fournissant beaucoup (... )*

Millard nous rappelle quelques lignes plus haut :

*« (...) l'année 1839 Louis Guillaumat breveté pour l'instruction à Nevers la même année fut choisi par le Conseil municipal de la commune pour diriger une Ecole composée de garçons et de filles attendu que cette commune n'avait pas d'instituteur. Ce qui embarrassait les membres du dit Conseil c'était que la commune n'avait pas d'endroit propre à une classe et pas de fonds pour en construire. Dans ce moment je m'armais de courage et j'allais trouver Mr Rameau qui n'était pas disposé à céder une de ses mesures pour cet effet. Enfin convaincu par des raisons plausibles que je lui donnais, il consentit à céder un petit local où ce nouvel instituteur fit sa classe pendant plusieurs années .... »*

## **2. - Les « maisons d'école » à Saint-Père**

### **a/ L'Ecole de Louis Guillaumat (1844)**



Nous retrouvons Louis Guillaumat quelques années après sa nomination à Saint-Père. Selon le curé Etienne Millard, il quitte le local prêté par Louis Rameau, le maire, châtelain de la commune et se fait construire une maison qui servira d'Ecole :

*« Ayant acheté à son compte un emplacement où il fit bâtir une maison d'école, il fait sa classe depuis cette époque. Il est assez étroitement logé, sa*

*classe est trop petite, elle est dans le bas, lui demeure dans le haut ... ».*

Ce bâtiment existe encore dans la commune, très proche de l'église. Il a été depuis ce temps pourvu d'un deuxième étage mansardé. L'école est alors une véritable entreprise privée.

Il faut remarquer que, même si elle s'avère très rapidement trop exigüe, cette école est certainement plus adaptée que beaucoup d'autres, car elle a été construite dans la perspective de cette fonction précise, alors que certaines classes dans d'autres communes devaient se contenter d'une pièce dans une maison d'habitation déjà existante.

## b/ La deuxième école : une première tentative d'Ecole de filles (1867)

Dès 1856, l'exiguïté de cette première école est dénoncée par l'Inspecteur qui conclut :

« ... *Ce local ne peut contenir que 40 élèves et l'école en a 90...* »

La Sous-préfecture propose un agrandissement (lettre du Sous-préfet du 28-01-1858).

Un mois plus tard, une délibération du Conseil municipal désapprouve le projet, prétextant que « *d'une part c'est seulement pendant 3 ou 4 mois de l'hiver que le nombre d'élèves est plus considérable, que le reste de l'année et que même pendant le temps où les élèves sont plus nombreux, l'espace ne manque pas...* » (Délibération du 28-02-1858).

L'Inspecteur menace de suspendre l'école et le Conseil municipal propose alors de racheter le bâtiment d'école « *à la charge Mr Guillaumat de faire l'agrandissement demandé par l'administration.* » (30-05-1858). En effet, l'instituteur à cette date est toujours propriétaire des murs et perçoit un loyer de 100 f de la municipalité.

Un avis de l'architecte contrarie le projet et oblige la commune à se rendre à l'évidence : la nécessité de prévoir au budget le financement d'une maison d'école

La municipalité maintient son offre de rachat de la maison d'école pour y installer la mairie et le logement de l'instituteur. Il semble que ce soit Mr Guillaumat qui cette fois ci s'oppose au projet, préférant garder son école et le loyer annuel que lui verse la mairie.

Les années passent et la commune fait tout pour retarder une échéance qui l'obligera à augmenter les impôts pour la réalisation d'un tel projet. Pendant ce temps, les conditions de vie et de travail se dégradent, ce qui explique peut-être l'état de fatigue dans lequel se trouve l'instituteur. Cette dégradation alarme l'Inspecteur qui écrit au Sous-préfet que la classe désormais se fait dans une « **atmosphère épaisse, infecte, suffocante, au milieu de laquelle il était impossible de rester sans qu'on ouvrît les fenêtres** » (lettre de l'Inspection au Sous-préfet du 29-04-1858)

Il faut attendre l'année 1867 pour que la municipalité vote la construction.

Le projet consiste dans la construction d'une nouvelle école destinée aux garçons, les filles restant dans l'ancienne. Le terrain est vendu par M. Bichier des Ages, maire de Cosne, gendre de feu Louis Rameau. . C'est un terrain de 12 ares, acquis pour la somme de 1 200 F. Le devis de construction est de 9 300 F, dont les deux tiers à la charge de la commune, qui s'endette pour dix ans. C'est le premier gros investissement de cette petite commune

En 1869, la nouvelle école est ouverte mais accueillera les garçons ...et les filles ! dans 70 mètres carrés. Le problème reste donc posé puisque dès 1858, une loi oblige à consacrer une surface d'un mètre carré par élève. Or il y a déjà beaucoup plus de 70 élèves, si l'on additionne les filles et les garçons (en 1876, il y a 100 élèves inscrits).

Le dédoublement prévu avec une classe de filles restant dans l'ancienne école a été abandonné, au grand dam de l'administration scolaire. Celle-ci dénonce le préjudice dont sont victimes les filles :

« (...) *Beaucoup plus de garçons que de filles. C'est toujours ce qui a lieu dans les communes qui n'ont qu'une école mixte* » (Inspection primaire, le 7-11-1874)

La municipalité se veut rassurante en affirmant que c'est une situation provisoire en attendant la construction d'une école de filles. Elle avait réfuté l'argument de séparation des sexes dès avant la construction, en garantissant les conditions de moralité, dès 1858 :

« (...) *considérant d'autre part qu'il existe une séparation en planches au moyen de laquelle Mr l'instituteur peut exercer une surveillance de tous les instants, aidé d'ailleurs de sa femme qui exerce les fonctions d'institutrice, que l'école (...) est dans les conditions parfaites de surveillance et de moralité* », se protégeant d'ailleurs derrière les conclusions des autorités compétentes : « *Considérant que c'est à l'invitation de Mr Renault ancien recteur de l'Académie de la Nièvre que cette séparation a été établie* » (28-02-1858)



*La deuxième école*

### **c/ La troisième école : l'école de filles (1888)**

Dès les années 1870, l'Inspection Primaire fait pression sur la Sous-préfecture et la municipalité. A l'argument des effectifs qui continuent d'augmenter (les décennies 1860-1880 connaissent une forte croissance démographique) s'ajoute celui de la nécessité d'une école propre aux filles. La commune de Saint Père est très en retard en ce qui concerne cette obligation. En effet depuis la loi Falloux de 1850, les communes qui ont au moins 800 habitants doivent ouvrir une école de filles. La loi Duruy rappelle cette obligation pour les municipalités à partir de 500 h.

La lenteur de la création des écoles de filles s'explique en partie par la difficulté à trouver des institutrices. Il faut attendre une loi de 1879 pour voir les départements contraints de créer une Ecole Normale d'institutrices. En attendant, les municipalités font appel aux bonnes volontés.

Le contexte est favorable à une nouvelle création car depuis la fin des années 1870, les Républicains ont brandi l'enseignement primaire comme un des grands objectifs à atteindre.

A Saint Père, les projets dépassent même les espérances, puisqu'on lit dans une enquête du 11 octobre 1882 :

**« (...) il y a lieu de créer non seulement une Ecole spéciale de filles mais une école enfantine pour les élèves de 5 à 7 ou 8 ans »**

En 1886 le projet prend forme même si la Préfecture réalise des coupes sombres dans le devis, car celui-ci a prévu d'intégrer les bâtiments de la mairie dans ce projet : **«supprimer le vestibule particulier de la Mairie, les bûchers, le poulailler etc. . (...) réduire à 7m 50 la largeur de la salle de classe, à 8m50 sa longueur (au lieu de 10m) (...) affecter moins de pièces au logement de l'instituteur, donner moins d'importance au préau, un simple apprentis peut suffire.»** Il semble que ce ne soit pas la première fois que le Conseil municipal ait été convaincu du projet d'école par des arguments servant leurs intérêts propres.



*La troisième école*

### **3. - L'école à la conquête des valeurs républicaines**

Le principe de l'école publique était débattu depuis longtemps, avant que Jules Ferry ne s'emploie à sa mise en œuvre dans le cadre des lois de 1881 et 1882.

Les idées des républicains sur ce sujet sont claires. D'abord l'Etat se doit de garantir le droit des enfants à l'instruction. Ensuite, seule la gratuité totale peut établir l'égalité de droit. Enfin l'école publique doit pouvoir se libérer de toute pression idéologique ou confessionnelle, pour devenir laïque, aussi bien dans ses contenus d'enseignement que dans le choix des maîtres ou encore les locaux utilisés.

Or ces principes sont difficiles à mettre en application dans le contexte politique et social de l'époque. Après les années 1870, l'idéal républicain est loin de faire l'unanimité. Les idées conservatrices sont encore très répandues. C'est la place du catholicisme dans l'Etat et la société qui divise l'opinion. Le régime en cours est celui du Concordat et celui-ci attribue toujours à l'Eglise une place de partenaire privilégié. Encore beaucoup de monarchistes, légitimistes ou orléanistes, sans compter les bonapartistes considèrent l'éducation religieuse comme un rempart contre les grands bouleversements sociaux. La question scolaire reste un des grands chevaux de bataille dans le combat politique.

D'autre part, les lois qui mettent en place l'école républicaine n'empêchent pas les anciens préjugés et les habitudes de perdurer, remettant en cause une vraie égalité de fait. Ces difficultés sont d'autant plus ressenties dans les petites communes rurales comme Saint-Père.

Les paysans constituent encore l'écrasante majorité de la population et le sentiment qui prévaut est que l'instruction reste un privilège des oisifs, des riches, des citadins, quand elle n'est pas tout simplement considérée comme inutile et superflue. Et que dire pour les filles !

L'école de Saint-Père est, comme toutes les autres, confrontée à ces difficultés et la tiédeur de la municipalité dans les projets scolaires traduit bien cette défiance du monde



paysan pour tout idéal d'éducation populaire. Il faut à chaque fois l'intervention des notables et des autorités administratives pour que les réalisations se concrétisent.

Peut-être que la grande prospérité économique des décennies 1850-1870, durant lesquelles le vignoble a triplé sa superficie et le niveau de vie moyen a beaucoup augmenté, peut-être que cette prospérité agricole a favorisé le sentiment que l'école n'était pas une nécessité et encore moins une priorité.

Il faudra attendre la grande crise du phylloxera des années 1890 et l'exode accéléré des jeunes du village vers les emplois industriels et de service de la ville de Cosne proche, pour que l'école soit vraiment considérée comme un moyen de promotion sociale. L'espoir de progrès social fait mieux son chemin dans les périodes de crise.

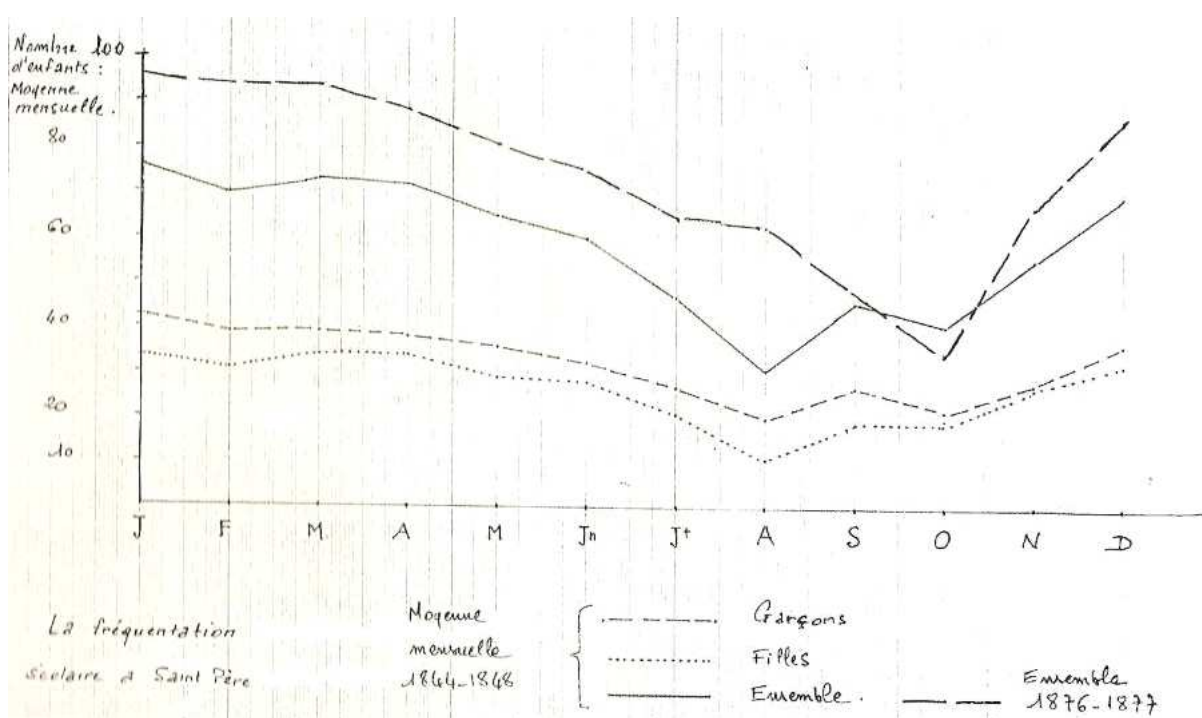
### a/ L'égalité à l'école

L'école de Jules Ferry a de façon indéniable permis une fréquentation plus complète et plus régulière des enfants en âge de scolarisation (7 à 13 ans).

A Saint-Père par exemple, nous pouvons remarquer une évolution sensible sur un demi-siècle (années 1840 – années 1890)

Un registre de rétribution scolaire ouvert par Pierre Guillaumat a pu être conservé pour les années 1844-1848 (archives privées de la famille Chaumeret, descendant de Pierre Guillaumat)

A partir de ce document, nous avons obtenu des taux de scolarisation, des moyennes mensuelles de fréquentation.



On observe qu'en 1856, 50% des enfants sont scolarisés. Mais sur ce pourcentage, la fréquentation est loin d'être régulière. Les enfants rentrent progressivement depuis octobre jusqu'au mois de décembre, occupés qu'ils sont par les vendanges puis par les divers travaux d'automne. En janvier et février, l'école fait le plein. A partir de mars les effectifs commencent à diminuer pour enfin se tarir au cœur de l'été, en raison des travaux de fenaison et de moisson.

L'instituteur ne peut rien contre cette école à la carte, dans l'absence de mesures d'obligation.

Son revenu, qui dépend en grande partie de la rétribution scolaire, est donc très irrégulier et ces aléas n'encouragent guère au métier d'instituteur.

Quant aux enfants non scolarisés, ils font partie des couches socioprofessionnelles les plus défavorisées (familles de domestiques de ferme, de manouvriers sans terre, dont le travail est aléatoire et saisonnier). Au contraire les scolarisés sont des enfants de petits ou moyens propriétaires (vignerons, « laboureurs »), d'artisans, de meuniers.

Des listes d'enfants indigents sont votées par la municipalité, qui paie leur rétribution scolaire, mais elles sont insuffisantes (entre 1845 et 1854, 5 à 13 enfants en bénéficient sur 45 enfants non scolarisés)

Dans les années 1890, les effectifs enregistrés traduisent bien la fin du système de la rétribution scolaire et font mentir ceux qui prétendaient que la gratuité n'augmenterait pas la fréquentation, sous prétexte que l'élève qui ne paie plus a moins de bonnes raisons (financières s'entend) de fréquenter l'école. Nous sommes aussi dans une société rurale où n'a de valeur que ce que l'on paie.

En 1893, nous comptons 41 garçons sur 44 inscrits et 37 filles sur 39 inscrites en moyenne. Le dédoublement et l'obligation scolaire liée à la gratuité ont des résultats probants.

Toutefois, l'égalité des chances n'existe pas encore pour les filles puisque même si elles bénéficient désormais d'un bâtiment qui leur est propre, les matières enseignées ne sont pas toujours celles qui sont dispensées aux garçons : l'accent est porté sur la lecture et l'écriture, l'économie domestique, la couture et la broderie.

#### **b/ Instituteur : comment un simple emploi devient un vrai métier.**

L'exemple de Saint-Père nous éclaire sur l'évolution du statut des maîtres d'école.

Pierre Guillaumat est l'homme providentiel qui permet la naissance de la première école.

Dans son malheur de ne pouvoir continuer son métier d'agriculteur, il est facile à convaincre, soucieux avant tout de trouver une occupation rémunératrice.

Ce n'est pas une vocation. Sa docilité le désigne tout naturellement à cet emploi :

« (...) c'est un excellent jeune homme tout à son affaire, ne se mêlant de rien. . »

Le curé Millard signifie par là que son candidat est un bon paroissien, fidèle pratiquant, ne se mêlant pas de politique. Sa femme n'est pas en reste dans ce portrait élogieux puisqu'elle est «excellente mère de famille, car elle a une petite fille ; très pieuse, extrêmement honnête et d'une piété exemplaire.»

Pour le curé, un tel couple d'instituteurs dont il fait son obligé par le service rendu, devient du même coup un auxiliaire précieux pour l'éducation de la jeunesse du village dans la stricte morale chrétienne.

Le curé est la cheville ouvrière de ce projet et n'a plus qu'à convaincre le maire, notable du village, seul capable de pourvoir aux détails matériels de l'entreprise.

Le critère de moralité et de bonne conduite sera encore déterminant durant la période du Second Empire, même si le niveau de formation et les compétences pédagogiques sont désormais mieux pris en compte. On se contente toutefois d'un simple certificat d'aptitude au lieu d'un Brevet de capacité (qui ne peut être acquis qu'à Bourges). Pour les maîtresses d'école, on semble encore moins exigeant. Ainsi à Saint-Père, en 1871, un simple questionnaire demande si l'épouse de l'instituteur Cordier peut enseigner à lire, écrire, coudre et broder. Une réponse affirmative suffit, sans autre formalité. Sans Brevet, elle prend en charge la classe.

D'autre part, le système de la rétribution scolaire a des effets pervers car il incite les instituteurs à inscrire le plus possible d'élèves, au détriment éventuel de la qualité des conditions de travail.

En effet, l'instituteur perçoit une rétribution, payée par les élèves, dont le montant est fixé par la commune, qui verse également un traitement fixe et une indemnité complémentaire si le revenu n'atteint pas le minimum fixé par la loi. Durant cette période de la rétribution, Saint-Père peut être considérée comme une commune dotée d'une bonne école (entendons de bon rapport pour son titulaire). Par exemple en 1863, la rétribution s'élève à 1408 F, à laquelle s'ajoute une indemnité de secrétaire de mairie. Le total atteint 1500 F l'an (à la même époque, pour comparaison, un ouvrier agricole gagne environ 500 F/an et un ouvrier d'artisanat 1 000 à 1 100 F/an)

En 1889, maîtres et maîtresses d'école vont acquérir un véritable statut, puisque désormais l'Etat a créé un corps de fonctionnaires, rémunéré à l'identique en fonction du grade.

L'instituteur ou l'institutrice gagne en considération, au prix d'une exigence plus grande de l'Inspection départementale. L'Ecole Normale de Nevers créée en 1883 permet aux candidats de sortir brevetés.

Dans le même temps, l'instituteur devient un auxiliaire précieux de la municipalité qui profite des lumières de sa rhétorique pour rédiger les procès-verbaux de séances ou encore la correspondance adressée aux autorités civiles.

Un demi-siècle après Guillaumat, l'instituteur s'est affirmé par sa fonction mais surtout par son indépendance à l'égard du pouvoir local. Il devient, dans un contexte d'anticléricalisme larvé puis déclaré, l'adversaire désigné du curé.

### *c/ De la morale religieuse à la morale civique : la conquête de la laïcité*

Quelques exemples révélateurs suffisent pour montrer à quel point l'enseignement primaire à Saint-Père est sous le contrôle étroit des autorités religieuses.

Dès 1839, Pierre Guillaumat obtient à Nevers son Brevet de capacité dans lequel la première matière d'examen mentionnée est l'Instruction morale et religieuse, avant la lecture et l'écriture, bien avant le calcul ou la géographie. Le ton est donné (archives départementales. – série T)

Deux décennies plus tard, sur un inventaire du mobilier de 1857, encore avec Pierre Guillaumat, nous notons, sur 75 articles mentionnés, la présence d'un crucifix et d'un tableau des maximes religieuses et morales.

La loi Falloux de 1850, il est vrai, ne risque pas de décourager le maintien de tels signes « ostentatoires » dans la classe, puisque le Second Empire, même si sa politique étrangère ne satisfait pas toujours les catholiques, a décidé de ménager ces derniers dans sa politique scolaire. Après 1870, Napoléon III n'est plus au pouvoir et l'école reste pourtant sous la surveillance étroite de l'Eglise. Ainsi, une inspection de l'instituteur Gilhodes <sup>2</sup> à Saint-Père en 1874 fait la remarque que « **la récitation des prières est négligée, (ou que) des enfants ne savaient pas les Actes de foi, d'espérance et de charité.** »

En 1880, une année seulement avant la publication des lois scolaires de Jules Ferry, dans un rapport général sur l'école de St-Père, on lit que parmi les matières enseignées, la première de la liste est le catéchisme et la seconde l'Histoire sainte, avant la lecture et l'écriture.

Nous comprenons à quel point, sur la base de ces quelques exemples, les lois Ferry ont tranché dans le vif d'une longue polémique qui s'éternisait

La grande question qui fâche, celle de la laïcité, fait du parti républicain le parti du changement, voire de la rupture.

---

<sup>2</sup> Au sujet de Firmin Gilhodes (1866-1901), Instituteur à Saint-Père de 1869 à 1879, voir le Cahier Nivernais d'Histoire de l'Education, numéro spécial 2002 : *Une famille d'instituteurs de la Nièvre : les Gilhodes 1840-1905* par Jean Bugarel.

Comment est vécue cette rupture dans la commune et l'école ? Nous avons l'impression qu'elle passe inaperçue. A notre connaissance, aucun document d'époque ne traite de ce sujet, ni la chronique paroissiale où, il est vrai, les curés successeurs de Millard n'ont guère l'habitude de s'épancher, ni les délibérations municipales, ni même du côté des parents où l'on aurait pu s'attendre à des pétitions ou des aveux de soulagement. A croire que le sujet n'a été brûlant que pour les bancs de l'Assemblée.

Ce que l'on sait pour Saint-Père et ses environs, c'est que dès l'époque de la naissance de l'école, beaucoup de paysans souhaitaient avant tout que leurs enfants apprennent à lire, écrire et compter. Mais ils ne considéraient pas l'enseignement de la morale religieuse comme un superflu inutile et s'en accommodaient, par respect du curé et d'une tradition, par le simple réflexe d'avoir recours à la religion et à ses prêtres, dans un contexte de misère paysanne quasi permanente. Et les instituteurs, libérés successivement par le statut national acquis en 1879 et les lois Jules Ferry deux ans après, changent simplement de camp, devenus désormais les grands prêtres de la morale civique.

Pourtant, les rapports d'inspection tardent à faire état de l'enseignement effectif de cette « instruction morale et civique ».

Il est intéressant de noter que, si cette nouvelle « matière » doit prendre ses marques, le patriotisme lui se porte bien puisqu'un rapport général de 1879-1880 sur l'école de St-Père enregistre dans le catalogue des matières à la rubrique « chant » :

**« chants patriotiques et un peu de solfège ».**

Quelques années suffiront pour que ce conditionnement de l'enfant à l'amour de la patrie et à l'esprit de revanche glisse de la rubrique « chant » à celle de la morale civique. Le temps fera son œuvre jusque dans la plus petite école rurale et toute cette jeunesse sera prête pour le sacrifice à la nouvelle déesse patrie.

Le bilan des effets de la création de l'école rurale de Saint-Père est positif.

Le principal effet est le recul assez rapide de l'analphabétisme.

L'examen attentif des signatures au bas des Actes d'Etat civil est censé constituer un indicateur assez précis du niveau d'instruction.

Pour une école née en 1839, les signatures des jeunes mariés sur leur acte de mariage à partir de 1855 permettent donc de mesurer les résultats de l'instruction dispensée.

En 1855 donc, sur plusieurs dizaines de signatures de couples mariés, 2 jeunes mariés sur 3 savent signer. En 1875, le pourcentage a progressé encore. Même si les filles accusent un retard, les garçons atteignent 85%, les filles 65%. L'école de la République permettra à ces cohortes de « sachant signer » de se rapprocher des 90%.

L'objectif principal est atteint.

Dans le même temps, ce niveau d'instruction, aussi élémentaire soit-il, permet à une petite proportion de lauréats du certificat d'études de continuer un cursus scolaire et au plus grand nombre de prétendre à des emplois proposés par la ville de Cosne toute proche en plein développement (emplois dans les nouveaux services administratifs républicains, le petit commerce ou les chemins de fer).

L'école rurale de Saint-Père qui a cessé de s'identifier au pouvoir religieux, à l'ombre duquel elle s'est édifiée, va devenir avec la mairie un des éléments essentiels de l'identité municipale, remplaçant les vieux emblèmes du passé qu'étaient l'église et le château.

# UN JOURNAL DU LYCÉE

## LA VOIX DES RUINES

Jean BUGAREL



Le vieux Lycée de Nevers avait été, presque entièrement, détruit lors d'un bombardement allié en 1944. Le nouveau Lycée Jules-Renard n'ouvrira son externat qu'en 1958. Pendant quatorze ans, ses activités furent réparties entre ce qui restait du vieux « bahut » rafistolé et qui abritait l'internat, le Musée Blandin (aujourd'hui Palais de Justice) et d'autres locaux divers. D'où de multiples trajets quotidiens des élèves à travers la ville en rangs par deux<sup>1</sup>. Les lecteurs intéressés pourront trouver tous les détails connus de cette histoire dans les chapitres correspondants de notre *Histoire du Collège et Lycée de Nevers (1519 – 2000)*<sup>2</sup>.

Pendant les deux dernières "années d'errance" entre ces locaux provisoires, les élèves publièrent un journal "*la Voix des Ruines*"<sup>3</sup>. Denis Douëllou, déjà abondamment cité dans les chapitres concernant la période du « Musée », en fut un des principaux animateurs et même le Président. Il raconte la manière dont tout a commencé :

D'abord lancée par les enseignants, une idée trouve un écho et s'amplifie chez nous jusqu'à la coalescence : fonder un journal scolaire. L'âpreté de la discussion qui s'en suit, fait émerger l'évidence que ce sera un journal d'élèves ou rien : à prendre ou à laisser. En cas de « oui », la coopérative des élèves exige des garanties sérieuses de non-ingérence surtout sous la forme d'influence lointaine ou de conseils orientés. Stupéfaction dans l'équipe de direction du lycée qui pensait canaliser, voire manipuler, les énergies adolescentes de ces chers petits. L'administration scolaire accepte le principe d'une gestion autonome : subventions et produits financiers seront la propriété du journal qui en disposera librement. Seul contrôle, celui du proviseur : son accord sera indispensable pour publier chaque numéro. Incontournable, certes, mais nous avons gagné sur le principe, l'essentiel à nos yeux.

Le journal va vivre un peu moins de 2 années scolaires sous l'appellation de : « La voix des ruines », allusion à la bévée des Américains en 44. Un comité de rédaction est institué. Il émane indirectement de la coopérative car il s'agit à peu près des mêmes garçons. Aucun ne veut présider. Lasse de discuter, la direction organise des élections imprévisibles en faisant voter l'ensemble des élèves du lycée. Et ... je suis désigné par tous ! Président de « La voix des ruines », quelle aventure ; mais aussi quelle émotion d'être coopté de cette façon sans avoir rien demandé : j'accepte le mandat. Ce fut un engagement passionnel, mené avec le cœur, bien au-delà de la simple charge de « président ».

Pendant les récréations, nous apprenons à taper sur une vieille Remington à ruban, concédée avec force conseils techniques par le secrétariat. Je négocie avec mon parent, André Gaudry, Directeur sportif au « Journal du Centre » de Nevers, pour nous faire imprimer sur ses presses. Puis, c'est la tournée des commerçants. Ils ont été préparés par leurs propres enfants, ceux inscrits au lycée, pour une pub incontournable et payante. L'argent entre dans les caisses.

Des projets d'articles de qualité, nous sont prodigués en abondance par les élèves doués, par les enseignants bien sûr, mais aussi par des professionnels. Ce sont des écrivains

---

<sup>1</sup> Voir nos chapitres sur la période 1945 – 1958.

<sup>2</sup> Non éditée mais disponible gratuitement sur le site du Musée Nivernais de l'Éducation.

<sup>3</sup> L'histoire de ce journal reste encore à préciser. Le premier numéro parut en Avril 1957, il s'annonçait comme mensuel, 4 pages, 30 Francs. Le rédacteur en chef était M Albinet assisté de J.C.Barrière, J.M.Bourgueil, P. et Ph. Devoucoux, D.Douellou, M.Bonnet, G.Lorton et M.Millot. Il serait intéressant d'en retrouver d'autres traces.

nationaux et internationaux engagés (merci monsieur Boichard !), des célébrités du monde de la radio, des sportifs de haut niveau (merci Dédé !) et aussi des vedettes de la chanson et du spectacle.

Les numéros du journal sont d'une excellente tenue journalistique et littéraire : un succès. Les recettes financières des numéros de janvier à juin 57 couvrent largement les dépenses.

Ces explications appellent différents commentaires. Il semble qu'en 1957, (comme ce sera le cas plus tard en 1963), les administrateurs et enseignants du lycée avaient pris conscience de la montée d'un malaise général parmi les élèves (surtout les plus âgés), pour qui la structure traditionnelle devenait de plus en plus inadéquate.

Faute de pouvoir substantiellement modifier cette structure (ce qui dépendait du Ministère) ils avaient recherché le moyen de canaliser le mécontentement montant, d'ouvrir une sorte de soupape, tout en faisant œuvre pédagogique. Un journal des élèves était un moyen possible, qui présentait de multiples avantages. Par le biais de la participation d'un ou deux professeurs au comité de rédaction et du contrôle du Proviseur, on pouvait espérer permettre aux élèves de s'exprimer, tout en évitant les excès et les risques de scandales. C'est en fait ce qui se produisit, tout en laissant aux élèves l'impression de « l'avoir emporté » sur ce point.

De plus cette activité, très prenante pour les responsables, allait mobiliser leurs efforts et donc les détourner des chahuts, fugues, et autres activités anti-disciplinaires qui auraient pu les tenter.

Ensuite, la rédaction et la publication d'un journal nécessitent en plus d'un travail considérable, des apprentissages divers. On le voit bien ici : pratique de la machine à écrire, démarchage commercial, relations diverses avec des auteurs, des entreprises, initiation à la gestion comptable et apprentissage pratique de la rédaction. Le travail formel de rédaction française fait en classe, que la plupart des élèves considèrent comme un pensum plus ou moins inutile, devient tout – à – coup un objectif capital car il faut capter l'attention des lecteurs et obtenir que le message passe, coûte que coûte, à travers un écrit. Tout cela constitue un processus de formation et d'acquisition pédagogique remarquable.

Autre remarque que viendra confirmer l'analyse du contenu de ces numéros : l'orientation très littéraire, aussi bien des élèves, que des professeurs qui les conseillent et les aident. On voit que Bouchard, professeur d'allemand, les met en relation avec des écrivains connus, engagés politiquement certes, mais qui apparaissent d'abord comme des hommes de lettres. L'expression directe, par les élèves eux-mêmes, d'opinions politiques et sociales paraît donc inappropriée. Mais, avaient-ils vraiment une curiosité et une réflexion suffisantes pour « avoir » des opinions personnelles sur ces sujets ? On a vu, avec les mésaventures de M. Misrahi en 1951 – 1952, que l'abord de ces questions en classe de philosophie avait provoqué pas mal de stupéfaction aussi bien chez les parents que chez les élèves. Pour la plupart de ceux-ci, ils « tombaient des nues ». Ceux de 1957 avaient peut-être entendu parler des grands problèmes politiques et sociaux de leur époque, mais se sentaient-ils concernés et avaient-ils envie de « s'engager » ? Rien n'est moins sûr. Tout ceci permet de comprendre qu'ils aient conçu leur journal comme une revue « littéraire » et non pas un journal d'opinion. Ce ne sera plus du tout le cas pour *Le Potache Déchaîné* et les autres journaux de lycéens des années 1963 à 1967.

Le premier professeur chargé de participer au Comité de rédaction fut M. Bertrand. Le fait que celui-ci ait été désigné pour prononcer le traditionnel discours pour la distribution des prix de 1957, n'est évidemment pas anodin. L'année suivante, ce sera M. Le Junter qui sera le trésorier officiel.

M. Bertrand, professeur d'anglais <sup>4</sup> consacre donc son discours aux journaux éphémères publiés spontanément en dehors des entreprises de presse, ces "*feuilles consacrées à la vie de petites communautés incapables de couvrir les frais d'une station radiophonique... Presque toujours dépourvues d'intérêt pour les profanes ou les adversaires, parfois incompréhensibles, ces feuilles à faible tirage luttent pour l'humanisme et contre la standardisation. Grâce à leur indépendance financière, la sincérité leur est permise et leur est ouvert le rôle de porte-parole et d'informateur*", ce plaidoyer pour les "canards" locaux n'est pas sans arrière-pensée car le journal du Lycée suscitait de graves critiques.

Mais M. Bertrand rappelle que "*Jules Renard, avant de destiner ses billets politiques à une feuille locale du Nivernais, prit part à la rédaction du petit mensuel que publiait alors le Lycée de Nevers.* <sup>5</sup> Comme tant d'autres, cet ancêtre de "*La Voix des Ruines*" fut voué à la disparition et à la résurgence périodique".



*L'équipe de rédaction de la « voix des ruines »*

Il serait intéressant d'étudier l'ensemble des numéros parus pour avoir une image approximative de la mentalité des lycéens de cette époque. Mais il nous a été impossible jusqu'à présent d'en réunir la collection complète avec l'intégralité des pages. Il doit pourtant y avoir quelques anciens qui les ont conservés dans leurs archives personnelles. Nos appels jusqu'à présent n'ont été que partiellement entendus.

Nous avons pu récupérer une photocopie du N°1 transmise par D. Bonnet. Une ancienne élève des années 1957–1958, Danièle Legris (qui épousa un de ses camarades Jean Frébault), a retrouvé de son côté 4 autres numéros, le N° 3 de décembre 1957, les N° 5 et 6 de mars 1958 et le N° 7 de juin 1958. Jean Deloison, (1957) a de son côté récupéré dans les archives de Mlle Stévenot des photocopies de quelques articles des numéros 2 et 4, ces extraits ne permettent pas de se faire une idée exacte de l'ensemble de ces numéros. Espérons que la collection complète viendra bientôt enrichir les archives du Lycée.

---

<sup>4</sup> Discours de Distribution des Prix du 29 juin 1957

<sup>5</sup> Recherches à faire, nous n'avons retrouvé aucune trace de ce journal.

L'éditorial du N° 1 de "*La Voix des Ruines*" fait allusion à un prédécesseur : "*Le vieux journal "Panurge"*"<sup>6</sup> (qui) n'a pas résisté à la mutilation de l'établissement qui l'avait vu naître". Il fait également allusion à un journal encore plus ancien "*Potache Revue*" en citant une lettre d'encouragement d'Armand Silvestre, du 24 Janvier 1889 publiée dans le N°1 de "*Potache Revue*" du 3 Février 1889. Vu la date, il ne s'agissait pas du mensuel auquel participa Jules Renard mais d'un de ses successeurs.<sup>7</sup>

À la fin de l'année suivante (1957/58) "*La Voix des Ruines*" vit son existence sérieusement menacée, justement à l'occasion de l'organisation du "Bal du Bac". Les dirigeants du journal avaient entamé des pourparlers pour s'assurer le concours de l'orchestre de Sidney Béchet, pour 150 000 Francs. Cette prévision de coût paraissant trop faible pour le Conseil Intérieur du Lycée, des précisions avaient été demandées. Il s'agissait en effet du double (300 000). "*À la suite de quoi, le bal du bac ne pourra être organisé sous le patronage du Journal du Lycée. Le Conseil estime d'autre part qu'un bal est une entreprise qui ne cadre pas avec les attributions des éducateurs*"<sup>8</sup>.

Toujours à propos de ce fameux bal du bac et des préparatifs faits par "*La Voix des Ruines*", "*M. Le Junter déplore une mauvaise administration financière du Journal. Il estime qu'un contrôle effectif des adultes est nécessaire. Il se plaint de n'avoir pas été consulté, lui, Trésorier, au sujet de certaines opérations financières. Le cas du Journal sera repris au début de l'année prochaine (maintien ou suppression)*"<sup>9</sup>. En fait le journal ne survivra pas à la rentrée dans les nouveaux locaux et le Conseil Intérieur se contentera de voter une subvention de "*4 000 Francs à M. Le Junter pour liquider la dette laissée par le Journal des élèves "La Voix des Ruines"*"<sup>10</sup>.

### **L'affaire du Bal du Bac, vue du côté de *La Voix des Ruines*.**

M. Le Junter avait raison de se plaindre de n'avoir pas été consulté, lui, Trésorier, au sujet de certaines opérations financières. Il semble bien que ce soit volontairement que le mauvais état des comptes du journal ait été caché et que ce soit pour combler ce trou que les responsables aient pris en charge l'organisation du traditionnel Bal du Bac, et aient imaginé d'en faire un événement important pour attirer les foules. C'est en effet ce qui ressort des souvenirs de Denis Douëllou<sup>11</sup>

En ce début de 1958, quelques fidèles et moi-même, le président, nous soucions d'analyser en temps réel la situation de « *La Voix des Ruines* ». Nous sommes les seuls à pouvoir accéder aux véritables données comptables. Or, l'évolution probable des finances fait craindre un coup dur de grande ampleur. La situation nous conduit à tenir un conseil de crise. Premier constat : avertir la direction équivaut à arrêter le journal tout de suite. Le silence est décidé à l'unanimité. Second point : nous ne pouvons réunir le potentiel financier nécessaire pour renverser la tendance. Que faire ?

Un bal avec Sydney Bechet. La discussion se poursuit. Et puis l'idée, l'idée géniale apparaît à notre lucidité. Quel est l'homme à la mode ? Sydney Bechet, aimé de tous, une des coqueluches de notre génération. Faire venir Sydney pour le bal du Bac équivaut à faire coup double. L'excédent évident des recettes ne peut que renflouer les caisses de la « *Voix des ruines* » ! Certes, l'opération présente des risques mais nous sommes endurcis par les parties de Poker du Texas-Bar<sup>12</sup> et décidons de tenter le coup.

<sup>6</sup> En fait ce journal n'est pas si ancien, il a paru au cours de l'année 1945.

<sup>7</sup> Sous ce titre, il ne peut s'agir que du journal auquel participa Maurice Legrand, (Franck Nohain) Voir le chapitre consacré à cette période.

<sup>8</sup> Séance du 2 juin 1958

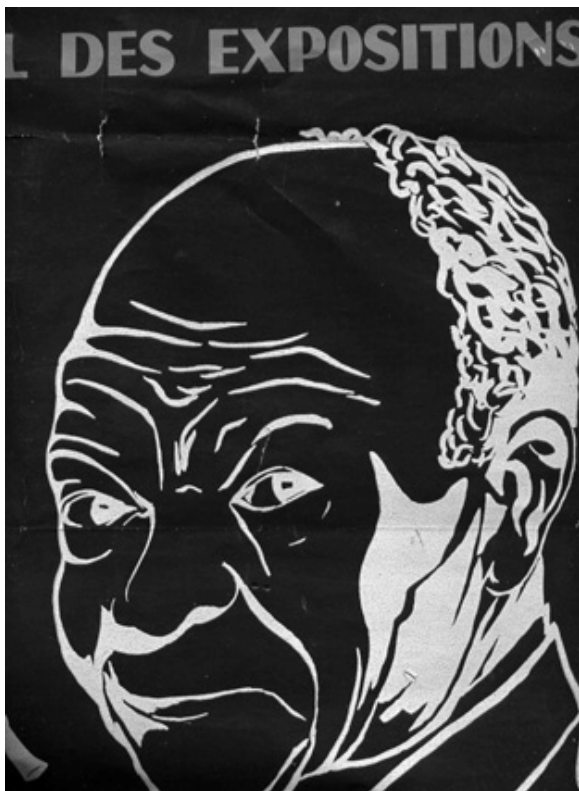
<sup>9</sup> Séance du Conseil intérieur du Lycée du 25 juin 1958

<sup>10</sup> Séance du 21 Novembre 1958

<sup>11</sup> Op. cit.

<sup>12</sup> Voir dans notre Histoire du Lycée le chapitre concernant la période 1951 – 1959.





L'un qui connaît untel qui connaît machin dont le père est dans le showbiz, reçoit les pleins pouvoirs pour négocier avec l'impresario de Sydney en France. Les difficultés arrivent, de suite, par retour : seule, une personne majeure, 21 ans, pourra signer les contrats. Nous trouvons quelqu'un.

Un autre lycéen se charge de trouver un local adapté au projet : nous espérons 3 000 personnes. Un troisième a des accointances avec l'hôtel de France à Nevers, un trois étoiles : sa mission est d'obtenir des prix pour l'hébergement des musiciens. Depuis le lycée, nous organisons la campagne de pub en ratissant large, c'est-à-dire à l'échelle de l'hexagone en faisant jouer à fond toutes les relations liées au journal. Le bal du Bac, « La voix des ruines » ? Il s'agit des mêmes élèves ? Normal, ils passent tous le Bac en cette fin d'année scolaire 58 !

Super Jack Pot ! Le bal s'avère un triomphe.

Vers cinq heures du matin, repliés vers les vieilles halles de Nevers nous pouvons arrêter les comptes. Les boîtes et tiroirs des postes d'entrées ont été remplis très vite, il a fallu improviser en empilant les billets de banque dans des corbeilles à papier. Nous avons gagné !



La recette paye l'orchestre, le cachet de Sydney, les frais d'hébergement, les déplacements et ... renfloue très correctement le journal<sup>13</sup>. Pourboires et commissions une fois déduits, il reste même en caisse de quoi boire un coup. Au centre de ce vieux marché silencieux, au sol jonché de corbeilles vides, un moment de silence ému submerge soudain les âmes des bacheliers libertaires que nous sommes en cet instant. L'aventure se termine avec la lumière grandissante d'un nouveau dimanche de ce jeune été 1958. Gros risques mais belle victoire. Nous partons nous coucher l'esprit en paix.

À ce propos nous pouvons ajouter quelques précisions apportées par le témoignage de Danièle Legris<sup>14</sup> : *sur le bal de Sydney Béchet, j'ai toujours cru que le déficit avait été plus conséquent. En tout cas l'année suivante, le bal avait été interdit sous ce prétexte. Il s'était alors organisé une sorte de soirée clandestine, avec disques, à la Porte du Croux. Les organisateurs ont cependant eu des problèmes avec la SACEM ...*

L'année précédente, M. Bertrand avait en quelque sorte prévu ces problèmes financiers : *"L'argent manque toujours aux jeunes téméraires. Ils ne visent aucun bénéfice et font toujours du déficit... Mais où le journal de lycée trouvera-t-il son cadavre tronçonné, quelle limonade couvrira les frais de ses envoyés spéciaux, quel pédant consacré lui vendra une signature prestigieuse ? C'est dans la bonne humeur, l'énergie et le désintéressement de ses jeunes rédacteurs qu'il puise ses principales ressources, ainsi que dans les contributions modestes mais nombreuses de mécènes occasionnels. Dans un pays réputé pour son individualisme, recruter une telle équipe, semble tenir de la gageure... Et pourtant les Lycéens de Nevers sont parvenus à oublier quelque peu leur tradition de potacherie bruyante et farfelue. Autour d'une réalisation commune, ils ont su dépasser le stade de la routine imposée, ajouter aux sports et aux études une expérience réservée d'ordinaire aux seuls adultes. Tous les élèves, je crois, qu'ils aient été collaborateurs ou lecteurs enthousiastes, méritent notre admiration. Si cet essai journalistique atteignait un jour l'ampleur de certains de ses aînés, il permettrait à beaucoup de lycéens d'avoir, au sortir de leur adolescence, une tête sans doute moins pleine que certains l'eussent désiré, mais peut-être mieux faite."*

Comme nous le soulignons plus haut, M. Bertrand met bien en avant, outre le détournement des tendances « potachiques » vers des finalités plus enrichissantes que le traditionnel chahut, la finalité pédagogique de cette œuvre, celle de participer à la formation de l'esprit, du caractère, à l'apprentissage de la vie sociale avec ses dures réalités.

Finalement le Bal du Bac eut donc lieu et le *Journal du Centre*<sup>15</sup> en rendit compte avec beaucoup d'enthousiasme : *Les étudiants ont mis le feu aux poudres ! Mais de celles qui, durant toute une nuit firent éclater un extraordinaire feu d'artifice, où la grande étoile de la Nouvelle-Orléans a brillé au firmament neversois. Il était à prévoir que le choc des deux mondes causerait une certaine perturbation en notre calme cité, mais de là à penser que le hall des expositions<sup>16</sup> battrait son record d'entrées, même les augures les plus avertis réservaient leurs pronostics ... Ils en furent pour leurs frais de pessimisme puisque les potaches rentrèrent aisément dans les leurs (frais). Mais avant toute chose c'était le « Bal du Bac ». Sur la piste, les couples tombaient sous le charme des blues ou pirouettaient sur un rythme syncopé avec André Reweliotty. L'exotisme, aucunement banni, apportait enfin la langueur de ses mélodies, et bien que le cha-cha-cha ne soit pas de tout repos, Camille Joly et sa formation assurèrent avec bonheur la transition entre le one-step et le tango. Nuitée*

---

<sup>13</sup> En fait, comme on l'a vu plus haut, le Conseil Intérieur du Lycée dut voter une subvention de 4000 francs au Trésorier, M. Le Junter, pour solder les comptes de *La Voix des Ruines*.

<sup>14</sup> Correspondance personnelle du 19 mars 2008.

<sup>15</sup> Numéro du jeudi 26 juin 1958. Cet article a été reproduit dans le numéro du mardi 26 juin 2007.

<sup>16</sup> L'ancien, qui se trouvait au Champ de Foire, actuellement occupé par un parking et la Maison de l'Agriculture.

*dansante certes ! Cependant l'esprit d'initiative conservait tous ses droits, aussi de retentissantes « gueulantes » vinrent émailler les rares instants de pause, en conservant à cette atmosphère fleurant quelque peu la Vieille France son caractère empreint des meilleures traditions « potachiques ». Tant et si bien que le jour grisait déjà, alors que personne ne songeait à quitter ces lieux où il faisait si bon se retrouver entre futurs « bachelors of arts »<sup>17</sup>, car ce bal, considéré comme un événement d'importance, a tenu ses promesses et on ne peut manquer d'applaudir à sa réussite.*

Ce fut donc semble-t-il un grand succès mais curieusement le journaliste ne parle pas de la présence de Sidney Bechet. Il y était cependant et a bien joué, comme le confirme Jacques Chaudenson<sup>18</sup> *mais pas toute la soirée car il était déjà malade (décès en 1959). Ce fut un grand succès. Camille Joly et son trompettiste Jean-Marie Philippe (du Conservatoire de Nevers) jouait en alternance avec Sydney Bechet et André Reweliotty. L'orchestre d'André Reweliotty, en quelque sorte, célébra par ses rythmes puissants la fin des années d'errance et le début d'une ère nouvelle.*

### **Une analyse sommaire des numéros retrouvés.**

Avant d'en analyser le contenu, notons la composition du Bureau du journal telle qu'elle est donnée dans le numéro 1.

*Rédacteur en chef* : M. Albinet.

*Comité de rédaction* : J.C. Barrière ; J.M. Bourgueil ; P et Ph. Devoucoux ; D. Douëllou ; M. Bonnet ; G. Lorton ; M. Millot.

*Secrétaire du Journal* : J. Vainchtock.

*Trésorier* : M. Roux, professeur.

*Gérant, responsable* : M. Bertrand, professeur.

*Délégués* : J. Alfier, Math-Élem. ; M. Bonnet, Sc. Exp. ; J. Denand, Philo. ; F. Nivot. ; G. Goux, 1<sup>ère</sup> ; A. Gasmi, 2<sup>e</sup>.

*Correspondante Collège de Jeunes Filles* : Mireille Couloudou.

### **N° 1 — Première année — Avril 1957.**

La page une évoque bien la période de transition que vivent les lycéens avec une photo d'une partie du vieux lycée en ruines (*Le Passé*) après le bombardement et une autre du nouveau lycée en construction (*L'Espoir*) dont l'achèvement traînait comme le souligne le commentaire : *Malgré certaines expressions de pessimisme il semble que nous devons bientôt devenir les hôtes de ce palais pédagogique.* Il devait bien avoir tout d'un *palais pédagogique* à côté des ruines bombardées du vieux bahut et du délabrement du Musée (*Le Présent*) dont la photo figure en page 4. Pourtant des difficultés subsistaient : *Des problèmes vont se poser.*

En hommage à ses prédécesseurs, ce numéro reproduisait une lettre d'Armand Silvestre pour *Potache Revue* et en souvenir également de *Panurge*, publiait une imitation de Rabelais montrant Gargantua découvrant en rêve un LYCÉE, (pages 1 et 4) texte qui avait été publié, également, dans le numéro 2 de *Potache Revue*.

Le sport, la présentation de deux films (*Anastasia* et *À l'est d'Éden*), et le compte rendu de la Fête du Collège et du Lycée du 24 mars, occupent la page 2. Cette fête, soirée récréative, comportait une partie musicale (*malgré un piano défectueux*), une partie théâtrale, et finit par un bal *qui permet aux éternels rangs de garçons et de filles qui se croisent place Carnot de se rencontrer sous une autre enseigne que celle des « potaches ».* *Le Coin du Prof* permettait à un certain P.A. de déplorer ironiquement l'abandon du Musée et le modernisme du nouveau

---

<sup>17</sup> Sic. Le journaliste a dû vouloir donner un caractère moyenâgeux à cette expression, mais n'a pas respecté l'orthographe d'époque.

<sup>18</sup> Correspondance personnelle du 25 mars 2008.

lycée, et la *Petite chronique du Collège de Jeunes Filles*, évoquait la *guerre froide* à coup de *médiances* qui régnait, paraît-il, entre ces demoiselles.

La page 3 contient un récit de voyage à Madagascar, deux articles sur la musique (sur Jacques Thibault et sur l'histoire du Jazz), l'annonce d'un concours littéraire qui ne semble pas avoir eu de suites et un extrait du discours de Jules Renard pour la distribution des prix de 1909.

Deux textes parodiques complètent ce numéro : *Considérations philosophiques sur le jeu de billes* et *Orthographe, Haurteaugraphe ou Ortograf*. Comme en témoignent les souvenirs des anciens potaches, le jeu de billes était traditionnel dans les cours de récréation et l'orthographe la bête noire tout aussi traditionnelle dans les devoirs écrits. De plus, on parlait toujours de la réformer, voire de la simplifier.

### **Les difficultés de la relance pour la deuxième année scolaire.**

L'une des difficultés majeures pour un journal de lycéens est le passage d'une année à l'autre. Du fait des examens, certains animateurs quittent le lycée pour l'enseignement supérieur, d'autres, craignant un échec veulent consacrer tout leur temps aux études. L'enthousiasme du début s'étiolle et les difficultés matérielles deviennent plus rebutantes, sous-estimées au début, l'expérience de la première année a révélé toute leur importance. C'est bien ce qu'exprime, dans ses souvenirs, Denis Douëllou :

L'aventure du journal repart lentement : le premier numéro de la nouvelle année scolaire paraît fin novembre 57. Une partie des pionniers de la première heure s'en est allée et les nouveaux sont moins motivés. Je dois souvent mettre la main à la pâte et jouer la cheville ouvrière. Nous avons fait l'erreur de ne pas fidéliser d'emblée nos lecteurs lors de la création du journal. D'où le lancement précipité, mais un an trop tard, de la formule des abonnements à prix multiples : normal, soutien, bienfaiteur, prestige. Les acheteurs lycéens ne suffisent plus pour équilibrer les comptes. Il faut démarcher les entreprises, les collectivités, et vendre à la criée dans les rues, dans les bistrotts et dans les gares : SNCF et routière.

En avant ! Au printemps, « La voix des ruines » se lit hors de Nevers et jusqu'à Paris. Nous recevons des textes inédits d'écrivains tels qu'Emmanuel Roblès ou Camus : la matière littéraire ne manque pas. Les journalistes professionnels nous aident bénévolement et heureusement qu'ils sont là ! Concevoir la une, bâtir les pages, faire flasher les titres est un métier : nous sommes lycéens.

Les difficultés vont venir des commerçants. Ils constatent peu d'évolution dans leur chiffre d'affaires, et petit à petit nous retirent leur confiance publicitaire. La diminution des encarts se traduit par une chute substantielle des recettes.

Un déficit, d'abord léger, apparaît au début du dernier trimestre. Il va grandir avec le temps jusqu'à soulever l'émotion de la direction du lycée. L'information lui parvient de façon indirecte au moment de la période de révision des examens, c'est-à-dire vers la mi-juin 58.

### **N° 2 — Première année — Mai 1957.**

Comme nous l'avons dit plus haut, nous ne possédons que quatre photocopies (format 21x 29,7) de ce numéro, une de la page 2, deux de la page 3 et une de la page 5. Elles proviennent des archives de Mlle Stévenot qui a gardé les fragments de pages où figuraient (elle les a surlignés ou encadrés en bistre), soit ses propres articles soit ceux qui concernaient son sport préféré, l'escrime.

De la page 2 nous avons trois articles. Un compte rendu du gala du Collège de Jeunes Filles du vendredi 12 avril à 20 h 30 où Mme Haymann avait interprété des negro spirituals. Il s'agissait d'une soirée avant la sortie de Pâques : *les cœurs étaient déjà en vacances, et cette soirée allait être la magnifique clôture d'un trimestre extrêmement long*. Il faut se souvenir qu'à cette époque l'année était divisée en trois trimestres séparés par les vacances de Noël (10

jours du 24 décembre au 2 janvier), et celles de Pâques (deux semaines, du dimanche des Rameaux à celui de Quasimodo) qui étant une fête mobile pouvait se situer assez tôt en mars ou assez tard en Avril. La rentrée était fixée au 1<sup>er</sup> octobre et la sortie au 14 juillet. Pendant les trimestres, il y avait deux jours de congé pour la Toussaint, et deux pour la Pentecôte. Le thème de ce récital témoigne du succès en ces années 1950 du jazz, du blues et des negro spirituals que l'on découvrait.

Un poème signé A.S. intitulé *Le Vagabond* n'est pas très assuré dans la versification, mais intéressant par le thème choisi : le rejet de la civilisation industrielle : *Les usines recrachaient des volutes noirâtres / L'hiver on se serrait, le soir, au coin de l'âtre. Il évoque la servitude humaine, les chaînes. Il exalte le désir d'une vie plus libre, plus proche de la nature : Le monde est à moi, Je vais où il me plaît, je ne gêne personne / Et la Nature pour moi paraît se faire bonne, avec comme symbole : cet épervier qui vole / Est sauvage, et fier, et libre de tous liens.* Thème classique, en ce sens que bien des poèmes étudiés en classe le développaient. La reprise par un potache est bien liée à la mentalité de l'époque où se développe l'esprit de la *beat generation* apparue à New York en 1948. *Sur la route*, de Kerouac parut en 1957. Le mot beatnik quant à lui apparut en 1958 et définit la nouvelle évolution du mouvement de la *beat generation*, plus radicale, rejetant la société organisée et corrompue et les valeurs traditionnelles, se révoltant contre le matérialisme, l'hypocrisie, l'uniformité, la superficialité. Avec le poème d'A.S. on est encore loin d'un tel radicalisme, mais il montre bien que les esprits des élèves de 1957 étaient ouverts à ce courant et prêts à en adopter au moins quelques thèmes.

Un récit souvenir d'une B.A. catastrophique. Ce texte est encadré en bistre et la signature Nelly a été ajoutée. Dans son récit, l'auteur était âgée de huit ans et avait voulu aider une vieille femme à pousser son chariot dans la rue du Chemin-de-Fer. *Peinant suant et maugréant sur la remorque qu'elle poussait, une petite vieille montait notre pleine-de-charme-rue du Chemin-de-fer (que les initiés jugent d'eux-mêmes).* Cette B.A. lui avait valu une bordée d'injures et de qualificatifs divers qui ameuta tout le quartier, la contraignant à une fuite honteuse. Il y avait là, évidemment, de quoi dégoûter de vouloir rendre service.

Mais pour les vieux Nivernais, cette silhouette peut en évoquer une autre. Faute de pouvoir interroger sur ce point l'auteur du récit, nous ne pouvons savoir s'il s'agit bien du même personnage. Après la destruction du pont du chemin de fer, pour les voyageurs venant de Clermont ou de Bourges ou y allant, la gare provisoire était sur l'autre rive de la Loire « à la gadouille ». Pour rejoindre Nevers ou aller prendre la correspondance à la gare pour Paris, il fallait suivre la jetée ou contourner par la rue du Stand pour rejoindre le pont de Loire. Pour le transport des bagages, il y avait fort heureusement des commissionnaires avec leurs chariots à bras. C'était un des petits métiers de l'époque. Parmi eux, était célèbre la Mère Rateau, grande et maigre, au verbe haut et au vocabulaire pittoresque.

Les deux photocopies de la page 3, sont centrées sur l'escrime. On y trouve une caricature montrant un escrimeur au gabarit impressionnant, pourfendant son adversaire et sous-titrée *Le Flécharde* ... Un article, intitulé *And Now ... Fencing*, et signé : Charly « le flécharde » est une présentation élogieuse du Cercle Nivernais d'Escrime dont la salle située rue des Chapelains venait d'être rénovée. Il affirme que cette salle est *la plus redoutée d'Auvergne avec les teams Vol-Lavallée, Vincent en senior, et les jeunes, Couty, Cochet, Barrière et Biswang, sans oublier la section féminine composée de Mlles Bertrand, Couloudou, Stévenot et Rapatel.* (ce dernier mot étant peu lisible). Enfin sur cette page se trouvait un encart publicitaire pour le Cercle Nivernais d'Escrime et un autre encart annonçant : *Couty (17 ans) (Lycée de Nevers — Champion d'Auvergne de Fleuret)* Il avait remporté ce titre le 5 mai, à Montluçon aux championnats d'Auvergne de fleuret.

De la page 5, nous n'avons qu'un récit d'enfance dans la rubrique *Petite chronique du Collège de Jeunes Filles* et intitulé « *La Brouette* ». Ce texte, soigneusement encadré de bistre est signé *Sauterelle*. Il est manifestement de la même veine que celui sur la B.A. catastrophique et doit être de Mlle Stévenot.

Le récit n'a aucun rapport avec la vie du Collège. Il raconte une méchante farce faite par des gamines à un petit garçon, *Loulou*, leur souffre-douleur habituel, et qui consistait à cacher dans un vieux puits, son jouet neuf, une brouette rouge, après l'avoir remplie de limaces. La farce se termine par la confusion de ses auteurs, bien entendu. Mais le texte permet à *Sauterelle* de lancer quelques piques (ou quelques pointes, cela va de soi pour une escrimeuse) contre la gent masculine : *c'était pourtant (chose assez rare chez la gent masculine) un être doux et tout à fait inoffensif ...* la fameuse brouette eut le don d'exciter chez les filles *leur convoitise (caractéristique pourtant essentiellement réservée à l'autre sexe) ... Je ne sais si vous l'avez remarqué, mais, dans les heures graves de la vie, ce sont toujours les femmes qui, les premières, trouvent l'Idée lumineuse et font preuve de sagesse en même temps que d'esprit d'initiative et d'organisation ...*

Cette dernière assertion est assortie d'une note qui bouleverse toute l'histoire que nous écrivons : *N. de la R. : Chacun sait que « La Voix des Ruines » fut créé au collège de jeunes filles.* Dans les pages que nous avons pu étudier, nous n'avons trouvé aucune rectification de cette revendication de maternité. Serait-elle exacte ? Et ce journal serait-il à l'origine, celui des filles du Collège ?

### N° 3 — Première année — Décembre 1957.

La page une contient une photo de la cérémonie commémorative du 11 novembre 1918. Les élèves s'étaient rendus dans ce qui restait de la cour d'honneur du vieux bahut, devant la plaque apposée sur le mur de l'escalier de la terrasse, et qui sera par la suite transférée dans la cour d'honneur de Jules-Renard. Une gerbe avait été déposée devant la plaque et on avait fait la lecture du Livre d'Or : *trois élèves, portant de magnifiques gerbes de fleurs ont fait l'appel de nos morts, puis sont venus déposer les fleurs au pied de l'escalier.*

Ce compte-rendu n'était pas seulement un article de circonstance, car les grands-parents ou les parents d'un certain nombre d'élèves présents à cette cérémonie avaient été victimes des deux conflits. C'était le cas du président du journal comme le souligne Jacques Chaudenson<sup>19</sup> : *Denis et Dominique Douëllou étaient Pupilles de la Nation et, à ce titre, participaient activement au dépôt de gerbe qui avait régulièrement lieu devant la plaque scellée sur l'escalier du Petit Lycée.*

Ce numéro ne comporte que des articles portant sur des sujets très généraux, loin de la vie et des problèmes internes du Lycée, mis à part un billet de bienvenue *au nouveau surveillant général, ainsi qu'aux nouveaux professeurs et élèves du Lycée, et plus spécialement à leur nouveau trésorier, M. Le Junter, professeur au Lycée.* Il est significatif pour l'époque que ce billet de bienvenue les laisse anonymes. Les nouveaux arrivés ne sont ni nommés ni présentés. Cependant une photo et un petit article présentent sous le titre *Un Américain « à Nevers », « Tom », M. Thomas F. Pinson, assistant américain au Lycée.* Mais une grande partie du numéro est occupée par un grand article sur *La Peinture Finlandaise du Moyen - Âge*, un autre sur la Philatélie, le copyright d'un reportage sur le meeting aérien de Farnborough 1957 et une très longue étude « médicale » sur l'analyse bactériologique. Il est question aussi de jazz et un *Coin du Prof.* est occupé par des impressions de voyage dans la Ruhr qui constituent, presque, un cours de géographie économique.

Par contre, les échos sportifs occupent une grande place, notamment en page 3 au sujet du *Tournoi d'escrime des Ducs de Nevers*, où se serait illustré un élève du Lycée et du Cercle Nivernais d'Escrime : Couty dont le numéro 2 annonçait son succès aux championnats de fleuret d'Auvergne. Mlle Stévenot dont nous avons parlé plus haut avait soigneusement gardé cet article en soulignant en bistre le sous-titre *Très bon comportement de Couty (Lycée).*

Cependant l'*Éditorial* fait allusion à la grève de l'Enseignement qui venait d'avoir lieu. Il semble avoir été écrit par un professeur ne serait-ce que par l'aimable ironie de certains passages : *Laissez-moi me recouvrir en songe de la toge professorale. Je vis seul, entouré*

<sup>19</sup> Correspondance personnelle du 4 avril 2008.



LE COIN DU 1947

# IMPRESSIONS DE VOYAGE...

La Suède ? Le pays des jupes et des robes...  
 Les Suédoises ont une façon particulière de porter leurs robes. Elles les portent très longues, très amples, et elles les portent toutes blanches. C'est très agréable à voir. Les Suédoises ont aussi une façon particulière de porter leurs manteaux. Elles les portent très courts, très pratiques, et elles les portent tous noirs. C'est très agréable à voir.

### SCÈNE

#### Maître charbon...

Maitre charbon, ne sois plus querelleux  
 Toi qui es si fier et si fieroux.  
 Tu es devenu un homme si doux  
 Et si bon comme d'un bon d'homme.  
 Tu es devenu un homme si doux  
 Et si bon comme d'un bon d'homme.  
 Tu es devenu un homme si doux  
 Et si bon comme d'un bon d'homme.

Le maître charbon est un homme qui est devenu si doux et si bon. Il est devenu un homme si doux et si bon. Il est devenu un homme si doux et si bon. Il est devenu un homme si doux et si bon.

FINNEN, CHANT  
 DE MONTAGNON

**Jean MONTAGNON**  
 à la "Gazette de France"  
 1955-1956

Montagnon a écrit  
 et a fait

### LA PEINTURE FINLANDAISE DU MOYEN-AGE

La peinture finlandaise du moyen-âge est une peinture qui est très intéressante. Elle est très intéressante. Elle est très intéressante. Elle est très intéressante.



## FARNBOROUGH 1957

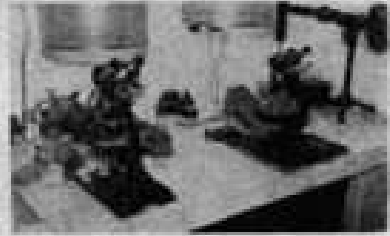
Farnborough 1957 est une ville qui est très intéressante. Elle est très intéressante. Elle est très intéressante. Elle est très intéressante.

## Où vas-tu Bacille ?

Où vas-tu Bacille ? de l'Analyse à la Guérison. C'est un livre qui est très intéressant. Il est très intéressant. Il est très intéressant. Il est très intéressant.

Le maître charbon est un homme qui est devenu si doux et si bon. Il est devenu un homme si doux et si bon. Il est devenu un homme si doux et si bon. Il est devenu un homme si doux et si bon.

Le maître charbon est un homme qui est devenu si doux et si bon. Il est devenu un homme si doux et si bon. Il est devenu un homme si doux et si bon. Il est devenu un homme si doux et si bon.



MICROSCOPES VINCULAIRES DE LABORATOIRE

### EXCUSES

Excuses, excuses, excuses... C'est un livre qui est très intéressant. Il est très intéressant. Il est très intéressant. Il est très intéressant.

### LES MOTS CROISÉS

LES MOTS CROISÉS

1. Mot composé de deux lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

2. Mot composé de trois lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

3. Mot composé de quatre lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

4. Mot composé de cinq lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

5. Mot composé de six lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

6. Mot composé de sept lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

7. Mot composé de huit lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

8. Mot composé de neuf lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

9. Mot composé de dix lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

10. Mot composé de onze lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

11. Mot composé de douze lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

12. Mot composé de treize lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

13. Mot composé de quatorze lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

14. Mot composé de quinze lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

15. Mot composé de seize lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

16. Mot composé de dix-sept lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

17. Mot composé de dix-huit lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

18. Mot composé de dix-neuf lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

19. Mot composé de vingt lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

20. Mot composé de vingt-et-un lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

21. Mot composé de vingt-deux lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

22. Mot composé de vingt-trois lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

23. Mot composé de vingt-quatre lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

24. Mot composé de vingt-cinq lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

25. Mot composé de vingt-six lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

26. Mot composé de vingt-sept lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

27. Mot composé de vingt-huit lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

28. Mot composé de vingt-neuf lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

29. Mot composé de trente lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

30. Mot composé de trente-et-une lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

31. Mot composé de trente-deux lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

32. Mot composé de trente-trois lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

33. Mot composé de trente-quatre lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

34. Mot composé de trente-cinq lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

35. Mot composé de trente-six lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

36. Mot composé de trente-sept lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

37. Mot composé de trente-huit lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

38. Mot composé de trente-neuf lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

39. Mot composé de quarante lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

40. Mot composé de quarante-et-une lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

41. Mot composé de quarante-deux lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

42. Mot composé de quarante-trois lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

43. Mot composé de quarante-quatre lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

44. Mot composé de quarante-cinq lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

45. Mot composé de quarante-six lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

46. Mot composé de quarante-sept lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

47. Mot composé de quarante-huit lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

48. Mot composé de quarante-neuf lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

49. Mot composé de cinquante lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

50. Mot composé de cinquante-et-une lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

51. Mot composé de cinquante-deux lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

52. Mot composé de cinquante-trois lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

53. Mot composé de cinquante-quatre lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

54. Mot composé de cinquante-cinq lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

55. Mot composé de cinquante-six lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

56. Mot composé de cinquante-sept lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

57. Mot composé de cinquante-huit lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

58. Mot composé de cinquante-neuf lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

59. Mot composé de soixante lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

60. Mot composé de soixante-et-une lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

61. Mot composé de soixante-deux lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

62. Mot composé de soixante-trois lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

63. Mot composé de soixante-quatre lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

64. Mot composé de soixante-cinq lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

65. Mot composé de soixante-six lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

66. Mot composé de soixante-sept lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

67. Mot composé de soixante-huit lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

68. Mot composé de soixante-neuf lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

69. Mot composé de septante lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

70. Mot composé de septante-et-une lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

71. Mot composé de septante-deux lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

72. Mot composé de septante-trois lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

73. Mot composé de septante-quatre lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

74. Mot composé de septante-cinq lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

75. Mot composé de septante-six lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

76. Mot composé de septante-sept lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

77. Mot composé de septante-huit lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

78. Mot composé de septante-neuf lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

79. Mot composé de quatre-vingt lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

80. Mot composé de quatre-vingt-et-une lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

81. Mot composé de quatre-vingt-deux lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

82. Mot composé de quatre-vingt-trois lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

83. Mot composé de quatre-vingt-quatre lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

84. Mot composé de quatre-vingt-cinq lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

85. Mot composé de quatre-vingt-six lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

86. Mot composé de quatre-vingt-sept lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

87. Mot composé de quatre-vingt-huit lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

88. Mot composé de quatre-vingt-neuf lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

89. Mot composé de cinquante lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

90. Mot composé de cinquante-et-une lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

91. Mot composé de cinquante-deux lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

92. Mot composé de cinquante-trois lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

93. Mot composé de cinquante-quatre lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

94. Mot composé de cinquante-cinq lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

95. Mot composé de cinquante-six lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

96. Mot composé de cinquante-sept lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

97. Mot composé de cinquante-huit lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

98. Mot composé de cinquante-neuf lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

99. Mot composé de soixante lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".

100. Mot composé de soixante-et-une lettres, qui se trouve dans le mot "BACILLE".



*d'aimables collègues certes, mais seul dans le néant d'une ville de province. Et cette nouvelle stupéfiante me prouve que ma solitude n'est qu'apparente. Je suis un rouage de l'immense machine sociale et me voilà revêtu d'une dignité nouvelle ...* Les grèves de l'enseignement étaient quasiment une nouveauté dans la vie de l'Université, et, comme nous l'avons signalé, le lycée dans sa structure comme dans son recrutement et les programmes des classes n'avait guère changé depuis plus d'un siècle. Mais il atteignait les limites de ses possibilités de fonctionnement dans cet état : *Ce mouvement doit attirer l'attention gouvernementale sur la structure défectueuse de l'enseignement français, état de choses déjà maintes fois stigmatisé par les journaux, eux-mêmes symbole de l'attention publique.* Le problème fondamental de l'enseignement secondaire était bien posé, tel qu'il allait « exploser » dans les années suivantes. Pour Nevers, il se liait à l'ouverture du nouveau lycée qui était aussi évoqué : *Situation particulière et déconcertante ! Là-bas, à l'autre bout de la ville, se dresse une blanche bâtisse qui nous est par principe destinée ! L'a-t-on oublié ?* L'auteur de l'éditorial semble fonder un grand espoir sur cette ouverture et sur l'enseignement lui-même dont il affirme : *IL EST DEMAIN.*

On comprend donc certaines réactions de lecteurs qui constatent *la puérité d'une grande partie de votre journal* et ce n'est pas l'expression qui est visée, mais les sujets traités *Contes et romans sont bien écrits sans doute, mais rappellent par trop les illustrés pour gamins ou la bibliothèque rose.* Ils voudraient des articles sur l'actualité sociale et politique comme, par exemple, *La Réforme de l'Enseignement* (courrier signé M. V. (Nevers)). La place (ou tutelle ?) trop visible des professeurs gêne également : *Quel pavé dans une mare souriante que ce coin du Prof ! ...* Ce lecteur qui signe M. Raymond N. (rue du Commerce, Nevers) a par contre apprécié les deux contes de *Sauterelle* : *Où avez-vous déniché La B.A. et La Brouette ? Délicieux, frais, jeune !*

Mais une telle ouverture sur des problèmes brûlants de la vie publique était-elle possible en cette année 1957 – 1958 ? Ce journal qui engageait plus ou moins la responsabilité de l'établissement qui le parrainait et le finançait en partie, pouvait-il échapper à un contrôle prudent de l'administration locale ? Il semble, à lire entre les lignes, que certains élèves au moins auraient désiré qu'il fût une tribune libre pour y exprimer leurs idées et opinions sur tous les sujets. L'époque, nous l'avons dit, était particulièrement chargée en sources de débats et de polémiques. Certains enseignants du lycée étaient eux-mêmes très engagés politiquement ou syndicalement et il serait irréaliste de croire que les élèves étaient tous indifférents. Mais, par prudence sans doute, l'administration, aussi bien que les professeurs devaient faire en sorte qu'il n'y ait pas de scandale. C'est ce qui apparaît bien dans le numéro 5.

#### **N°4 — Deuxième année — Janvier 1958.**

Nous n'avons que deux photocopies de fragments des pages 2 et 3, recueillis par Mlle Stévenot. Le premier, outre un conte assez farfelu *De mémoire de Saint Glinglin*, contient le récit d'une soirée festive intitulé : *Soirée Pinson* qui avait dû se dérouler juste avant la sortie de Noël et qui avait dû être organisée par les professeurs d'anglais. Il est question de jeux divers, de pâtisseries et jus de fruits, de chants de circonstance *Christmas Carols, Silent Night*, etc... et de danses, ouvertes par *M. Bertrand et sa collègue anglaise.*

Un petit billet intitulé *RIRE...* est un remerciement de *Sauterelle* à M. Raymond N. pour son appréciation flatteuse de ses deux contes parus dans le numéro 2.

Le second extrait contient le compte-rendu d'un match de hand-ball, le 12 décembre, à Clamecy entre l'équipe junior du Lycée et celle de l'E.N. d'Auxerre. *À 15 h 40 les équipes firent leur entrée sur le terrain, précédées de l'arbitre, Monsieur Borruel, notre dynamique professeur d'Éducation Physique. La formation du Lycée est la suivante : Bernier, Hervet, Brivet, Resplandy, R. Gamet, Figeat, Haegi, Derichard et Jardineau.* L'équipe du Lycée avait gagné par 15 – 6.

En lever de rideau les jeunes basketteuses de l'École de Loire, avaient battu les Clamecyçoises par 29 à 12.

Dans la même rubrique *sportive*, (évidemment), *Sauterelle*, invite ses lecteurs à pratiquer un autre sport sous le titre *Sport Éliminatoire*. Il s'agit de descendre, sur une vieille bicyclette déglinguée (pour faire plus de bruit), et sans frein, bien entendu, une rue en sens interdit. L'auteur conseille pour cela *notre sympathique rue de Loire : descente à pic, tournant dangereux, pavés moyenâgeux, bref c'est l'endroit idéal*. Le récit se termine évidemment par celui d'une chute mémorable accompagnée des huées d'un public *de braves femmes (façon de parler) embigoudinées, hirsutes, affolées* et sous *un flot de sottises et de malédictions* et s'achevant par la fuite afin d'éviter d'être *gratifiée d'un seau d'eau sur la tête*. Décidément notre *Sauterelle* était plutôt du genre casse-cou et les rues de Nevers particulièrement bruyantes et pittoresques.

#### N°5 — Deuxième année — Mars 1958 (1<sup>ère</sup> quinzaine).

La page une est illustrée par une photo tirée des archives du *Journal du Centre*, des professeurs du Lycée aux alentours de 1900. Il serait intéressant de retrouver ce cliché. Curiosité : au premier rang de ces dignes barbus, figure un petit chien ! Rares sont, en effet, les enseignants qui ne portent que la moustache et aucun n'est imberbe. Il y a, de plus, abondance de chapeaux melons avec un seul feutre à larges bords, un original sans doute. Pourquoi avoir choisi ce cliché pour la première page ? Curiosité amusée peut-être. Cette référence au lycée du début du siècle, mais qui subsiste encore institutionnellement dans celui de 1958, souligne peut-être le désir plus ou moins conscient d'un changement profond que traduisent aussi les articles de la page.

L'éditorial : *Nous et la Censure ...* introduit une note polémique de tonalité particulière. L'article assez long s'achève en page deux. Il est peut-être lié à la polémique de la quatrième page, avec le *Journal du Centre*, mais nous semble révéler un malaise plus général.

Le texte en est assez confus et révèle l'embarras du rédacteur. Il affirme d'abord que *LA VOIX (des ruines) est censurée, et nous ne trouvons rien de honteux à cela. Ses dossiers sont soumis à la lecture de nos supérieurs, et ceux des articles qui font l'objet d'une critique, sont remaniés ou rejetés, après discussion* (nous respectons la typographie utilisée). C'est le développement de ce paradoxe qui fait l'objet de l'éditorial. Il veut opposer *la fausse liberté, la liberté de l'anarchie* à une autre conception de la liberté liée à l'expérience et au politiquement correct. En effet il affirme que *nos censeurs sont plutôt des conseillers qui nous indiquent quels sujets notre manque d'expérience ou d'information nous empêche de traiter, quels problèmes il semble inutile ou même dangereux que nous abordions*. Cette censure est donc justifiée par l'infériorité intellectuelle ou le manque de maturité sociale et politique de l'auteur d'un article. Il parle d'ailleurs de *supérieurs* reconnaissant par là, cette infériorité. Mais le deuxième exemple qu'il prend à titre d'argument est plus douteux : *Ainsi, pendant la dernière guerre, la presse britannique soumettait volontiers certains écrits à un Conseil de l'Information afin de savoir s'il était convenable de les livrer au public*. Cette fois, il s'agit bien du conformisme politique, c'est-à-dire de la soumission de l'information aux intérêts, jugés supérieurs, du pays, représenté par le pouvoir établi. La définition qu'il donne : *la fausse liberté, la liberté de l'anarchie*, confirme bien ce point de vue, en qualifiant de *fausse liberté* celle qui met en cause l'ordre établi.

Pour défendre cette censure, il condamne celle qui *n'ose pas dire son nom ... quand le lecteur ne sait pas qu'on lui cache certaines choses, ni pourquoi on les lui cache*. Il condamne cette *Anastasia* (nom qu'on donnait pendant la guerre à la censure officielle) en l'associant aux expressions : *pays dictatoriaux ... compagne favorite du despote ... arme ... de tous les tyrans ... Elle est faite pour maintenir des adultes au stade de l'infantilisme mental. L'assassin de la vérité devient la « protectrice du droit, de la veuve, de l'honneur, de l'orphelin et de la monnaie »*. Cette dernière partie de phrase est présentée comme une

citation entre guillemets et avait peut-être été prise dans un des nombreux articles polémiques de l'époque où, rappelons-le, le gouvernement tendait à museler toute information et toute critique sur la guerre d'Algérie.

Suit une déclaration fracassante sur la liberté d'expression : *Voilà pourquoi nous estimons que, dans un pays peuplé d'adultes — des hommes et des femmes qui peuvent regarder la vérité en face sans être éblouis — la liberté de la presse est indispensable.* Cette définition de l'adulte nie donc la supériorité affirmée de ceux qui prétendent vouloir contrôler l'information et que l'auteur de l'article nomme plus loin *Les Sages de la tribu*. En ce qui concerne les rédacteurs de *La Voix des Ruines*, ils se placent délibérément dans le camp des « adultes » : *Nous qui voulons contribuer ... à éviter que vous ne deveniez de grands enfants, esclaves aux cerveaux stériles et aux actions télécommandées, considérons que la censure est un crime.*

En fait ce long article, malgré son propos (précaution oratoire) initial, est une condamnation pure et simple de toute censure. Mais celle-ci existe malgré tout et leur est imposée. Bon gré, mal gré, les rédacteurs du journal doivent s'y plier du fait de leur état social : *Nous admettons n'être pas encore socialement ou intellectuellement indépendants ... malgré quelques récriminations que parfois nous marmonnons ...* La phrase suivante est lourde de menaces pour les censeurs : *Plus tard nous les jugerons.* Il appelle donc, pour contrer cette censure, à la recherche des opinions contradictoires en vue de se faire un jugement personnel : *Nous devenons ainsi des hommes libres, dignes d'une presse libre.* Et c'est presque un appel au combat : *les hommes adultes doivent se dresser et lutter.*

En fait, la réalité du moment (et du statut du Lycée) ne permet pas aux lycéens de 1958 de s'engager dans cette voie. L'auteur de l'éditorial conclut donc d'une façon allusive, (en faisant un jeu de mots) : *À chacun de choisir sa voie pour sortir de ce cercle vicieux. La Voix vous l'aura indiqué : sortis du Lycée, à vous de jouer !.* La figure de rhétorique qui met en parallèle dans le même paragraphe : *sortir de ce cercle vicieux* et *sortis du Lycée* fait bien inconsciemment (ou non) du lycée le cercle vicieux où l'on prétend faire de ces jeunes gens des hommes adultes et des citoyens alors que tout le système éducatif tend à les *maintenir au stade de l'infantilisme mental.*

Malgré les efforts d'enseignants ouverts et dynamiques, le lycée restait bien un monolithe, une institution bloquée. Nous verrons se succéder les tentatives de toutes sortes pour l'ébranler et arriver à un aggiornamento que la plupart concevaient comme inévitable, mais il faudra encore dix ans pour cela.

Comme souvent, le recours à la littérature est un bon moyen pour contrer la censure et mettre en avant des opinions dont l'expression personnelle est interdite. Le choix des textes littéraires publiés dans les journaux de lycéens n'est jamais innocent ni anodin. Il révèle toujours des pulsions très fortes, dérision d'un monde jugé méprisable ou aspiration à un changement politique et social. Bien souvent la censure leur interdit même de publier certains textes, il ne reste plus que la dérision et sous le camouflage de la paillardise « potachique », plus facilement admise par les adultes que la révolte ou la critique politique, s'exprime la condamnation du système en place.

C'est ainsi sans doute qu'il faut comprendre l'intérêt des journaux lycéens pour ces textes macaroniques qui nous firent tous rire comme celui publié dans le numéro 3 (et que tout les anciens potaches connaissent par cœur) : *Les pantoufles chantaient sous l'azur famélique / Au rythme entrelardé de mâles abricots ... etc ...* ou un inventaire à la Prévert d'un lecteur qui signe *Miaou...Miaou...* (Publié dans le même numéro) et qui jouaient, d'une manière plus intellectuelle, le même rôle transgressif et libérateur, que les chansons paillardes pour les carabins.

Il y a en fait deux grandes manières de jouer avec le langage et notamment avec le lexique. Ou bien on construit un discours avec des mots inventés, aux sonorités plus ou moins surprenantes (voir plus loin le texte de Pierre Dac) ou bien on utilise les mots du langage courant indépendamment de leur « sens » habituel (exemple ci-dessus). Des poètes comme Prévert, Vian, Queneau, et bien d'autres ont ainsi joué avec les « mots de la tribu » dans une sorte de déconstruction du langage et afin d'en faire apparaître la vacuité. Les surréalistes, dans un esprit très différent ont libéré la parole de l'inconscient et fait apparaître des assemblages spontanés de mots (écriture automatique) pour donner une vision nouvelle de la réalité.

Les lycéens de 1958 jouissaient d'une plus large ouverture d'esprit du monde universitaire dans le domaine littéraire que leurs aînés de la fin du siècle précédent à qui même les auteurs romantiques étaient présentés comme des écrivains interdits. Ils pouvaient donc choisir des textes qui exprimaient mieux leurs intérêts idéologiques.

Les élèves, grâce sans doute aux démarches de leurs professeurs, avaient réussi à obtenir d'Albert Camus (qui venait d'avoir en 1957 le Prix Nobel de Littérature) l'autorisation spéciale de publier une nouvelle, *L'Hôte* ainsi que la photo de l'auteur. Cette nouvelle faisait partie d'un recueil *L'Exil et le royaume*, qui venait d'être publié chez Gallimard en 1957. Ce choix fut-il celui des élèves ou de l'auteur ?

Le thème de la nouvelle tourne autour d'un personnage, Daru, instituteur d'une petite école dans le désert, qui est confronté à l'absurdité de la colonisation, et de la répression des premières révoltes algériennes. Par humanité et par principe éthique, il refuse de livrer aux autorités, un prisonnier arabe. Ce sujet convenait sans doute bien aux lecteurs de *La Voix des Ruines*. La nouvelle est précédée d'une notice sur l'auteur et son œuvre, très favorable à Camus. Mais le présentateur évite soigneusement d'évoquer ses prises de position les plus critiques et les polémiques auxquelles il donnait lieu. Par exemple, les deux romans qui consacrent Camus comme un des grands romanciers contemporains sont seulement désignés ainsi : *L'Étranger, 1942, roman très court et étrange, bientôt suivi de La Peste, 1947, grand roman symbolique*. Par prudence sans doute, on tend à banaliser la valeur et la portée d'un auteur et d'œuvres pour le moins dérangeants.

La nouvelle fut publiée en plusieurs parties, dans les numéros 5 et 6, la suite était annoncée pour le numéro 7 mais n'y figure pas, sans explication. Comme, à notre connaissance, il n'y eut pas de numéro 8, la publication de ce texte resta inachevée. Pourtant le numéro 7 consacre une page entière à divers textes d'écrivains. La fin de la nouvelle de Camus avait-elle suscité une restriction des fameux « censeurs » ? En tout cas ce texte n'a suscité aucun écho dans les numéros suivants.

La page deux est ornée de deux caricatures bien dessinées, de Le Junter qui comme on l'a vu, était le professeur « superviseur » et trésorier du journal, et de M. Latrabe, prof de physique-chimie. Ceci est accompagné de remerciements au Lycée et à différentes organisations ainsi qu'au *Journal du Centre* pour leur aide financière en vue d'organiser un échange avec le lycée de Nîmes. Il est aussi question de la séance de Ciné-club du 29 janvier et d'un écho neversois : *Le Réveil de Nevers*.

La *Chronique du Collège de Jeunes Filles* présente un texte intitulé : *Après une lecture*, par Mireille Couloudou. (Cette chronique est présente dans plusieurs numéros ce qui souligne les relations entre les élèves des deux bahuts). L'article de M. Couloudou fait allusion à la lecture en classe d'un texte de Calaferte extrait de *Partage des vivants*, qui semble-t-il, avait provoqué une très forte émotion chez ces demoiselles et suscité une discussion<sup>20</sup>.

---

<sup>20</sup> Calaferte écrivain français né en Italie en 1928, (mort à Dijon en 1994) a connu une certaine notoriété dès la parution de ses deux premières œuvres : *Requiem des Innocents* (Julliard, 1952) et *Partage des vivants* (Julliard, 1953). Son œuvre suivante *Septentrion* (1963) provoqua un scandale et fut interdite. A publié une cinquantaine d'œuvres dans lesquelles il exprime sa révolte.

**EDITORIAL**

Des «plans» quadripartites

Le 14 janvier 1958, les quatre gouvernements ont signé à Paris un accord de coopération économique et financière. Ce document, qui a été l'objet de longues négociations, est le fruit d'une collaboration étroite entre les quatre gouvernements. Il vise à promouvoir la croissance économique et la stabilité financière dans la zone franc.



Portrait of a man, likely a political figure mentioned in the editorial.

Text block accompanying the portrait, likely a commentary or analysis related to the editorial's theme.

**CINE-CLUB  
du 29 Janvier**

Programme de la séance du 29 janvier. Présentation de films de la collection du club, incluant des œuvres de la cinématographie internationale.

**Le Réveil  
de Nevers**

Text block related to the 'Le Réveil de Nevers' section, possibly a review or report.

**"L'HOTE"  
par A. CAMUS**

Text block for the article 'L'HOTE' by Albert Camus, discussing themes of existence and human condition.



Portrait of a man, likely the author or a subject of the article.

**Chronique du Collège de Jeanne Siffon**

**APRÈS UNE LECTURE**

Text block for the 'APRÈS UNE LECTURE' section, likely a literary critique or reflection.

**B.U.I.**

Text block for the 'B.U.I.' section, containing various news items or reports.

Text block for the 'B.U.I.' section, continuing the news items or reports.

Text block for the 'B.U.I.' section, continuing the news items or reports.

Text block for the 'B.U.I.' section, continuing the news items or reports.

Advertisement for Georges HUBERT, featuring a portrait and text: 'Georges HUBERT', '10, rue de la République', '91000 EVRY'.

Advertisement for 'ARTS et LIVRES' by M. Freyssinge, featuring a portrait and text: 'ARTS et LIVRES', 'M. Freyssinge'.

**Notre feuilleton... LA MONTAGNE DE LA HAINE**

Main text block for the serialized story 'LA MONTAGNE DE LA HAINE', starting with the chapter title 'L'ÉPILOGUE'.

Advertisement for 'MYOPE VOYEZ-VOUS?' and 'BARBIER', featuring a graphic of a person and text: 'MYOPE VOYEZ-VOUS?', 'BARBIER'.

Advertisement for 'ARTS et LIVRES' by M. Freyssinge, featuring a portrait and text: 'ARTS et LIVRES', 'M. Freyssinge'.

Cet auteur et cette œuvre étaient en effet particulièrement dérangeants et cette lecture, en classe, montre l'ouverture des cours de français aux grands problèmes de la modernité. Il est significatif de trouver sous sa plume, l'expression de l'indignation de la plupart des élèves devant la situation sociale dramatique évoquée par Calaferte et surtout leur désir de révolte. Mais plus significative encore est sa remarque finale sur son sentiment d'impuissance à agir et à garder le sens de cette révolte : *cette révolte contre ... nous-mêmes, cette rage qui nous a emportées un instant, à quoi servira-t-elle ? ... La douceur monotone de notre vie nous engourdira lentement ; nous n'aurons plus la force d'être écœurées ... Nous fermerons le livre, nous oublierons. Non ! Dites, ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible !*. La révolte contre toutes les injustices caractérise bien ces générations lycéennes et en même temps ces jeunes gens éprouvent le sentiment de leur impuissance à agir, à se révolter ouvertement, parce que la société leur oppose l'interdit de leur âge, de la discipline réglementaire, de l'ornière sociale de la réussite. Cet écœurement est bien un signe avant – coureur des bouleversements à venir.

*Mireille Couloudou* : correspondante officielle du journal pour le Collège, a semble-t-il écrit tous les articles parus dans cette rubrique. Une de ses camarades de Collège, Danièle Legris, se souvient d'elle<sup>21</sup> : *elle était très douée en français et n'est jamais allée au lycée de garçons puisqu'elle était littéraire. Comme moi, elle connaissait des garçons grâce au club d'escrime et le lien (avec le journal) a dû se faire ainsi. Après son bac, elle est allée à Paris et la dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles, elle était danseuse au Crazy horse.*

Quant à la page quatre, elle est occupée par une pseudo polémique à propos d'une critique virulente du journal parue dans le *Journal du Centre*. Avec trois articles : *L'article incriminateur ; L'affaire du Bal (Le crime ne plaît pas) ; « Je me défends » clame la Voix des Ruines en réponse au « J'accuse » du Journal du Centre*. Il s'agissait de bien peu de choses. Les animateurs de *La Voix des Ruines* avaient organisé un bal pour « remplir les caisses » dans une salle prêtée par la Municipalité, qui apparemment en avait fixé elle-même la date (l'une des rares soirées où cette salle était libre).

Un journaliste du *Journal du Centre*, R.J. Guyot, leur reprochait d'avoir pris la place prévue au calendrier des fêtes de Nevers pour le bal traditionnel des Anciens Combattants, il les accusait donc d'un manque de courtoisie. Accessoirement, il semble critiquer aussi leur musique favorite en évoquant *la porte d'un bal par laquelle sortaient en flots les échos des Rock and Roll et autres Cha-cha-cha, spécialités modernes ... qui mettent à mal nos tympanes « moyenâgeux »*.

Du coup, ils s'en étaient donné à cœur joie, en remplissant toute la page par un compte-rendu parodique d'un procès imaginaire et en y pantinisant quelques personnages de la magistrature. À la manière de Racine et de Molière, ils en profitaient pour leur faire parler un latin « de collègue ». Ce texte de M. Bertrand se prêtait bien à une mise en scène et le numéro suivant nous apprend qu'il fut effectivement joué par les animateurs du journal pour la fête des Lycée-Collège du dimanche 23 mars.

## **N°6 — Deuxième année — Mars 1958 (2<sup>e</sup> quinzaine).**

Il avait dû y avoir un retard important pour la parution du numéro précédent ce qui explique que deux numéros successifs paraissent le même mois.

La « Une » du numéro 6 porte en manchette *Prélude au Numéro anniversaire*. Celui-ci devait porter le numéro 7 et était annoncé comme un peu spécial.

Un article d'informations pratiques *Ultimes préparatifs du Voyage à Nîmes* précisait les conditions du voyage d'un groupe de lycéens de Nevers dans cette ville et leur rencontre avec les jeunes Nîmois. L'échange était préparé du côté nîmois par l'équipe du journal de ce lycée *L'École Buissonnière* dont la manchette figurait dans le numéro 5. *Les membres dirigeants du Journal accompagneront l'équipe de Hand-ball Junior du Lycée et une équipe du Collège ... Outre les équipes nîmoises, nos sportifs auront l'avantage de rencontrer des clubs étrangers.*

<sup>21</sup> Correspondance personnelle du 18 mars 2008.

Le séjour à Nîmes devait durer cinq jours et comprenait aussi différentes visites. En retour, les Nivernais s'engageaient à recevoir, avec les journalistes nîmois, une équipe de football junior de leur sélection qui rencontrera l'équipe correspondante du Lycée jusqu'alors invaincue.

À propos de cette rencontre, Denis Douëllou<sup>22</sup> donne quelques précisions :

Notre entraîneur sportif n'est plus là : l'équipe de basket-ball est complètement dissociée. Plusieurs d'entre nous errent en quête d'action sportive car : « Mens sana in corpore sano ». Pour ma part, j'intègre l'équipe de hand-ball du lycée : elle est en phase ascendante.

Pendant les vacances de Pâques les championnats internationaux de hand-ball scolaire se déroulent dans les arènes de Nîmes. L'équipe parvient en demi-finale, mais perd devant les allemands.

La mairie de la ville a bien fait les choses et nous sommes traités comme des célébrités nationales. J'ai ainsi ma première expérience de la mondanité. J'allais souvent rencontrer plus tard l'atmosphère de ce genre de manifestation lors de congrès scientifiques en France et à l'étranger.

Les problèmes du journal ne sont évoqués que par l'éditorial : *Le Grand Méchant Loup*, qui lance une diatribe contre ceux qui s'acharnent contre son existence et sa diffusion, doutant de son sérieux et de sa respectabilité malgré le parrainage de personnalités et d'Associations diverses. Ce numéro publie d'ailleurs une lettre du Recteur de Dijon acceptant sa Présidence d'Honneur. Un autre article est plus ambigu : *Presse, attention car* ses considérations sur la presse qui doit s'attacher à l'information vraie sont trop générales pour qu'on y puisse trouver des allusions à une critique du journal des élèves.

Dans ce numéro, ce sont trois animateurs du journal qui ont l'honneur de la caricature : M. Bertrand, D. Douëllou et M. Millot.

Outre la suite de *L'Hôte* de Camus, il faut noter la publication de *Mort au Prince, conte amusant dédié* à « *La Voix* » par Hervé Bazin avec le billet d'envoi, daté du 14 février 1958. Il s'agit en fait de *Coup d'état à Mort-au-Prince*, qui avait paru dans un numéro de *Correspondances* (3<sup>e</sup> année, N° 14), en janvier - février 1956. C'est, à travers une parodie de récit épique, une satire des coups d'état et des pronunciamientos que l'on situe toujours en Amérique du Sud. Sa publication, en mars 1958 de ce texte (de 1956) semble quasiment prémonitoire, puisque le mois de mai allait voir se dérouler une tragi-comédie du même genre, mais en France, avec la tentative de coup d'état du général Salan à Alger et le retour au pouvoir du Général De Gaulle<sup>23</sup>.

#### **N°7 — Deuxième année — Mai - Juin 1958.**

La présentation de ce numéro anniversaire avait été particulièrement soignée car les pages 1 et 4 étaient en deux couleurs, tous les titres en rouge et les textes en bleu. La manchette donnait le thème : *Mai 57 – Mai 58* : « *Second Printemps* » souligné par l'éditorial *Intérim pour un anniversaire*. La photo de première page était un souvenir du voyage à Nîmes dont le compte – rendu occupait la page 2. Autre illustration de cette page (reprise du numéro 1), sous le titre : *Parents et grands – parents*, la reproduction de la page de couverture de *Potache – Revue* et du haut de la page 1 d'un numéro de *Panurge*. Nous avons déjà étudié ces journaux de lycéens dans les chapitres correspondants de notre *Histoire du Collège et Lycée de Nevers*.

---

<sup>22</sup> Op. cit.

<sup>23</sup> La crise de mai 1958 marque l'arrivée du général de Gaulle au pouvoir dans le contexte insurrectionnel de création du Comité de salut public à Alger par le général Salan le 13 mai. De Gaulle apparaît alors comme l'«homme providentiel» pouvant résoudre la crise. «Prêt à assumer les pouvoirs de la République», il forme alors un gouvernement et fait voter une nouvelle constitution, établissant un régime semi-présidentiel taillé sur mesure. En octobre, il déclare la «paix des braves» et finit par accepter l'indépendance de l'Algérie.

# SUR LE CHEMIN DE LA VICTOIRE !!!

## HAND-BALL

### Hand-Ball Femmes

Le Hand-Ball féminin a été disputé à l'occasion de la Coupe de France. Les équipes participantes ont été : ...

Les résultats de la Coupe de France sont les suivants : ...

Le Hand-Ball masculin a été disputé à l'occasion de la Coupe de France. Les équipes participantes ont été : ...

Les résultats de la Coupe de France sont les suivants : ...

Le Hand-Ball féminin a été disputé à l'occasion de la Coupe de France. Les équipes participantes ont été : ...

Les résultats de la Coupe de France sont les suivants : ...

Le Hand-Ball masculin a été disputé à l'occasion de la Coupe de France. Les équipes participantes ont été : ...

### Hand-Ball Hommes

Le Hand-Ball masculin a été disputé à l'occasion de la Coupe de France. Les équipes participantes ont été : ...

Les résultats de la Coupe de France sont les suivants : ...

Le Hand-Ball féminin a été disputé à l'occasion de la Coupe de France. Les équipes participantes ont été : ...

Les résultats de la Coupe de France sont les suivants : ...

Le Hand-Ball masculin a été disputé à l'occasion de la Coupe de France. Les équipes participantes ont été : ...

Les résultats de la Coupe de France sont les suivants : ...

Le Hand-Ball féminin a été disputé à l'occasion de la Coupe de France. Les équipes participantes ont été : ...

## FOOT-BALL

### Basin-Ball Femmes

Le Basinet féminin a été disputé à l'occasion de la Coupe de France. Les équipes participantes ont été : ...

Les résultats de la Coupe de France sont les suivants : ...

Le Basinet masculin a été disputé à l'occasion de la Coupe de France. Les équipes participantes ont été : ...

Les résultats de la Coupe de France sont les suivants : ...

Le Basinet féminin a été disputé à l'occasion de la Coupe de France. Les équipes participantes ont été : ...

Les résultats de la Coupe de France sont les suivants : ...

Le Basinet masculin a été disputé à l'occasion de la Coupe de France. Les équipes participantes ont été : ...

## BASKET-BALL

### Basket de Pré-Adolescents

Le Basket de Pré-Adolescents a été disputé à l'occasion de la Coupe de France. Les équipes participantes ont été : ...

Les résultats de la Coupe de France sont les suivants : ...

Le Basket de Pré-Adolescents a été disputé à l'occasion de la Coupe de France. Les équipes participantes ont été : ...

Les résultats de la Coupe de France sont les suivants : ...

Le Basket de Pré-Adolescents a été disputé à l'occasion de la Coupe de France. Les équipes participantes ont été : ...

Le Basket de Pré-Adolescents a été disputé à l'occasion de la Coupe de France. Les équipes participantes ont été : ...

Le Basket de Pré-Adolescents a été disputé à l'occasion de la Coupe de France. Les équipes participantes ont été : ...

### Basket de Pré-Adolescents

Le Basket de Pré-Adolescents a été disputé à l'occasion de la Coupe de France. Les équipes participantes ont été : ...

Les résultats de la Coupe de France sont les suivants : ...

Le Basket de Pré-Adolescents a été disputé à l'occasion de la Coupe de France. Les équipes participantes ont été : ...

Les résultats de la Coupe de France sont les suivants : ...

Le Basket de Pré-Adolescents a été disputé à l'occasion de la Coupe de France. Les équipes participantes ont été : ...

Le Basket de Pré-Adolescents a été disputé à l'occasion de la Coupe de France. Les équipes participantes ont été : ...

Le Basket de Pré-Adolescents a été disputé à l'occasion de la Coupe de France. Les équipes participantes ont été : ...

**TRANSPORTS BICHON**

Service de transport de personnes et de marchandises.

7, Rue de Rennes - NANTES

## A LA DÉCOUVERTE DE L'EUROPE CENTRALE



Une vue de la découverte de l'Europe centrale.

## Amusez-vous !!!

### ETES-VOUS CULTIVÉ ?

1. Quel est le nom de la capitale de la France ?
2. Quel est le nom de la capitale de l'Allemagne ?
3. Quel est le nom de la capitale de l'Angleterre ?
4. Quel est le nom de la capitale de l'Italie ?
5. Quel est le nom de la capitale de l'Espagne ?
6. Quel est le nom de la capitale de la Russie ?
7. Quel est le nom de la capitale de la Chine ?
8. Quel est le nom de la capitale de l'Inde ?
9. Quel est le nom de la capitale de l'Australie ?
10. Quel est le nom de la capitale de l'Amérique du Nord ?
11. Quel est le nom de la capitale de l'Amérique du Sud ?
12. Quel est le nom de la capitale de l'Afrique du Nord ?
13. Quel est le nom de la capitale de l'Afrique du Sud ?
14. Quel est le nom de la capitale de l'Asie du Sud-Est ?
15. Quel est le nom de la capitale de l'Asie du Nord-Est ?
16. Quel est le nom de la capitale de l'Asie du Centre ?
17. Quel est le nom de la capitale de l'Asie de l'Ouest ?
18. Quel est le nom de la capitale de l'Asie du Sud ?
19. Quel est le nom de la capitale de l'Asie du Nord ?
20. Quel est le nom de la capitale de l'Asie du Centre-Ouest ?

## LES BELLES LETTRES

Les belles lettres sont les lettres qui ont une valeur littéraire. Elles sont destinées à être lues et à être appréciées pour leur beauté et leur originalité.

Les belles lettres sont une forme d'art qui permet de s'exprimer librement et de partager ses idées et ses sentiments avec les autres.

Les belles lettres sont une source de plaisir et de connaissance. Elles nous permettent de découvrir de nouvelles cultures, de nouvelles manières de penser et de nouvelles manières de vivre.

## A NOS LECTEURS LOUENNAIS

Chers lecteurs louennais, nous sommes ravis de vous offrir ce numéro de la revue. Nous espérons qu'il vous apportera de nouvelles idées et de nouvelles connaissances.

Nous vous remercions de votre fidélité et de votre soutien. Nous espérons que vous continuerez à nous suivre et à nous faire part de vos impressions et de vos suggestions.

Nous vous souhaitons une agréable lecture et nous espérons que vous serez satisfaits de ce numéro.

## LES ÉCHOS DE NANTES

Les échos de Nantes sont les nouvelles et les actualités de la ville de Nantes. Elles vous permettent de rester à jour sur les événements locaux et régionaux.

Les échos de Nantes sont une source d'information et de divertissement. Elles vous permettent de découvrir de nouvelles personnes, de nouvelles entreprises et de nouvelles initiatives.

Les échos de Nantes sont une manière de s'engager et de participer à la vie de la ville. Elles vous permettent de donner votre avis et de faire part de vos idées.

## LES ÉCHOS DE NANTES

Les échos de Nantes sont les nouvelles et les actualités de la ville de Nantes. Elles vous permettent de rester à jour sur les événements locaux et régionaux.

Les échos de Nantes sont une source d'information et de divertissement. Elles vous permettent de découvrir de nouvelles personnes, de nouvelles entreprises et de nouvelles initiatives.

Les échos de Nantes sont une manière de s'engager et de participer à la vie de la ville. Elles vous permettent de donner votre avis et de faire part de vos idées.

**TAPIS DE FRANCE**

MAISON DE FRANCE

**NEVERS**

maison spécialisée

**Cercle Nivernais d'Escrime**

NEVERS

Club d'escrime pour tous les niveaux.

Préparez-vous à la compétition.

**Cercle Nivernais d'Escrime**

NEVERS

Club d'escrime pour tous les niveaux.

Préparez-vous à la compétition.



Un article sur la *Fête des Lycée – Collège* sous – titré : *Vieilles traditions - Nouveaux décors*, (le singulier des noms rappelant qu'à Nevers il n'y avait qu'un lycée de garçons et un collège de jeunes filles) fait le compte-rendu détaillé de celle qui eut lieu cette année-là, le dimanche 23 mars.

C'était une fête annuelle et très traditionnelle qui avait lieu un dimanche et se déroulait habituellement dans les salons de l'Hôtel de Ville. Il y avait deux parties, l'une qualifiée d'artistique et l'autre, en soirée, constituée par un bal qui durait jusqu'à 20 heures. Nouveauté de l'année, la première partie eut lieu au Théâtre Municipal. Le journal souligne la présence des personnalités officielles, le Préfet, le Maire, son premier adjoint (M. Besançon, professeur au Lycée), le Proviseur et le Censeur du Lycée, la Directrice du Collège tous accompagnés de leurs conjoints bien entendu et *de nombreuses autres personnalités*. Tout ceci est très important, c'était une fête officielle et le renom des deux établissements y était attaché.

Le programme de la première partie est très chargé : morceaux de musique moderne, de danse classique ou folklorique, de théâtre (y compris monologues et improvisations), il fallait en effet que toutes les bonnes volontés puissent se manifester, de la classe de sixième aux terminales, sous la conduite de tous les professeurs impliqués dans ces activités.

Le bal en soirée eut lieu dans les salons de l'Hôtel de Ville *autour de l'orchestre de Camille Joly et l'on dansa joyeusement jusqu'à 20 heures*.

Tous les élèves des deux établissements n'y assistaient pas. Certains, même, n'étaient guère au courant de ces festivités. Danièle Legris<sup>24</sup> avoue : *il y avait une séance théâtrale et musicale au théâtre, mais je ne sais pas qui l'organisait. Je n'y suis jamais allée et je n'ai pas souvenir de la façon dont le programme était choisi. Par contre, je suis allée au bal annuel qui avait lieu, avec orchestre, dans la salle des fêtes de la mairie (actuelle salle d'état - civil). C'était un dimanche après-midi et il me semble que c'était organisé par les associations de parents. Peut-être pour marier les filles ?*

Par contre elle se souvient très bien de la fête des écoles au Pré Fleuri, nous aurons l'occasion d'en reparler à propos de M. Darennes. (Nous avons évoqué cette fête des Écoles plus haut, année 1954-1955).

Outre cet article, cette page contenait un billet de M. Escarpit (*Professeur à l'Université de Bordeaux*), intitulé *À propos d'un journal : « L'École de l'humilité »* En 1958, Robert Escarpit (1918 – 2000) était en effet, Professeur de Littérature comparée à la Faculté des Lettres de Bordeaux. Il collaborait comme rédacteur au *Canard Enchaîné* et avait surtout publié des études sur la littérature anglaise et mexicaine, mais il venait de publier sa *Sociologie de la littérature* (Que Sais – Je, PUF 1958) et allait jouer un grand rôle dans l'étude sociologique des faits littéraires et des médias. Ce billet souligne le fait que la qualité première d'un journaliste est l'humilité car il ne doit pas attacher une valeur exagérée à ses textes qui seront obligatoirement soumis aux ciseaux du rédacteur en chef et finiront peut-être à la poubelle, et il donne une curieuse signification de générosité fastueuse à la fameuse répartie d'Alfred Jarry *un jour qu'il tirait au pistolet dans son jardin et que la voisine effrayée par le sifflement des balles lui criait qu'il allait tuer ses enfants : « Qu'à cela ne tienne, Madame, nous vous en ferons d'autres »*.

Mireille Couloudou donnait un conte – souvenir d'enfance dont le thème était le besoin et la recherche de l'amitié, personnifiée ici par un cheval sauvage. Ce besoin d'amitié est très caractéristique de l'adolescence mais par pudeur peut-être rarement exprimé comme ici.

Ce numéro est particulièrement riche en références littéraires car la page 4 propose quatre textes très divers. *« Le Balcon japonais »* par E. Roblès, accompagné d'une photo de l'auteur et présenté comme *Encore inédit en France*. Cette méditation sur sa découverte du

---

<sup>24</sup> Correspondance personnelle du 18 mars 2008.

Japon soulève l'angoisse d'un avenir dangereux sous le signe de la guerre nucléaire. On est en 1958 en pleine guerre froide et tout le monde envisage comme possible une nouvelle guerre mondiale qui serait assurément nucléaire. L'avenir se teinte pour tous de cet « optimisme noir » dont parlait Jean-Paul Sartre et Emmanuel Roblès le traduit avec une image magnifique : *Je crois qu'ils (les Japonais) ont comme nous, les Occidentaux, une bombe sur les genoux, qu'ils savent amorcée, mais qu'on a ornée de merveilleux rubans. Si les rubans sont beaux, on ne peut se détourner, l'engin doit exploser et si l'on pense à l'explosion, on ne peut se détourner de la beauté des rubans. Et dans ce balancement, l'esprit trouve un équilibre, celui de la joie triste et du courage désespéré.*

Une *Lettre de Frison-Roche* (présenté comme l'Auteur de « *Premier de cordée* » et de « *La Grande crevasse* ») sert en quelque sorte de contrepoint à la méditation de Roblès, en incitant les jeunes à l'optimisme et à la confiance dans la vie et surtout en eux-mêmes car affirme-t-il, il est fini le temps où on leur disait : *Vous êtes bien jeunes pour parler comme cela, attendez ! L'expérience, etc ...*

Un article de A. Maurois de l'Académie Française, intitulé *Le peintre et le biographe* pose la question de la vérité et de la ressemblance autrement dit de l'interprétation artistique de la vérité qui finalement est plus authentique que l'apparence.

Sous le titre *Chronique Moderne Technique* dont les initiales font penser au Collège Moderne Technique, un article de Pierre Dac (du Canard Enchaîné), intitulé « *Le Schmilblick* » parodie le style scientifique en décrivant une machine imaginaire et surtout en inventant un langage cacophonique. Mais sa conclusion va beaucoup plus loin que cette plaisanterie intellectuelle. Finalement en effet *nul ne sait au juste à quoi sert le Schmilblick. Et c'est ce qui fait sa force.* Image parfaite donc de pas mal de prétendues valeurs de notre temps *Car, s'il est judicieusement et astucieusement employé, le Schmilblick, à l'instar de tout ce qui, ici-bas, ne sert à rien, pourra, dans un avenir d'autant plus proche qu'il sera moins éloigné, non seulement servir à tout, mais encore et surtout à n'importe quoi, sans préjudice du reste et de tout ce qui s'ensuit.* Prodigieuse définition : essayez donc de remplacer le mot *Schmilblick* par n'importe lequel de ces mots sonnante et trébuchant dont nous abreuvons les « maîtres du monde » ou nos « maîtres à penser » et vous en verrez bien vite la vérité.

Comme l'analyse sommaire de ces numéros le montre bien, l'intérêt manifesté par nos potaches était grand pour les voyages, la musique moderne, le sport mais surtout pour la littérature contemporaine, les auteurs vivants plus ou moins jeunes. Était-ce la marque de leur éducation lycéenne ? Il faut cependant noter que cette présence culturelle change par rapport au journal *Panurge* de 1946, qui ne contenait guère que des échos de la vie des potaches (Voir chapitre correspondant).

Par contre, l'actualité politique et sociale ne semble guère apparaître dans *La Voix des Ruines*. On est pourtant en pleine période de « guerre froide » et de décolonisation, avec des conflits très graves, et l'année 1958 est particulièrement fertile en événements tragiques avec les tentatives de putschs militaires en France (le putsch d'Alger, en mai). Il est curieux de n'en trouver aucun écho dans ce journal sauf peut-être le choix d'un texte très « engagé » de Camus, mais qui se présente comme une nouvelle, donc un texte littéraire. Autocensure ou prudence éditoriale ? Les autorités administratives sont toujours très frileuses.

Après tout, cette publication se présentait comme *Le Journal des Élèves du Lycée de Nevers*, il était subventionné en partie par le Conseil Intérieur et contrôlé par un professeur le représentant. La libre expression (publique) des opinions des élèves, même si certains enseignants lui auraient été favorables, n'était pas à l'ordre du jour à cette époque et aurait risqué de provoquer des réactions violentes du public nivernais sans parler des autorités locales et universitaires.

## ENCORE INEDIT EN FRANCE :

### "Le Balcon Japonais" par E. ROILES



**A. MAUROIS** de l'Académie Française  
"Le Peintre et le Biographe"

## Lettre de Frison-Roche

auteur de "Premier de Cordes"  
et "La grande crevasse"

## Carnaval du temps jadis

### En rasant...

## Cronique Moderne Technique

### "Le Schindler"

Par  
**PIERRE  
D'AC**

NEW WORD CROSS

NEW WORD CROSS

New mots croisés




LE GRAND SALON  
DES ARTS ET LETTRES  
**M. Freytag**

*La Voix des ruines n° 7 — Deuxième année — Mai - Juin 1958.*

Cependant, comme nous le soulignons à propos de *Panurge*, il ne faudrait pas en déduire que les élèves du Lycée n'étaient pas intéressés par la vie politique et sociale. S'ils lisaient *La Voix des Ruines*, ils lisaient aussi *L'Équipe* et *Le Journal du Centre* et sans doute d'autres publications plus politiques. L'exemple de leurs professeurs, dont plusieurs étaient très « engagés » politiquement et syndicalement, devait les inciter à une attitude plus participative. Les souvenirs de Marcel Millot attestent bien que la guerre d'Algérie, entre autres sujets brûlants, était l'objet de discussions animées dans la cour de récréation.

Ce n'était sans doute pas général et la « politisation » des élèves devait se limiter à une fraction d'entre eux comme le confirme le témoignage de Danièle Legris <sup>25</sup> : *Je pense qu'autour de moi, en 1958, les élèves étaient très peu politisés. En mai, certains profs ont fait grève : ils nous ont réunis dans la cour d'entrée du Musée et Monsieur Boichard, notre prof d'histoire – géo, militant du PSU, nous a parlé du danger de retour de De Gaulle, dans des conditions certes peu démocratiques. Nous avons été surpris et, ne connaissant pas Le Général, presque choqués du procès d'intention qu'on lui faisait. Pour certains, cela a été sûrement le point de départ d'une réflexion politique plus approfondie et en 1959 – 1960, en Science – Ex., nous étions un petit groupe que nous appelions entre nous « la gauche unie ». Le mercredi matin, nous nous précipitions sur le Canard Enchaîné. Le surveillant, Rémi Pautrat était un de nos condisciples (élève – surveillant). Il nous laissait faire, en permanence de 8 à 9. (Rémi Pautrat est devenu préfet de région).*

On voit bien ici, d'une part, l'ignorance et l'indifférence politique d'un grand nombre de lycéens même âgés, naturellement dues à leur âge et à leur manque de maturité, et aussi au système et aux programmes d'enseignement qui ne favorisaient pas, c'est le moins qu'on puisse dire, l'éveil de leur conscience citoyenne, et d'autre part, le rôle joué par les événements eux-mêmes et leurs professeurs dans cette prise de conscience. Il est aussi significatif que l'orientation politique de ce petit groupe, volontairement orienté vers la « gauche », se cristallise autour d'un hebdomadaire comme le *Canard Enchaîné* et non d'un journal d'opinion, organe officiel ou non d'un parti politique (qui de toutes manières aurait été beaucoup plus difficile à faire entrer au Lycée), ou d'ouvrages plus théoriques, ceux-ci n'étant guère à leur portée.

Mais l'action des professeurs ne se faisait pas seulement par les (très rares) interventions militantes auprès des élèves, comme cette réunion dans la cour du Musée. Il y avait déjà leur exemple. Les élèves étaient parfaitement au courant des engagements politiques publics de leurs professeurs. Ceci devait déjà « banaliser » à leurs yeux ces opinions. Surtout, il y avait l'orientation même de leur enseignement. Cette influence était moins évidente à leurs yeux. Ils ne pouvaient pas se rendre compte spontanément que tout enseignement, même dans les domaines qui paraissent les plus neutres, comme les mathématiques ou les sciences, véhicule un contenu idéologique. Ce fut la découverte faite par Danièle Legris en juin 1958 : *Je me souviens aussi que mon grand-père (ancien député – maire de Nevers), en juin 1958, m'avait demandé mon cahier de géographie. Il fut heureux de constater que mon prof avait des positions de gauche. Moi, cela m'avait choquée que les opinions puissent se déceler dans un cours et m'a incitée à veiller à ne pas me laisser endoctriner.* Cette « lucidité » acquise à cette occasion par Danièle Legris, est en principe éveillée chez tous les élèves par l'alternance au fil des années et des disciplines, de professeurs très divers à tous les points de vue. Le contact avec cette diversité idéologique et psychologique doit permettre à l'enfant puis à l'adolescent de former sa propre personnalité.

En ce qui concerne *La Voix des Ruines*, chacun semblait admettre que le domaine politique devait rester étranger au contenu d'un journal lycéen. Ce conformisme était « contourné » justement par le choix des textes littéraires qu'on ne pouvait les empêcher de publier, étant donné, la sacralisation de la littérature, mais qui, comme le montre bien notre analyse, exprimaient à leur place leurs préoccupations idéologiques.

---

<sup>25</sup> Correspondance personnelle du 19 mars 2008.

En fait, il ne faudra attendre que quelques années (cinq seulement), pour que cette situation change du tout au tout. Entre 1958 et 1963 la situation intérieure des lycées est bouleversée, les mentalités également et la parole des élèves paraît libérée, même si des conflits apparaissent inévitablement entre ceux qui sont en avance sur l'évolution des mœurs et ceux qui se raccrochent aux normes anciennes. Il suffit donc de comparer *La Voix des Ruines* (1957-1958) avec—*Le Potache Déchaîné*, —*Le Laser*, —*Ravachol*—*Les Chroniques de Goupil*, des années 1963 à 1967. On voit bien, notamment avec, notamment, l'évolution rédactionnelle très rapide de *Le Potache Déchaîné*, que les lycéens accèdent peu à peu, complètement, à la liberté d'expression de leurs opinions politiques et sociales.

### **Conclusion « provisoire ».**

Comme toutes les œuvres de mémoire, l'histoire d'un lycée est sans cesse à refaire, en la complétant de documents retrouvés et de témoignages nouveaux, et en refaisant son analyse à la lumière des nouvelles connaissances. Dans ce domaine, les écrits les plus humbles, sans aucune valeur littéraire ou artistique, imprimés ou manuscrits, sont des sources précieuses d'informations sur la mentalité d'une époque, d'un groupe social, sur l'impact des événements, sur l'évolution des modes de vie.

L'aventure d'un journal de lycéens nous révèle énormément de choses sur toute une époque de notre histoire collective. Malheureusement, il nous manque toujours quelques-uns des numéros parus. Notre analyse est donc incomplète et nous comptons sur les lecteurs de cet article pour apporter leur contribution à cet épisode, (mais aussi aux autres) de notre *Histoire du Collège et Lycée de Nevers* qui de 1519 à nos jours a été lié à la vie de notre cité.



*Une partie de la rédaction du journal dans l'avenue de la gare. Douëllou est à droite.*

# Sortie de printemps à Cosne-sur-Loire

Henri Tanneau

Selon une habitude maintenant bien établie, les AMNE ont participé à leur "journée décentralisée" de printemps le samedi 23 mai. C'est l'une des sous-préfectures de notre département, Cosne-sur-Loire, qui avait été choisie comme but par le Conseil d'administration, et dès la préparation, des liens avaient été tissés avec l'association cosnoise des "Amis du Musée de Cosne".



Un peu avant 9 heures, une vingtaine de participants se sont donc retrouvés, sous le soleil, au lieu de rendez-vous, place de la Résistance, devant l'entrée du Musée de Loire.

A l'heure prévue, guidés par le président de l'association, M. Bonnet, nous entrons dans le bâtiment à la belle façade de pierre. Après les présentations et un bref échange de mots de bienvenue, nos hôtes nous offrent une agréable

collation.

Par un escalier à vis fort étroit nous gagnons une salle où M. l'Adjoint au Maire de Cosne chargé de la Culture, Mme. Toulgoat, directrice du Musée, et M. Bonnet nous accueillent : propos de bienvenue, présentations, réponse de notre président Philippe Joly qui, à son tour dit quelques mots sur notre musée de l'Education.

Suit un exposé de Mme. Toulgoat, attachée de conservation du patrimoine : elle donne des renseignements sur la structure et le fonctionnement de ce musée municipal ; classé dans la catégorie "Musées de France", il a de ce fait de strictes contraintes administratives dans les domaines scientifique, culturel et social. Mme. Toulgoat souligne aussi l'importance des relations entretenues avec l'association cosnoise des amis du Musée.



De retour au rez-de-chaussée, M. Nicolas Brocq, animateur du patrimoine nous prend en main. Nous découvrons d'abord l'extérieur du bâtiment, ancien logis du Prieur des Augustins installés à Cosne en 1616 ; leur couvent s'étendait par derrière jusqu'au Nohain et le longeait à l'emplacement de la poste actuelle. M. Brocq attire notre attention sur les éléments architecturaux du XVII<sup>e</sup> siècle mais aussi sur des parties plus anciennes : tour de l'escalier du XV<sup>e</sup>, fenêtre décorée de jambages de l'époque Renaissance... Ce logis, à la Révolution, était

devenu la caserne de la garde nationale, puis, plus tard, le presbytère de la paroisse St-Jacques ; ensuite une partie du Collège y trouva place à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, enfin au XX<sup>e</sup> c'est le Musée qui occupe les lieux. Sur la place, à côté du logis, s'élève l'imposant bâtiment du Musée du Facteur, dont la façade ornée de masques rappelle qu'il y eut là un théâtre, des bals...

Puis commence la visite de l'intérieur ; dans la grande salle du logis bordant le Nohain, M. Brocq présente la cheminée monumentale richement sculptée, du début du XVII<sup>e</sup>. Nous passons ensuite aux pièces consacrées au fonds ethnographique ; là, sont évoqués de façon précise et vivante la vie et le travail des pêcheurs, des tireurs de sable, des marinières, des lavandières, à travers les riches collections d'engins, de maquettes, d'objets quotidiens, de faïences, de tableaux d'artistes locaux.



*Emile Loiseau par Zingg*

Le fonds consacré aux Beaux Arts est remarquable : il est constitué de la collection léguée en 1970 par un violoniste réputé qui s'était retiré à Cosne, Emile Loiseau. Représentative de l'Ecole de Paris (1910-1925), cette collection exceptionnelle présente des œuvres des grands maîtres : Dufy, Vlaminck, Derain, Utrillo, Chagall, Zingg, Epstein, Krémègne.

Nous quittons à regret M. Brocq, pleins d'admiration pour son savoir, ses talents de présentateur et ...son respect de l'horaire. De retour dans la salle de conférences nous allons suivre un exposé de M. Chapelier professeur d'histoire, consacré à l'histoire des écoles de St-Père, commune voisine de Cosne (voir le texte dans ce numéro).

L'heure prévue pour le repas approche ; par petits groupes, à pied ou en voiture nous nous dirigeons vers la gare de Cosne ; c'est là, au restaurant "Le St-Christophe", que nous nous attablons : cadre agréable, lumineux, espace suffisant permettent d'apprécier le menu. Moments de détente, d'amitié fort agréables : on se retrouve, ou bien on lie connaissance.

Dernière partie du programme, la visite de la vieille ville va être guidée par M. Durand de l'Office de Tourisme, dont nous allons apprécier tant l'érudition et les connaissances techniques que la simplicité.

Au long ou au détour des rues souvent étroites nous sont présentés quelques-uns des édifices remarquables de Cosne.

- **Le Palais épiscopal et sa salle palatine**, en fait "simple" pied-à-terre des évêques d'Auxerre ; construit en 1087, reconstruit et agrandi au XIII<sup>e</sup>, il a connu divers usages (Tribunal, Hôtel de ville, Temple, atelier). Acquis vers 1990 par un particulier qui le restaure lui-même pendant 10 ans, il a été revendu et ne se visite plus.

- **Les vestiges de la chapelle N.D. de Galles** de style flamboyant.

- **La maison des Chapelains** des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, sa belle fenêtre à meneau, et sa tourelle encastrée.

- **L'église St-Jacques** du XV<sup>e</sup> avec sa massive tour-clocher, à gauche de laquelle le pignon de la façade est coiffé d'une petite plate-forme de guetteur ; au fond de la nef, le riche maître-autel provient de la Chartreuse de Bellary (près de Châteauneuf-val-de-Bargis) et fut transporté à Cosne à l'occasion du passage du Pape Pie VII.

- **La façade de l'Eden Cinéma** et son fronton semi-circulaire des années 30 classé à l'ISMH, repeint en 1994.

- **L'église romane St-Agnan** bâtie fin XI<sup>e</sup>-début XII<sup>e</sup> sur un plan basilical. Sa tour romane s'est effondrée en 1738 et l'édifice a dû être reconstruit presque totalement.



Notre tour de ville va s'achever près du site des anciennes Forges de La Chaussade, sur une terrasse dominant la Loire ; gabarres et futreaux se succèdent à quai, embarquant des passagers pour une petite promenade : c'est en effet "la Fête de la Loire" pendant quelques jours.

MM. Bonnet et Durand nous racontent encore "leur" Loire. L'un rappelle sa Loire navigable, ses bateaux, ses mariniers et leur

vie dangereuse. L'autre, à la vue du pont tout proche, évoque les ouvrages qui l'ont précédé, leurs techniques de construction et les circonstances de leur destruction.

C'est en ces lieux que nous nous séparons. La sortie de printemps 2009 n'a pas démerité : le programme riche, bien conçu et bien préparé a satisfait les participants. Que les organisateurs en soient remerciés. Un grand merci également à nos hôtes, compétents et sympathiques, qui ont su mettre en valeur les richesses de leur ville, et peut-être donner à certains d'entre nous l'envie d'y revenir.



*Autrefois : la place où se trouve le Musée de Loire (à gauche) - aujourd'hui la poste, et le musée du facteur.*



## **« La vie d'un simple », éclairage sur la vie paysanne au 19<sup>ème</sup> siècle**

Roger Clay

---



Je dis souvent à mes petits-enfants que j'ai connu le moyen âge. Ils me sourient, haussent les épaules et pensent au fond que je radote, au mieux que je blague. C'est pourtant un peu vrai. Le monde a tellement évolué depuis la dernière guerre et notamment au cours de ces trente dernières années, que j'ai l'impression d'être sur une autre planète. Certes, je n'ai jamais fréquenté Jeanne d'Arc, je n'ai jamais rencontré ces serfs que mon vieux livre d'histoire attachait à la glèbe. Toutefois, j'ai l'impression parfois d'être plus proche de ces serfs-là que de ceux qui aujourd'hui gèrent leurs chèvres et leurs moutons par le biais d'un ordinateur ! Je ne suis pas un ancien combattant, mais je me souviens, après la dernière guerre, avoir glané dans les champs et ramassé des fagots de bois avec ma grand-mère. En fait, la campagne, où je passais alors mes vacances, ressemblait davantage à celle que décrit Émile Guillaumin dans son roman « La vie d'un Simple ». Son héros, Tiénon, un métayer du Bourbonnais, n'affirmerait-il pas qu'au milieu du siècle dernier, le paysan ne vivait guère mieux qu'au temps du Roi soleil ? Eh bien si je persévérais dans mes recherches je trouverais bien, moi aussi, chez la Bruyère ou La Fontaine, un texte qui associerait le serf harcelé par son seigneur au moyen âge et le croquant révolté du Grand Siècle. Le Jacquou, évoqué par Eugène Roy n'est-il pas le porte-parole de tous ces paysans exploités et qui se révoltent de temps en temps au cours des siècles ? Le lien est donc bien établi. Vous le voyez, en évoquant le moyen âge, et en prétendant que je l'ai approché, j'exagère à peine. C'est pourquoi je suis navré lorsque mes petits enfants ne me prennent pas au sérieux.

Voilà, me direz-vous une manière, plus ou moins habile, d'introduire mon Emile Guillaumin qui lut Jacquou le Croquant et s'en inspira.

Guillaumin est mort en 1951, l'année de mes dernières vacances chez ma grand mère, au moment même où la France rurale commençait à lorgner vers une France plus moderne, plus citadine, moins entichée des bocages et des haies, une France de l'open field, des remembrements, des machines de plus en plus sophistiquées. Une autre France, en somme et celle de mon enfance, elle, s'est progressivement estompée. A une allure -à donner le tournis- la science et la technique se sont emballées et ont peu à peu effacé les sillons tracés par nos prédécesseurs. On a oublié Tiénon, les métayers, les bergers, les charrois, les faux et les longues marches à pied pour aller d'un hameau à l'autre. Du coup, Emile, « le paysan homme de lettres », comme il aimait se présenter, a été délaissé, abandonné dans son terroir natal. Le roman, celui qui l'a fait connaître, sa « Vie d'un simple » avait fait l'objet de nombreuses publications jusqu'aux années 50. Ce roman à succès avait conquis un moment la critique parisienne mais désormais, il faut bien le constater, l'ouvrage a déserté l'étagère des libraires et a cédé la place aux romans modernes plus adaptés aux mentalités nouvelles, aux goûts actuels du virtuel, du fantastique, de la violence. Les tribulations de James Bond, les exploits du GIGN suscitent beaucoup plus d'intérêt que les rodomontades d'un paisible garde champêtre ou que le récit d'un simple paysan du bourbonnais ! Et pourtant ce paysan est plus proche de nous que les héros inaccessibles tels, Spiderman, James Bond ou OSS 117, ces héros qui nous détournent de la réalité et de la banalité de la vie quotidienne. Mais contre Harry Potter et toute sa sorcellerie, contre « Plus belle la vie » et les amours qui s'enchevêtrent, que peut faire un Tiénon laborieux et dont l'unique et passagère infidélité, il trompe une fois sa femme, cause durant le reste de sa vie tant de remords ! Non, décidément notre Emile n'est plus au goût du jour et cependant lorsqu'on pénètre dans son champ, on a vraiment le sentiment de fouler la terre, et de renouer avec les hommes. Ceux d'hier, d'aujourd'hui, de demain. N'est-ce pas Jean Louis Curtis, qui évoquant la « vie d'un simple »,

en fait une « saga de la condition humaine ». Le succès remporté récemment par les téléfilms en mettant en scène les paysans des contes de Maupassant, souligne, selon certains sociologues, un retour vers la terre, un monde authentique où la vie comme l'écrivait



© Toutes les photos d'Émile Guillaumin : collection personnelle de Jean-Émile Guillaumin

Maupassant « ce n'est jamais si bon, ni si mauvais qu'on croit ». Et la crise économique que nous subissons, les inquiétudes écologiques qui s'amplifient ne pourraient-elles pas nous rendre plus terre à terre, plus proches d'une terre trop souvent souillée ?

Guillaumin n'a pas le talent littéraire de Maupassant mais il est, de tous les romanciers ruralistes, le seul à avoir labouré les champs et traité les vaches, le seul à vivre de ses quelques hectares de terre (3 me semble-t-il) et d'un modeste élevage (3 vaches, 1 chèvre). Emile est un paysan authentique qui a creusé ses sillons et, fait unique, qui a manié la plume le soir à la veillée ou le dimanche dans la morte saison. Il a pour la première fois apporté un vrai témoignage sur la vie quotidienne des gens qui l'entouraient, des métayers, des journaliers, des maîtres, et de ces propriétaires fermiers qui souvent les exploitaient. Il ne fait ni un réquisitoire à la manière de Balzac dans les « Paysans », ni une pastorale un peu mièvre à la manière de George Sand dans « La petite Fadette », ni les outrances sexuelles et les provocations de Zola dans « la Terre ». Non, « La vie d'un Simple » est une chronique des joies et des peines communes à tous les hommes depuis l'origine des temps, un livre pudique, un récit tranquille, un document exceptionnel sur la vie paysanne, il y a un peu plus d'un siècle, alors que la France vivait encore à la campagne, Un ouvrage fait de chair et de sueur, tellement vrai que sa publication en 1904 suscita une grande curiosité et devint l'un des événements littéraires de l'année. Il faut dire qu'à la Belle Époque, le paysan était encore considéré comme un être illettré, ignare, rustre, inculte. Dès lors comment pouvait-on imaginer qu'un métayer du centre de la France puisse écrire dans une langue aussi simple, fluide et naturelle ? Comment admettre qu'un agriculteur qui, dans la préface du livre, se prétend « travailleur manuel, sans culture première, autodidacte » puisse être l'auteur d'un récit où rien ne se passe ou presque, mais auquel on s'attache et dont on a quelque peine à se

détacher. Comment un homme supposé inculte par ses origines paysannes pouvait-il évoquer avec tant de puissance sa propre culture ? Cela paraissait extraordinaire. Pour s'en convaincre, un journaliste parisien, familier du monde ouvrier proche des militants syndicalistes qui s'apprétaient alors à créer la CGT, entreprit un voyage à Ygrande, là où résidait « le paysan homme de lettres ». Voici ce que Daniel Halévy, célèbre journaliste à l'époque, découvrit en arrivant dans le village :

« J'arrive à l'heure de la traite et le surprends dans son étable aidant sa jeune femme qui tire le lait des vaches. Il vient à moi. Quel paysan ! Démarche lente, un rien penché, visage immuable et grave »

Et bien oui : il y a à la campagne, dans les villages les plus reculés, des gens qui cultivent la terre et qui savent lire, écrire, et bientôt se battre pour améliorer leurs conditions de vie. Bientôt, il y aura, à côté d'un syndicalisme ouvrier, des syndicats agricoles et Émile Guillaumin en sera l'un des pionniers.

Je laisserai le soin à Monsieur Farinelli, Président des Amis d'Émile Guillaumin, d'évoquer la vie de ce dernier. Son Association, créée il y a quatre ans à peine, a pour vocation de faire connaître l'homme et l'œuvre. Monsieur Jean Guillaumin, le fils de l'écrivain sera aussi des nôtres lors de notre passage à Ygrande. Et pour compléter la présentation des personnalités qui nous rejoindront c'est Monsieur Paillet, Conseiller technique pour le

Patrimoine du Département, qui évoquera au Musée de Souvigny le cadre, l'environnement dans lesquels a baigné Emile Guillaumin.



Famille de paysans du bourbonnais

Moi, je m'en tiendrai, en attendant, à emboîter le pas à Tiennon. Tiennon est le héros du roman « La Vie d'un Simple » qui faillit avoir le prix Goncourt en 1904. Et c'était quelque chose que ce deuxième Prix Goncourt attribué depuis sa création en 1903. Il échoua de peu, mais reçut le prix Montyon l'année suivante et acquit une certaine notoriété dans le monde littéraire. La vie d'un Simple est l'ouvrage le plus connu mais Guillaumin a beaucoup écrit par ailleurs, de la poésie, des romans, des articles de presse, des éditoriaux, des lettres, des contes. Moi je m'accroche, par facilité à ce Tiennon, qui dans le roman et au cours de sa destinée livresque, traverse, comme nous allons le faire de long en large le Bourbonnais. Il me paraît un excellent guide et il a fréquenté chacune des étapes où nous nous arrêterons.

C'est donc, en ce qui me concerne, un voyage virtuel que je vous propose, un voyage qui traversera le bocage du Bourbonnais, et les deux cantons que connaissait si bien Emile Guillaumin. Mais, j'ai bien conscience, ce faisant, qu'à travers le modeste et banal récit de ce paysan semblable à beaucoup d'autres, c'est aussi son créateur que je traque. Tiennon est curieusement un personnage de fiction plus vrai que nature et qui concentre en lui tous les jours de peine, les heures de joies, les souffrances et les petits bonheurs des paysans de ce temps. Dans l'introduction de l'édition de 1932, Guillaumin dédie cet ouvrage à « la mémoire des paysans d'hier, en particulier, à la mémoire des vieillards de son enfance dont les souvenirs touchants, caustiques ou douloureux se lient à ses premières impressions et observations ».

Guillaumin fait naître son Tiennon en 1823, c'est à dire un demi-siècle avant que lui ne vienne au monde. Mais Tiennon n'est pas tout à fait un personnage imaginaire, et Émile l'a connu, ou plus exactement il a côtoyé beaucoup de Tiennon dans ce canton du Bourbonnais, dans ce bourg d'Ygrande où il a vécu pratiquement toute sa vie. Tiennon est, en vérité, un complice idéal. A travers lui, Guillaumin, qui n'a jamais quitté sa condition de petit cultivateur, décrit de l'intérieur, sous une forme romanesque, la réalité des conditions de vie de la paysannerie française de son époque. Tiennon fait ses premiers pas sous la Restauration et s'effacera au début du 20<sup>ème</sup> siècle au moment où la République radicale s'affirme. Grâce à lui, c'est tout un siècle, celui de Chateaubriand, de Victor Hugo ou de Jules Ferry, qui apparaît en filigrane. Depuis la retraite de Russie que raconte inlassablement l'oncle Toinot lors des noces et des enterrements, jusqu'au Président Loubet qui gracia Dreyfus. On assiste à une lente prise de conscience politique du héros. Il faut dire que dans ces campagnes isolées ne parviennent d'abord que les rumeurs lointaines d'une monarchie qui chute, ou les criaileries des « rouges » qui annoncent une république et des lendemains qui chantent. Les bourgeois, qui savent lire, eux, et qui sont abonnés au « Moniteur », parlent au mitan du siècle d'un nouvel empereur pour qui il faut voter. Et que disent-ils à leurs féaux ? Braves gens, n'écoutez pas le chant des sirènes Ne faut-il pas défendre l'ordre, la terre, l'église et se méfier des ouvriers prêts à tout saccager ? Mais tout cela transparait en sourdine, en toile de fond. Lorsqu'on travaille dur, de quatre heures du matin à neuf heures du soir, pour tremper son pain, sans plus, a-t-on le loisir de s'attarder sur ces choses-là ? Qu'importe la Société Française quand on vit dans un recoin du pays entre des moutons et des champs de blé ! Le monde de Tiennon est vaste lorsqu'on le parcourt à pied, mais il se limite néanmoins à deux cantons : celui de Bourbon, celui de Souvigny. Les fermes où il a sué pour enrichir ses maîtres, le Garibier, la Billette, les Craux, la Creuserie, ou le Clermoux, ces fermes sont dans un rayon de quelques kilomètres autour de Bourbon. Au-delà, c'est l'étranger. Etranger c'est d'ailleurs ainsi qu'il appelle ceux qu'il ne connaît pas, ceux qui ne parlent pas le patois du terroir, ces « monsieurs de Moulins » ou d'ailleurs...



Guillaumin,  
lors de la Grande Guerre

Guillaumin, lui, quittera deux fois son village, une fois pour faire le service militaire obligatoire, une autre fois pour participer à la grande guerre en tant que vagemestre. Une fonction symbolique pour celui qui écrivit tant de lettres ! Pacifiste, il aurait volontiers préféré panser ses bêtes ou chauler ses terres. Tiennon n'ira pas au-delà de Moulins. Lui, échappe à la guerre de 70. Chanceux, il a même été épargné par le tirage au sort l'année de la conscription. Il a tiré le numéro 68, et l'armée s'est contentée d'en prendre 59. Heureusement, car ses parents n'avaient pas l'argent nécessaire pour lui payer un remplaçant. Si le sort l'avait désigné, il aurait dû quitter la ferme pendant six ans alors qu'il était dans la force de l'âge pour mener les bœufs ou battre le blé au fléau. Une catastrophe pour une famille de métayers, aliénés à leurs propriétaires et contraints quelles que soient les conditions de payer leur bail. En s'assurant un remplaçant avant le tirage, ça coûtait cinq cents francs, une somme énorme, (imaginez 20 000 sous alors qu'une journée de travail rapportait 15 à 20 sous !)

Tiennon, comme Guillaumin, taxé plus tard d'antimilitariste, n'aime guère l'Armée qui sème la mort et dévaste le pays. Bref, si j'excepte une incursion à Moulins, Tiennon Bertin, c'est son nom

de famille, ne quittera pas l'espace que nous allons parcourir ce matin, ce bocage du Bourbonnais tellement attachant qu'il se demande -comme Guillaumin- pourquoi les gens cherchent à voyager au-delà. Il y passe sa vie depuis Agonges où il voit le jour, jusqu'à Saint-Aubin-le-Monial où il redoute une oraison funèbre du genre « Le père Bertin est mort. Pauvre vieux ! Dans l'état où il était, c'est un grand débarras pour lui et un grand bonheur pour sa famille »

Notre périple bourbonnais débute, après avoir franchi le pont sur l'Allier, du côté de Franchesse. Dans l'église de ce village, une église romane comme la plupart de celles que nous rencontrerons par la suite, dans cette église, Tiennon, allait se recueillir comme tous les paysans de ce temps lorsqu'il exploitait pour Monsieur Gorlier de la Buffère, un aristocrate, la ferme au lieu dit « la Creuserie ». Il y demeura 25 ans, de 1853 à 78, un tiers de son existence, les meilleures années de sa pleine maturité, et après 25 ans de labeur il en fut chassé de cette terre qu'il aimait au point de la considérer comme la sienne, après 25 ans il en fut congédié, sans plan social bien entendu, parce qu'il refusait une augmentation injustifiée des charges de son propriétaire. Il en était ainsi en ce temps.

J'aurais volontiers fait une halte à la « Creuserie » mais comme vous pourrez le constater aucun panneau sur la route qui va de Franchesse à Bourbon ne signale une ferme qui porte ce nom. Et pour cause, et cela est vrai pour beaucoup des lieux cités dans le roman, Guillaumin s'est référé à des lieux précis, les a sans doute bien observés, mais n'a pas livré ses sources. Il donne par exemple une description précise de la vue que son personnage peut admirer du haut de la Creuserie, un paysage qui s'étend sur une bonne partie des communes de Saint-Aubin et d'Ygrande avec un aspect d'amphithéâtre géant. Un paysage qu'il n'a pas inventé, mais qu'il a lui même admiré. Faute de temps, je n'ai pu repérer ce panorama, aussi, je vous mène directement vers la première étape,

Bourbon-l'Archambault, qui est l'épicentre des activités de notre Tiennon. Il s'y est souvent rendu à la foire ou à l'auberge et y a travaillé après son mariage pendant 6 ans. Il se loue dans une ferme qui touche Bourbon et qu'il nomme « Les Craux » et pour compléter son maigre revenu, il casse les pierres dans une carrière située à la sortie de la ville au lieu dit « César ». A Bourbon, nous admirerons en passant la forteresse médiévale des Bourbons ou du moins ce qu'il en reste. C'est là le berceau de la dynastie royale des Bourbons ; nous prendrons le petit déjeuner à l'hôtel de Montespan et de Talleyrand (La maitresse de Louis XIV y prenait ses eaux, et c'est là qu'elle mourut alors qu'elle y était exilée après l'affaire des poisons C'est lors d'un séjour au mois de mai 1707 à Bourbon-l'Archambault, que Madame de Montespan ressentit les premiers malaises. S'étant fait saigner, elle eut un transport de cerveau. Une servante lui donna alors d'une mixture qui aggrava son état et Madame de Montespan rendit l'âme quelques jours plus tard, le 28 mai 1707 à l'âge de 66 ans. Quant à Talleyrand qui y séjourna souvent, il affirmait que "c'est aux eaux de Bourbon qu'il devait la vigueur de son corps et la verdeur de son esprit". Les thermes qui ont accueilli tant de grands personnages en particulier au 17<sup>ème</sup> et 18<sup>ème</sup> jouxent l'Hôtel qui va nous accueillir



De là nous nous dirigerons vers le cœur du bocage, à Saint-Aubin-le-Monial près du « Clermoux » une ferme où Tiennon passe ses dernières années, après avoir été congédié de la « Creuserie ». Il se met d'abord au service d'un propriétaire bourgeois comme métayer, puis peu à peu il est à la charge de ses enfants comme cela se faisait alors. Ce détour n'est pas sans intérêt dans la mesure où il nous fait pénétrer dans un paysage vallonné, verdoyant, traversé par des ruisseaux, coupé par des haies vives, aujourd'hui souvent maltraitées par les machines, un paysage indissociable de l'œuvre de Guillaumin. Des fermes, des locateries, des maisons de maître parsèment cet espace qui fera l'objet des commentaires de Monsieur Paillet, Conseiller technique du département et spécialiste des paysages et de l'habitat bourbonnais, lorsque nous visiterons le deuxième étage du Musée de Souvigny.

Notre troisième étape est sans doute la plus importante. Elle nous conduit au village des écrivains, à Ygrande, dans ce bourg situé à 10 Kms de Bourbon et où Emile Guillaumin, casanier, sédentaire, a composé l'essentiel de son œuvre, une œuvre qui ne se limite pas, de loin à la « Vie d'un simple ». Nous avons rendez-vous dans la ferme familiale qu'il partagea avec sa famille jusqu'en 1906 et qui est proche de la maison modeste qu'il fit construire avec ses droits d'auteur et où il vécut jusqu'à sa mort. Jean Guillaumin, le fils d'Emile, nous honorera de sa présence et évoquera la personnalité de son père.. Monsieur Farinelli de son côté présentera l'écrivain avec la passion qu'il lui voue, et sa profonde connaissance de l'œuvre. Ygrande est citée deux ou trois fois par Tiennon, mais par prudence, bien qu'il ait observé attentivement ses voisins – certains s'y sont reconnus - Guillaumin se garde bien d'y entraîner Tiennon, car les paysans méfiants à l'égard du lettré n'auraient guère apprécié d'y figurer avec leurs travers et leur ignorance. Vous visiterez la grange où il se réfugiait pour écrire loin de la promiscuité de la pièce commune où vivait la famille. Grâce à la collaboration chaleureuse de Jean Guillaumin et de Bernard Farinelli, (écrivain lui aussi, je vous invite à regarder son site sur Internet), vous devriez à l'issue de ce pèlerinage avoir une meilleure connaissance de celui qu'on surnommait le « Sage d'Ygrande » mais surtout le premier écrivain à décrire et à défendre la cause de la paysannerie à travers ses écrits. Je vous épargnerai le chemin balisé « sur les traces d'Emile de Guillaumin » non parce qu'il fait 12 Kms, ce qui ne saurait vous effrayer, je l'imagine, mais parce qu'il est boueux !

A 3 kms d'Ygrande (peut-être apercevrons-nous la Neverdière, la maison natale de Guillaumin, une ferme isolée, comme tant d'autres, située sur la droite de la D94). A 8 kms, le car nous déposera sur les bords du Plan d'eau de Vieure en plein bocage dans un cadre naturel préservé, entouré de forêts. Vous pourrez faire quelques pas au bord du lac mais surtout vous

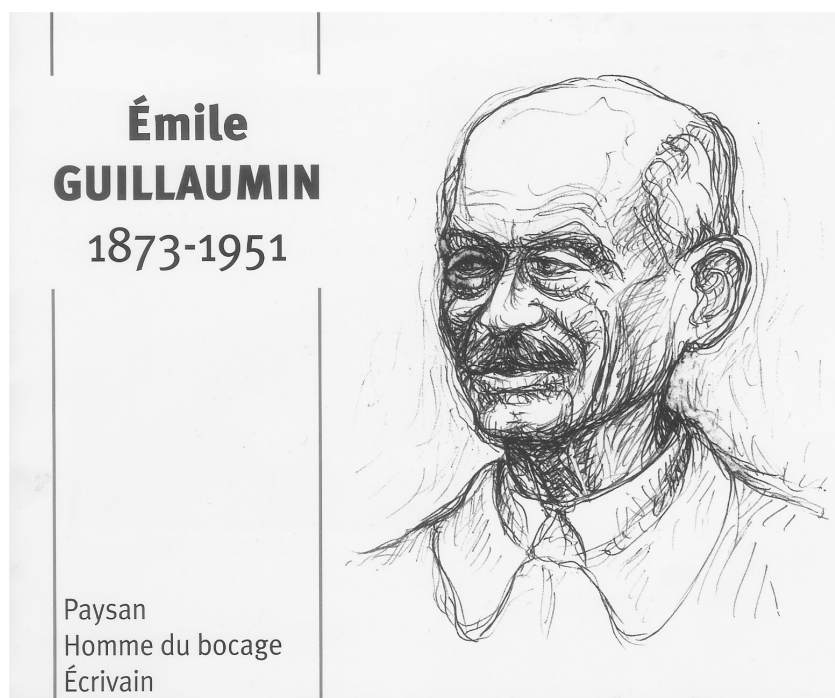
trouverez sur la berge l'Auberge de la Borde. C'est là que nous déjeunerons. Le chef nous proposera les produits du terroir et les spécialités locales (du moins c'est ce qu'affirme la publicité et ce qu'il m'a assuré). Vous connaissez le menu. L'étape suivante nous mènera à Souvigny aux confins de l'Auvergne, du Berry et de la Bourgogne, dans le berceau religieux des Bourbons, dans l'ancienne capitale de cette dynastie. Auparavant, nous ferons escale à Meillers, près du Garibier, la ferme où vécut Tiennon pendant son enfance et son adolescence, là où il fit sa communion et découvrit son premier amour. A Meillers nous admirerons dans un environnement champêtre, l'église romane (il y en a 11 dans le canton) célèbre par son chapiteau des animaux musiciens, symbole du mal, et sa Vierge Noire du 12<sup>ème</sup> siècle. Plus loin, à Souvigny, deux visites sont prévues en deux groupes et en alternance. Monsieur Antoine Paillet, conseiller Technique du Patrimoine Départemental, a accepté de nous guider dans une salle du musée consacrée aux paysages du Bourbonnais



et à son habitat. Ses explications sur les maisons fortes, les locateries, les exploitations agricoles et le bocage complèteront les observations que vous aurez faites en traversant les campagnes que Tiennon et Guillaumin parcouraient à pied. L'autre groupe visitera l'église prieurale Saint-Pierre Saint-Paul avec un guide du Musée et découvrira entre autres la nécropole des Bourbons, et les tombeaux de Saint-Mayeul et Saint-Odilon, mis au jour lors des fouilles archéologiques en novembre 2001. Le musée est très riche, avec sa célèbre colonne du Zodiaque, ses gisants, sa bible et son jardin de simples. Le bourg mériterait sans aucun doute une visite, en particulier lors des fêtes médiévales qui se déroulent début août et qui attirent presque autant de pèlerins qu'à la grande époque du Prieuré, aux 14 et 15<sup>ème</sup> siècles. Après cette visite, nous amorcerons le retour. A quelques kms, nous ferons un arrêt à Saint-Menoux, un bourg important à l'époque où Tiennon, jeune homme, travaillait avec ses parents à la Billette, une ferme située à la sortie du village, entre 1842 et 1845. C'est là qu'il se maria avec Victoire et qu'il commit quelques bêtises, entre autres une bagarre qui l'amena pour la première fois à Moulins, devant le tribunal correctionnel, et l'homicide d'un camarade, oui l'homicide qu'il commit par superstition, et qui n'eut pas de suite judiciaire car la victime ne le dénonça pas, un fait authentique semble-t-il. L'église de Saint-Menoux date du 12<sup>ème</sup> siècle, elle faisait partie d'une abbaye prospère consacrée à Saint-Menoux, un évêque breton ou irlandais qui y fut inhumé au 7<sup>ème</sup> siècle et dont les reliques firent l'objet de pèlerinage. C'est là que se trouve le « débredinoire », un sarcophage de pierre percé par un bedeau un peu simplet qui souhaitait s'approcher davantage du saint et qui à son contact retrouva miraculeusement tous ses esprits Vous pourrez, si vous en sentez le besoin, tenter l'expérience et vous faire « débrediner ». Un culte local attribue en effet à Saint-Menoux le pouvoir de guérir des « bredins » ou simples d'esprit lorsqu'ils passent la tête dans l'ouverture du sarcophage. Un peu plus loin, nous traverserons Agonges. Tiennon y vit le jour et y demeura jusqu'à l'âge de 5 ans. Il n'en a conservé aucun souvenir si ce n'est celui du déménagement.

Au terme de cette journée, nous n'aurons pas respecté l'ordre chronologique, depuis Agonges, où Guillaumin le fait naître jusqu'à Saint-Aubin où il meurt en passant par Meillers, Saint-Menoux, Bourbon, Franchesse, mais nous serons passés partout où Tiennon, notre guide du jour, est censé avoir vécu de 1823 à 1901. Nous aurons aussi découvert en recherchant sa trace les paysages du Bourbonnais et cette campagne qui a tant inspiré Emile Guillaumin, notre écrivain paysan, « un écrivain indispensable et seul » selon Maurice Genevoix.

Il nous restera alors à parcourir les derniers 50 Kms qui nous séparent de L'Inspection Académique.



## Sur les pas « d'un paysan - homme de lettres » ... Emile Guillaumin

Roger Clay



*Paysan – homme de lettres », c'est ainsi que se présentait Emile Guillaumin, un écrivain (1873-1951) qui eut son heure de gloire au début du siècle dernier mais dont le nom est aujourd'hui presque oublié... Presque, car la Nièvre est un département rural, et notre homme trayait ses vaches et exploitait ses terres dans la région voisine, en pays bourbonnais. Bon nombre de nos compagnons de voyage se souvenaient de leur enfance à la campagne, à une époque où l'on glanait dans les champs et où l'on maraudait dans les vergers !*

*C'est donc avec un brin de nostalgie et beaucoup de convivialité, qu'une cinquantaine de membres de l'Association ont, ce mercredi 7 octobre, emboîté le pas à cet écrivain qui consacra sa vie à la terre, aux lettres, aux paysans. Dans son sillage, nos amis ont retrouvé le climat d'une époque, pas si lointaine, et dont Guillaumin reste un témoin authentique.*

*En l'occurrence, c'est Tiennon, le personnage principal de « La Vie d'un Simple », (ce roman fit la réputation de l'écrivain), qui servit de guide. En effet, le parcours faisait étape là où ce paysan était censé avoir vécu, depuis sa naissance à Agonges en 1823 jusqu'à sa mort à Saint-Aubin en 1901, toujours dans un rayon de 10 kilomètres autour de Bourbon-l'Archambault, cette cité plus connue pour être le berceau de la dynastie des Bourbons.*

*Ygrande, le bourg où Guillaumin passa toute sa vie, est niché aux environs de cette circonscription, au cœur du bocage bourbonnais. En suivant Tiennon, nous étions sûrs de retrouver la trace du « Sage d'Ygrande », de découvrir sur les chemins sinueux les métairies, les locateries, les maisons fortes, ou les gentilhommières des bourgeois enrichis, d'admirer les paysages vallonnés, les prairies quadrillées de haies vives, les grands bois et les petits ruisseaux, de traverser des hameaux tapis autour de leur église romane, de retrouver le pays parcouru de long en large, à pied, par notre écrivain ruraliste. Ainsi ce pèlerinage entremêlait le souvenir de ces métayers souvent exploités par des propriétaires cupides d'un milieu qui n'a guère changé en un peu plus d'un siècle.*

*Une première étape nous rassembla à l'hôtel de Montespan – Talleyrand pour le petit déjeuner : un cadre agréable, non loin des tours de la forteresse de Bourbon -l'Archambault, tout à côté des sources thermales qui accueillirent tant de curistes célèbres. Un crochet par Saint-Aubin-le-Monial nous plongea dans un vallon verdoyant, paisible, traversé de sources*





*et peuplé de chênes, de frênes et d'arbrisseaux. Au débouché du bocage, le car déposa notre monde sur la place d'Ygrande devant la statue d'Emile Guillaumin et c'est à pied que l'on se dirigea vers le musée qui lui est consacré, à la sortie du village. Il s'agit de la ferme familiale dans laquelle sont mises en scène à la fois l'œuvre et la vie quotidienne d'un paysan qui fut le premier à décrire et à défendre la cause de la paysannerie à travers ses écrits. Mais avant de pénétrer dans ce musée, une surprise nous attendait.*



*Jean Guillaumin, le fils d'Emile, nous accueillait dans la maison voisine, celle qu'occupa son père de 1907 à sa mort. Dans cette habitation modeste, on découvre avec émotion les meubles, les livres, les objets qui l'entouraient. Rien n'a bougé et l'on s'efforce d'imaginer ce que fut la vie d'un paysan qui cultivait, le jour, ses 3 hectares, tirait le lait de ses deux vaches et qui, le soir, prenait la plume pour camper des personnages de roman, écrire un article de presse, rédiger un éditorial, ou versifier. « L'association des Amis d'Emile*

*Guillaumin » nous présenta les objets, les documents et le matériel agricole réunis au musée. Deux films furent projetés, l'un sur la vie de l'écrivain, l'autre sur ses activités syndicalistes et sur l'évolution de la paysannerie sous la Troisième République. Enfin Jean Guillaumin nous délivra un message émouvant sur son père.*

*Notre groupe prit ensuite la route à travers le bocage pour rejoindre l'auberge de la Borde, située à Vieure, près d'un plan d'eau bien aménagé. Cuisine traditionnelle de la région. Nous nous sommes un peu attardés à table et il nous a fallu nous rendre directement à Souvigny, délaissant Meillers et le remarquable tympan de son église du 11<sup>ème</sup> siècle. Nous avons, dans le site prieural de Souvigny, berceau spirituel des Bourbons, deux rendez-vous, l'un avec le Conservateur départemental du Patrimoine qui consacra son intervention magistrale à l'habitat et aux paysages du Bourbonnais si familiers à Guillaumin, l'autre pour la visite commentée de l'église préromane, romane et gothique Saint-Pierre & Saint-Paul, le plus grand édifice religieux de la région, célèbre lieu de pèlerinage sur les tombeaux des Saints abbés de Cluny, Mayeul et Odilon, et nécropole des ducs de Bourbon. Il était temps après ces visites d'amorcer le retour, par Saint-Menoux où Monsieur le Maire nous attendait. Là il fallait s'arrêter devant le débredinoire, un sarcophage qui selon la tradition a le pouvoir de guérir les « bredins » ou simples d'esprit. Il nous restait, après cette journée riche et ensoleillée, à parcourir une cinquantaine de kilomètres pour rejoindre Nevers et reprendre nos habitudes de citadins.*



Devant L'église du prieuré de Souvigny



*Intervention de Jean Guillaumin*



*Devant la maison de Guillaumin*

## Le Mot du Président

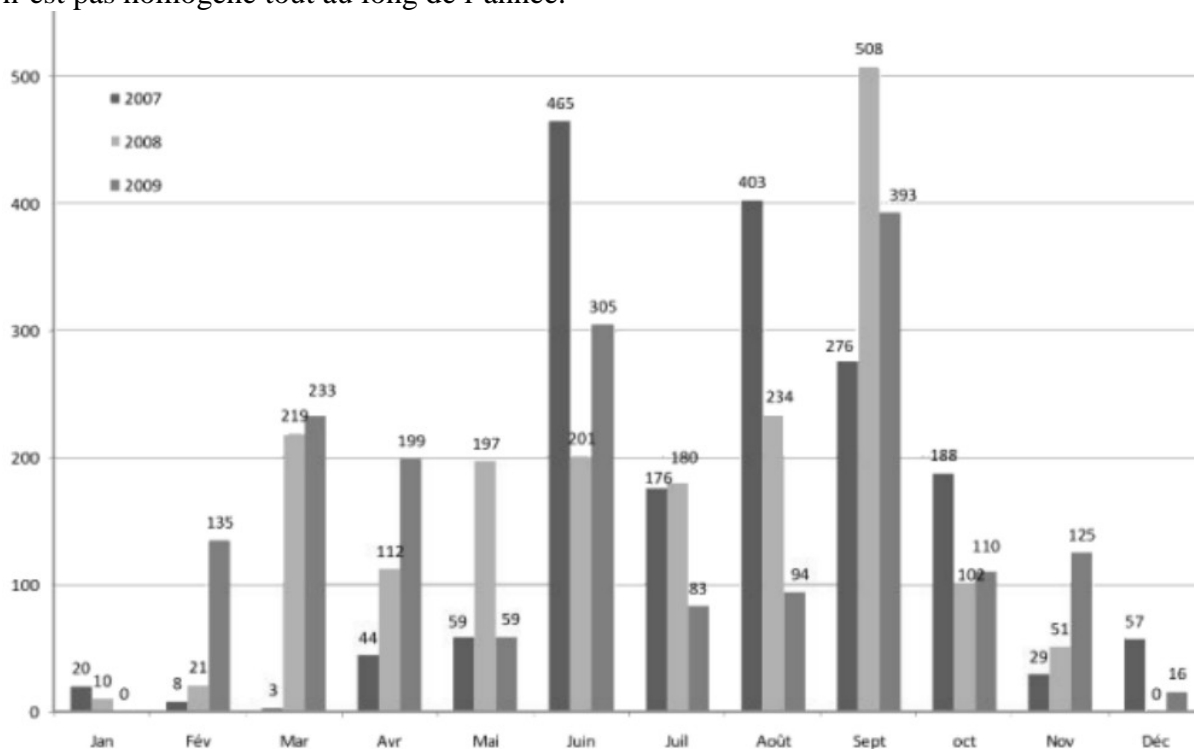
Philippe JOLY



1728, 1835, 1752 ? Rassurez-vous, ce n'est pas une interrogation écrite de dates en histoire, mais le nombre de visiteurs au Musée Nivernais de l'Education ces trois dernières années. Une fréquentation plutôt stable, comme nous pouvons le constater et que nous devons exclusivement à nos bénévoles qui donnent un peu de leur temps pour accueillir, guider, faire découvrir notre musée et même partager leur passion et leur savoir. C'est un grand merci que j'aimerais une fois encore leur communiquer ici. Je n'oublierai pas non plus notre ami Guy Laurent le chef d'orchestre de toute cette organisation qui distribue ce précieux temps offert, avec la rigueur et la méthode qui le caractérisent.

Car ce qui demeure notre raison d'être, au delà de nos nombreuses autres activités toujours florissantes, c'est d'ouvrir grandes nos portes à la découverte de notre patrimoine scolaire. Un patrimoine qui devient de plus en plus exotique à l'heure où les classes s'équipent de « tableaux numériques interactifs » couplés à un réseau de « notebooks » ou de cartables virtuels.

Un histogramme de la fréquentation ces trois dernières années montre que celle-ci n'est pas homogène tout au long de l'année.



Le troisième trimestre scolaire (surtout juin) voit beaucoup d'élèves dans le cadre de projets pédagogiques et c'est une excellente chose. Juillet et surtout Août nous donnent un nombre de visiteurs en très forte baisse en 2009. Septembre est toujours « boosté » par les journées du patrimoine. Enfin, les mois d'hiver... c'est le désert, sauf cette année, en février.

Aussi le Conseil d'Administration des AMNE a-t-il réfléchi à une meilleure adaptation des périodes et des jours d'ouverture. Pourquoi fermer le mercredi ? Pourquoi fermer les petites vacances ? Alors que nous pourrions peut-être attirer des visiteurs supplémentaires pendant ces moments de loisirs pour les enfants. De manière expérimentale, nous allons donc tenter d'ouvrir lors de ces périodes. Mais cela ne va pas sans de bonnes volontés supplémentaires et un don de temps de la part de nos membres. Nous avons vraiment besoin de permanents, de bénévoles qui viennent en « Amis » pour accueillir les visiteurs et mettre nos trésors à la portée du plus grand nombre... pour que vive notre musée !

© Amis du Musée Nivernais de l'Éducation

Imprimé par l'imprimerie du Conseil Général de la Nièvre à 200 exemplaires.

Directeur de la publication : Philippe JOLY

Prix du numéro : 7,00 €

*ISSN 0999 – 5951*

